

**LA 36^e DIUS DANS LA VALLEE
DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES**

Jean-Paul PATRIS

AVANT-PROPOS

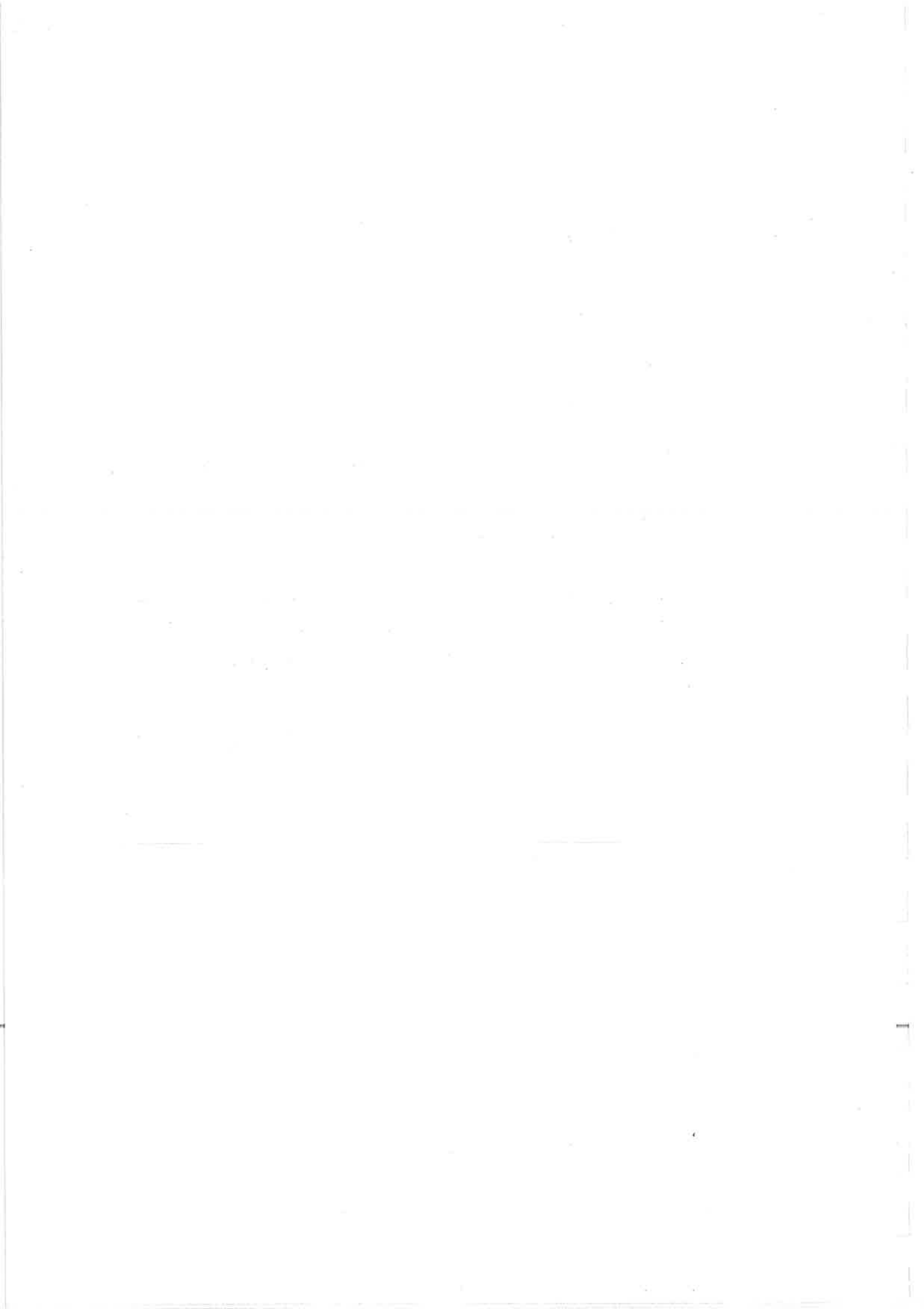
La publication du présent cahier a pour seul objectif de compléter le texte figurant dans le 18ème cahier de la Société d'Histoire du Val de Lièpvre par l'ensemble des témoignages recueillis à l'occasion du 50ème anniversaire de la libération et de commémorations antérieures. N'ayant pu pour des raisons techniques les y placer tous, nous avons pensé les regrouper secteur par secteur à la suite du récit relatant la marche de la 36^e DIUS dans la vallée

Le lecteur aura ainsi la possibilité de suivre le fil conducteur de l'avance américaine et de se reporter aux événements locaux précis dans les différentes communes de la vallée et dans un certain nombre de localités environnantes.

La liste des témoignages n'est pas exhaustive. Toutes les personnes qui après la lecture de cet opuscule désireraient apporter le leur pourront nous faire parvenir un texte que nous ajouterons dans une prochaine édition à ceux déjà parus. L'histoire de la libération de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines en sera enrichie d'autant.

23.9.1995

J.P. PATRIS



LA 36^e DIUS DANS LA VALLEE DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES

Jean-Paul PATRIS

Le sujet a été traité une première fois par le colonel LOCKHART dans son ouvrage intitulé "T-PATCH to VICTORY¹".

M. J.-J. Malaisé a repris ce thème dans le cadre d'une table ronde ouvrant les festivités du cinquantième anniversaire de la libération de Sainte-Marie-aux-Mines².

Une troisième étude concernant plus particulièrement la bataille de Sainte-Croix-aux-Mines fut rédigée par M. J.-P. Antoine d'après les archives du Museum de la 36^e DIUS.

Quant à la libération de Lièpvre, elle a fait l'objet d'une étude de J.-P. Knecht et constitue un chapitre de son histoire "Lièpvre, mon village" publiée en 1988.

Des articles parus dans la presse dûs essentiellement à la plume de R. Valentin pour "l'Alsace" et de D. Velcin pour les "DNA", les documents exposés au théâtre municipal ainsi que les témoignages recueillis auprès de la population du canton complètent ces quatre textes.

Ces matériaux de base nous ont permis de suivre la progression des troupes américaines dans la vallée de la Lièpvrette et dans ses environs immédiats.

Les apports étant particulièrement fournis, nous avons dû opérer un tri et nous limiter à la description aussi précise que possible de l'avance de la 36^e DIUS.

Quelques mots sur l'origine géographique de cette grande unité américaine et sur sa marche libératrice à travers le sol français précèdent le récit du déroulement des combats dans notre région.

1. Vincent M. Lockhart : "T-Patch to victory, the 36th Texas Divison, France-Germany-Austria. Canyon. Texas. 1981".

Un extrait des chapitres 11 et 12 de l'ouvrage est publié dans l'annuaire 1987 des Amis de la Bibliothèque de Sélestat.

2. J.-J. Malaisé (Histoire de la 36th Infantry Division Américaine et de la libération de Sainte-Marie-aux-Mines-Septembre 1994) décrit d'abord la préparation et l'exécution de l'opération "Dragoon" ainsi que les mouvements des différentes forces amies et ennemies qui se sont opposées au cours de la bataille de Provence le 15 août 1994 et les jours suivants. Il retrace ensuite l'itinéraire de la 36^e DIUS depuis son débarquement en Provence jusque dans la plaine d'Alsace.

DU TEXAS AUX VOSGES

LA 36^e DIUS est composée de recrues de l'Oklahoma et surtout du Texas d'où son nom de "TEXAS DIVISION".

Elle s'entraîne en janvier 1943 dans l'état du Nebraska pour s'habituer aux rigueurs de l'hiver.

Débarquée en Afrique du Nord en avril, elle participe à la campagne de Tunisie avant de se rassembler à Oran pour être embarquée à destination de la Sicile puis de l'Italie.

Débarquée à Salerne le 9 septembre, elle se bat dans le secteur de Cassino en janvier 1944.

Enfin, débarquée en Provence au sein du VI^e corps d'armée³ le 15 août 1944 dans la baie de Fréjus, elle progresse rapidement vers le nord.

3. J.-J. Malaisé a décrit la structure du 6^e corps d'armée et de la 36^e DIUS dans son étude précitée p. 9-10.

Le 6^e Groupe d'Armées, sous les ordres du général Jacob L. DEVERS, est composé des VII^e Armée Américaine, du Lt général Alexander M. PATCH et de la I^{ère} Armée Française de DE LATTRE.

La I^{ère} Armée Française est composée de deux corps d'armée.

- Le 1^{er} corps d'armée sous les ordres du général BETHOUART qui est déployé de la frontière suisse jusqu'au Territoire de Belfort (Giromagny).
- Le 2^e corps d'armée du général DE MONSABERT déployé de Giromagny jusqu'à Gérardmer.

La VII^e Armée U.S., créée en mars 1944, se compose de deux Corps d'armée :

- Le XV^e Corps du général W. H. HAISLIP se compose des 79th et 44th DIUS et de la 2^e D.B. de LECLERC qui est sous commandement américain. Il est déployé au pied du massif vosgien de part et d'autre de la Vezouze.
- Le VI^e Corps du général Lucian C. TRUSCOTT composé des 3th DIUS, 36th DIUS et 45th DIUS (et à partir du 10 novembre des 100th DIUS et 103th DIUS en relève de la 45th DIUS).

Depuis juillet 1944 la 36^e DIUS est commandée par le Major Général John E. DAHLQUIST qui a succédé au Major Général Fred L. WALKER (a été la cible de LEE H. OSWALD). L'adjoint de la division est le Brigadier Général Robert I. STACK.

En 1944, la division est composée des :

- 141^e régiment d'infanterie commandé par le colonel Charles H. OWENS
 - 1^{er} Bataillon commandé par le Lt/colonel William A. BIRD, et à partir du 26 décembre sous le commandement du Major Richard J. CICCOLELLA.
 - 2^e Bataillon commandé depuis le débarquement jusqu'à la fin de la guerre par le Lt/Colonel James H. CRITCHFIELD
 - 3^e Bataillon commandé par le Major Walter R. BRUYERE III, remplacé par le Lt/Colonel Donald R. Mc GRATH le 3 décembre 1944.
- 142^e régiment d'infanterie
 - Commandé par le Colonel E. LYNCH à partir du 15 août 1944 jusqu'à la fin de la guerre.
 - 1^{er} Bataillon commandé par le Lt/colonel James L. MINOR (il est avec le Lieutenant Audie MURPHY de la 3^e DIUS un des soldats les plus décorés de la guerre).
 - 2^e Bataillon commandé par le Major Joseph T. (Price) MIDDLETON (blessé le 15 décembre lors de

l'assaut contre Guémar est remplacé par le *Lt/Colonel Marvin J. COYLE*).

- 3^e Bataillon commandé par *Lt/Colonel A. WARD-GILLETTE*, originaire du Wisconsin devient le 12 janvier 1945 *Régimental Executive Officer* (est remplacé par le *Major Everet S. SIMPSON* titulaire du commandement, qui avait été blessé devant Remiremont et était hospitalisé. Son père est un ancien de la 36^e de 1918).

• 143^e régiment d'infanterie

Commandé par le *colonel Paul D. ADAMS* du 15 août au 27 décembre 1944. (Est promu *Général* et devient *Assistant Division Commander* de la *45th Infantry Division*. C'est le *Colonel Charles J. DENHOLM* qui le remplacera).

- 1^{er} Bataillon commandé par le *Lt/Colonel David FRAZIOR* remplacé le 20 Décembre 1944 par le *Lt/Colonel Thomas R. CLARKIN*

- 2^e Bataillon commandé par le *Major Marion Parks BOWDEN* à partir du 11 novembre 1944.

- 3^e Bataillon commandé par le *Lt/Colonel Théodore H. ANDREWS*

L'artillerie est sous le commandement du *Brigadier Général Walter W. HESS* et est composée des :

• 131 Field Artillery Battalion

• 132 Field Artillery Battalion

• 133 Field Artillery Battalion

• 155 Field Artillery Battalion

Les autres éléments sont les :

• 36 Reconnaissance Troop (capitaine *Georges K. FELL*)

• 111 Engineer Combat Battalion du *Lt/Colonel Oran C. STOVALL*

• 111 Medical Battalion

• 36 Signal Compagny

• 736 Ordnance Compagny

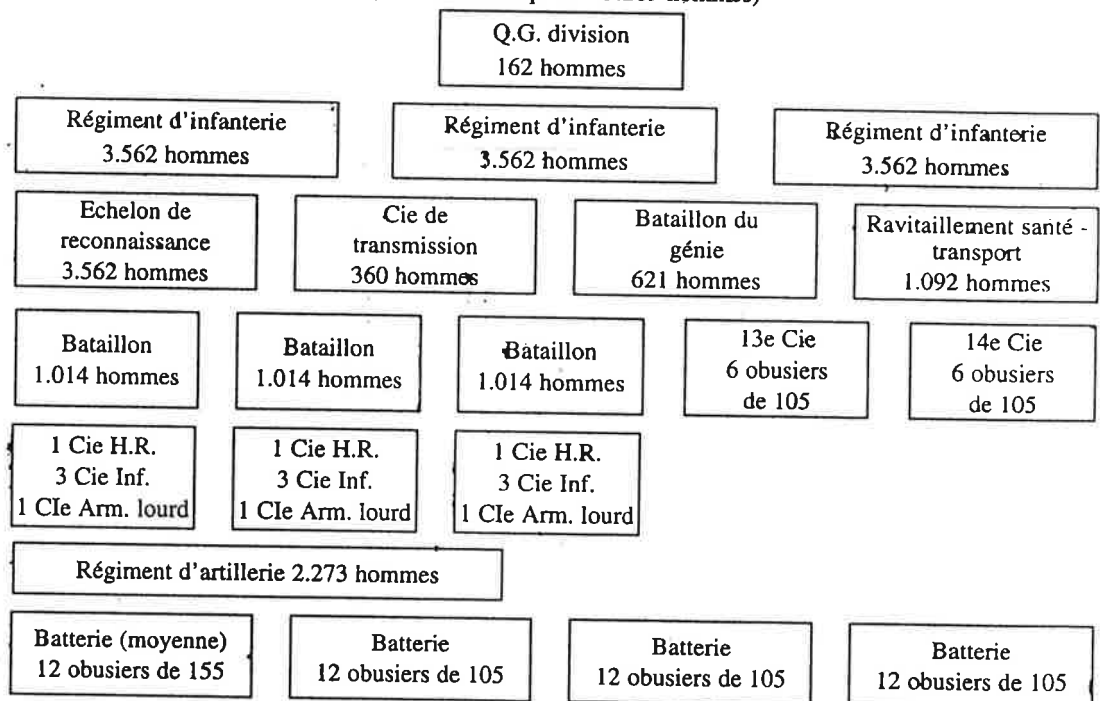
• 36 Quartermaster Compagny

La devise de la 36th DIUS est : *II face You*

En ce qui concerne les effectifs d'une division d'infanterie américaine, nous nous reportons au tableau de Jean Laurain "Libération des Vosges". L'épopée du 6e corps d'armée américain p. 84

Composition type d'une division d'infanterie américaine

(effectifs théoriques : 15.289 hommes)



Le 29 août, elle est à Sisteron. Du 25 au 28, elle se bat à Montélimar. Le 3 septembre, elle contourne Lyon à l'est, le 4 elle investit Mâcon avant de rencontrer le 12 les avant-gardes de l'armée Patton venant de Normandie à Montbard en Bourgogne. Du 18 au 24, elle arrive dans le secteur de Remiremont.

Le front se rapproche de la frontière allemande. La résistance ennemie se durcit, favorisée par le terrain accidenté des Vosges.

DE LA MOSELLE A LA MEURTHE

Vers le 20 septembre démarre l'offensive américaine en direction de l'est.

Les soldats de la 36^e DIUS franchissent la Moselle à Remiremont et poussent au-delà de Bruyères vers la haute vallée de la Meurthe.

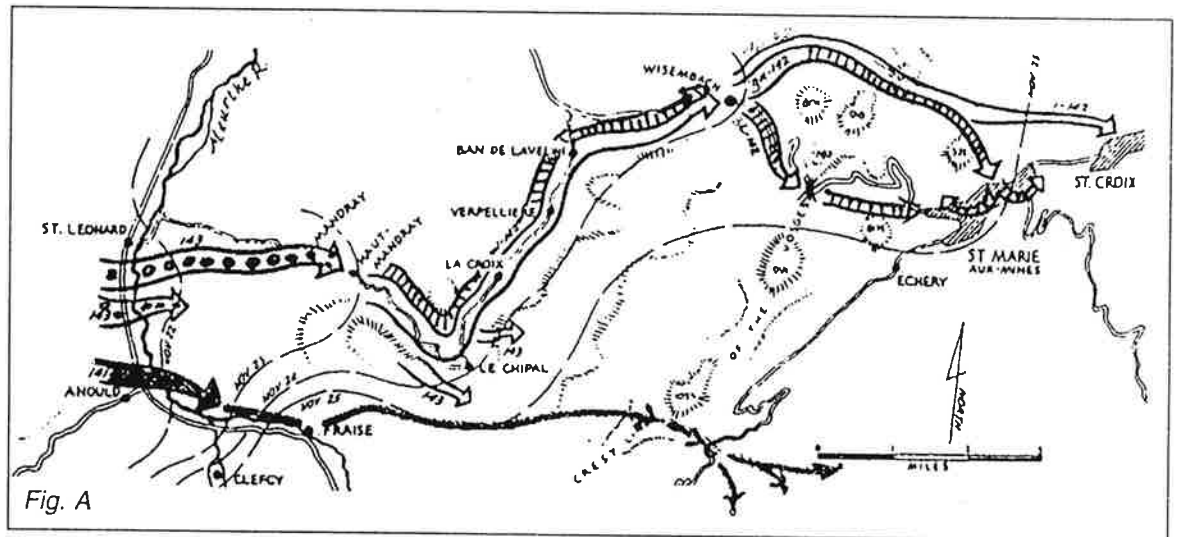
Il faut plus d'un mois à cette division pour atteindre son premier objectif. La progression est particulièrement pénible comme le relève le colonel Lockhart : "après avoir traversé la Moselle (...) nous n'avancions plus. Au cours du mois d'octobre et début novembre, la marche s'était ralentie, le combat devenant pénible et sans merci. Lentement, face à de grosses difficultés dues aux conditions atmosphériques et au terrain, le 142^e RI se battait dans la vallée des "ROUGES-EAUX". Le nettoyage de la forêt domaniale de "CHAMP" ressemblait à une opération de brousse. Autour de Corcieux, l'ennemi devenait insaisissable ne laissant derrière lui que de la terre brûlée. La présence de multiples barrages nécessitait l'intervention permanente du génie (...)"

DE LA MEURTHE A WISEMBACH

Le 19 novembre, au moment où les avant-postes de la 36^e DIUS atteignent la Meurthe entre Anould et Saint-Léonard, le front dans notre région suit approximativement une ligne Sarrebourg-Saint-Dié-Gérardmer.

La stratégie alliée pour la libération de l'Alsace a pour objectif principal l'encerclement de la 19^e armée allemande du général Wiese qui bat en retraite depuis le débarquement en Provence mais qui a pu sauver 80% de ses effectifs.

Pour l'anéantir définitivement, deux divisions US, la 44^e DIUS et la 79^e DIUS appuyées par la 2^e DB du général Leclerc, attaqueront en direction de Saverne, puis de Strasbourg tandis que le 1^{er} corps d'armée de la 1^{ère} armée française progressera dans le Sundgau pour délivrer Mulhouse. Les unités avanceront alors simultanément vers le sud et vers le nord.



Pour faciliter ces opérations en fixant le maximum d'effectifs ennemis, les quatre divisions du sixième corps essayeront de pénétrer en Alsace centrale après avoir franchi les Vosges moyennes.

La 103^e DIUS⁴ effectuera la percée par le col de Sainte-Marie-aux-Mines et la 36^e DIUS épuisée par sa longue marche depuis le sud tiendra les nouvelles positions.

Cependant, lorsque le commandant de la division texanne constate que le dispositif de défense allemand édifié sur la rive droite de la Meurthe est pratiquement dégarni de troupes, il fait procéder immédiatement à l'établissement d'une tête de pont à Saint-Léonard dans le secteur du 143^e RI.

En fonction de cette opportunité, les plans d'attaque sont modifiés et la 36^e reçoit l'ordre de s'emparer du col de Sainte-Marie-aux-Mines.

Il s'agit de faire vite. Le franchissement en force de la Meurthe par le 143^e RI est programmé pour le 21 novembre. Le 142^e RI mis en alerte exploitera la percée. Le 141^e RI opérera une attaque de diversion vers Clefcy et Fraize.

4. Le 10 novembre, la 103^e DIUS relève la 45^e DIUS qui opérait sur le flanc droit de la 36^e DIUS.

La 103^e DIUS arrivée directement des USA débarque à Marseille le 20 octobre. Venue d'Epinal, elle occupe le secteur de Saint-Dié qu'elle investit le 22 novembre après avoir relevé la 36^e DIUS dans la vallée de Taintrux. Elle est formée des 409^e, 410^e et 411^e RI.

L'effet de surprise espéré n'aura pas lieu. Les Allemands amènent des renforts sur les positions fortifiées de la rive droite de la Meurthe et lorsque les Américains essayent d'élargir la tête de pont, ils ne gagnent que peu de terrain.

L'offensive reprend le lendemain, 22 novembre. Le 143^e RI est obligé de se battre pendant un jour et demi pour percer les lignes ennemies. Il y parvient le 23 novembre à la mi-journée grâce à l'intervention de deux bataillons du 141^e RI appelés en renfort.

Le 142^e RI entre immédiatement en action. Son premier bataillon soutenu par des chars et de l'artillerie marche sur Mandray, le troisième qui le suit procède au nettoyage du terrain à l'arrière.

A la tombée de la nuit, le 1/142^e est bloqué à Haute-Mandray où les Allemands ont établi une position fortifiée espérant y arrêter l'avance alliée pendant l'hiver. Les Texans l'enlèvent à 22 heures avant de déboucher au col de Mandray.

Ici, ils empruntent la route du Chipal où ils n'arrivent que le lendemain matin vers 8 heures, les Allemands ayant livré des combats d'arrière-garde pendant toute la nuit.

Ils continuent en direction de La Croix-aux-Mines, Verpellière et Ban-de-Laveline où ils s'arrêtent à 13 heures pour attendre le 3/142^e.

Ce dernier est retardé par les tirs ennemis en provenance des hauteurs dominant Le Chipal, empêchant l'arrivée des renforts en hommes et en matériel.

Il ne parvient à déloger l'adversaire de ses positions qu'en fin d'après-midi. Le premier bataillon poursuit alors sa route, atteint Wisembach vers 18h30 sans trouver de résistance. Il y est rejoint dans la nuit par les hommes du 3^e bataillon.

Quant au deuxième bataillon, il doit se regrouper à Ban-de-Laveline où il arrive vers 20h40 après avoir été obligé de contourner l'obstacle du Chipal par Sainte-Marguerite, Neuviller-sur-Fave et Bertrimoutier.

Le même soir, le 143^e RI s'installe à La Croix-aux-Mines et le 141^e à Fraize.

La veille du 25 novembre, deux régiments de la 36^e DIUS sont massés à proximité de l'objectif principal de la division.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES ET LE COL

(25.11.1944)

La mission de la traversée de la crête des Vosges est confiée au 3/142^e du lieutenant-colonel Ward-Gillette.

Les reconnaissances permettent de conclure à l'impossibilité d'enlever de front le col, la position étant barricadée par des troncs d'arbres et défendue par une compagnie disposant de pièces anti-chars.

On sait également qu'une défense ennemie organisée se limite aux principaux points de passage du massif vosgien.

De ce fait, il est possible de contourner l'obstacle et une opération en plusieurs étapes est envisagée :

- une manoeuvre de diversion par la route,
- l'attaque surprise de Sainte-Marie-aux-Mines par la crête au nord du col,
- la prise du col.

LA MANOEUVRE DE DIVERSION

Le samedi 25 novembre à l'aube, le 3/142^e scindé en deux groupes démarre de Wisembach;

Profitant du brouillard, la compagnie L accompagnée d'un peloton de chars emprunte la route du col.

Lorsqu'elle arrive au niveau du premier "fer à cheval" situé à portée de l'ennemi, le brouillard se lève. Un feu nourri l'immobilise après avoir mis plusieurs de ses véhicules hors de combat. Elle restera bloquée là pendant une bonne partie de la journée.

LE COUP DE MAIN DE SAINTE-MARIE

Pendant ce temps, profitant également du brouillard, le deuxième groupe, la compagnie K montée sur jeep et GMG, emprunte à la sortie est du village un chemin forestier conduisant par delà les fermes des "Yraux" au "Renclos des Vaches".

puis à la "Chaume de Lusse", enfin, sur les hauteurs de "la Bouille" où elle arrive sans encombre vers 10h⁵.

Avant de continuer vers Sainte-Marie-aux-Mines, elle se scinde en deux détachements, l'un se dirigeant vers la "Grand'Plaine", l'autre vers la "Goutte des Pommes".

"D'Amerikaner komme der Prinzewald herunter !" (Les Américains descendent du Bois du Prince !)⁶

La nouvelle propagée par M. Marco Marini courant dans la rue Jean-Jaurès se répand comme une traînée de poudre.

Le coup de main a réussi. Les Allemands surpris offrent peu de résistance. Les Américains pénètrent rapidement en ville.

Une section traverse la rivière au niveau de l'ancienne usine Bloch. Elle investit l'usine à gaz. L'adversaire subissant des pertes et se retirant vers Fertrupt n'a pas eu le temps de la faire sauter⁷.

D'autres éléments avancent dans la rue Wilson⁸. "Deux colonnes de soldats remontent la ville à la hauteur de la chapelle Saint-Mathieu. Ils portent leurs fusils en position de tir. Fait surprenant. Personne ne les entend marcher. Ils progressent jusqu'à la place du Pensureux où a lieu une petite escarmouche."

Une autre section débouchant de la rue de l'Abattoir remonte la rue Jean-Jaurès. Elle intercepte un véhicule tout terrain ayant à bord deux vaguemestres allemands qui tentaient de s'enfuir par le bas de la ville. L'un d'eux est tué sur le coup, l'autre fait prisonnier⁹.

5. Témoignage de M. René Jehel du Petit-Rombach. Un autre témoin, M. Gasperment, le propriétaire de la dernière ferme de la Goutte des Pommes, affirme que les premiers Américains étaient chez lui dès 5h du matin. Il ne pouvait s'agir que d'une patrouille de reconnaissance.

6. Les avant-postes débouchant de la Goutte des Pommes sont guidés par une jeune Sainte-Marienne, Mlle E. Stiff qui les rencontre en allant chercher du lait dans le secteur.

7. Témoignages

M. J.-J. Malaisé : "Après avoir traversé la rivière sur la passerelle débouchant sur le chemin séparant les deux rangées de maisons des "cités Blech", des Américains se positionnent sous le porche de la maison Heilmann et tirent vers l'usine à gaz où sont embusqués les Allemands..."

M. D. Schutz a recensé les pertes des belligérants dans les quartiers des Petites-Halles et de l'usine à gaz : deux Américains et onze Allemands tués.

8. Témoignage de M. Pierre Schoepf (DNA - 2.12.1994)

9. Témoignage de Mlle M. Messerer : "Les employés de la poste avaient essayé de persuader les deux vaguemestres de rester sur place et de se rendre. Celui des deux qui y était favorable y a laissé sa vie".

Une compagnie de cosaques stationnée dans la cour de l'usine Blech est rapidement désarmée.

Quelques blessés américains sont transportés dans la cuisine de M. Louis Zaepfel, commissaire de police à la libération, où ils sont soignés par un médecin militaire en attendant l'arrivée de l'ambulance¹⁰.

Devant la maison où est installé aujourd'hui le bureau de l'"Alsace", un sous-officier allemand descendant la rue Wilson est abattu d'une rafale tirée de la Place du Prensireux.

Lorsque la section venant de la rue Reber traverse l'extrémité de la place Keufer, elle ignore qu'une mitrailleuse est pointée sur son passage depuis la ferme de M. Jacques Vogel au Schulberg, mais le propriétaire réussit à persuader les servants de décrocher¹¹.

Vers 13h30, elle arrive devant l'ancien restaurant "Au Soleil"¹² en face de la "Wystub aux Mines d'Argent" où les hommes font une pause. Ils s'installent sur les trottoirs jusqu'aux établissements Czeizorzinski.

La section venant de la rue Wilson atteint l'hôtel de ville à la même heure. Se faufilant le long des murs, les deux premiers Américains approchent de l'école des filles aujourd'hui disparue¹³.

Au même moment, deux Allemands désireux de se rendre traversent la cour de l'école. Ils sont mis en joue mais suite à l'intervention d'une habitante du quartier¹⁴, ils auront la vie sauve.

Un peu plus loin, près de la "Fontaine du Cœur", une autre Sainte-Marienne prend le premier Américain par la main et le fait passer, après s'être assurée qu'aucun ennemi n'est embusqué, rue de la Vieille Poste¹⁵.

Vers 15h30, les avant-postes parviennent à l'entrée du Fenarupt. On les guide vers une maison située en face de l'entrée de l'hôpital communal arborant un fanion de la Croix-Rouge.

10. Témoignage de M. Louis Zaepfel

11. Témoignage de M. Daniel Schutz

12. Aujourd'hui place Laure Diebold

13. Emplacement de la CMDP

14. Témoignage de M. Michel STAHL. Il s'agit de Mme Brunschwiller

15. Témoignage de Mme B. Roeder. Il s'agit de Mlle Jaeckel.

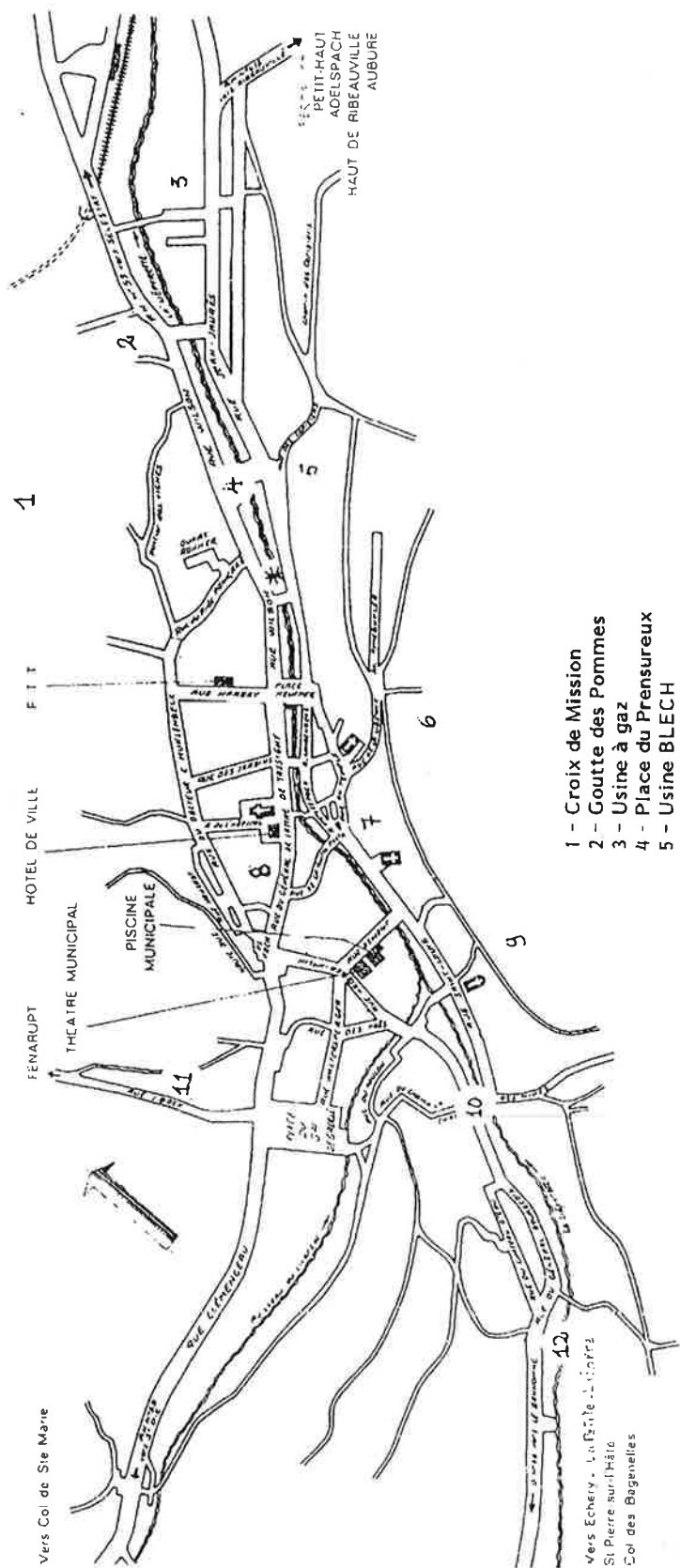


Fig. B

SAINTE MARIE-AUX-MINES

Après quelques rafales de mitraillettes, la porte s'ouvre. Un lieutenant et ses hommes sortent pour se rendre.

Sur la rive droite de la Lièpvrette, le détachement qui a fait une halte rue Weisgerber, reprend sa marche dans la rue Saint-Louis après avoir arrêté un pompier pris pour un Allemand à cause de son casque.

Au niveau de l'église Saint-Louis, les Américains essuient le feu d'un ou plusieurs tireurs embusqués à "la Fouchelle"¹⁶.

Ils se regroupent ensuite sur le "Pont des Mines" (d'"Bruck")¹⁷ avant de se faufiler dans la rue du Général Bourgeois, juste après le départ d'une troupe de Cosaques se retirant vers Echery.

Deux Allemands sont faits prisonniers devant la boulangerie Rouvé (Uhl). Un deuxième pompier réussit à se sauver à temps.

Arrive un camion de la Wehrmacht dont le conducteur aussi surpris que les Texans parvient à faire demi-tour sur la petite place avant le pont¹⁸ et à disparaître sous les coups de feu.

Finalement le détachement s'arrête au virage "sur l'Ile" où deux mitrailleuses sont postées de part et d'autre de la route.

Vers 17h30 un motocycliste allemand et son passager venant d'Echery sont tués devant le café Felmé¹⁹.

"Vers 18h, les Allemands ayant évacués Sainte-Marie-aux-Mines prennent position au-dessus de l'actuelle propriété "les Biches" et le long des rangées de noisetiers bordant le chemin permettant d'y accéder. Ils étaient une soixantaine commandés par un lieutenant. Un sous-officier est venu à la ferme pour dire qu'une attaque était imminente et qu'on allait amener si nécessaire les blessés dans la maison. Rien ne s'étant produit, ils sont partis le dimanche matin à l'aube en direction du Chauffour²⁰ où ils sont restés pendant trois jours pour organiser le minage du secteur".

16. Témoignage de M. Maurice Zeller

17. Témoignage de M. André Lagaisse

18. Place située autrefois au niveau de l'ancien café-épicerie Denefeld aujourd'hui démolie et qui avançait dans la rue du Général Bourgeois un peu plus bas et du côté opposé à la boucherie Fraering.

19. Le café Felmé aujourd'hui disparu enjambait la Lièpvrette à l'emplacement de l'actuel H.L.M.

20. Témoignage de M. Raymond Glohr qui habitait dans l'ancienne ferme accessible par la route d'Echery à Saint-Pierre-sur-l'Hâte puis par le chemin du Chauffour prenant à gauche avant d'arriver au hameau.

Le Chauffour est une ancienne ferme située dans une clairière au sud du vallon du Raental en amont d'Echery.

Dans le bas de la ville, la section qui s'est battue autour de l'usine à gaz continue en direction de Saint-Blaise et s'arrête au niveau du cimetière militaire allemand de Montgoutte²¹.

LA PRISE DU COL

Pendant que la compagnie K achève pratiquement la libération de Sainte-Marie-aux-Mines vers 18h, le reste du bataillon est en train de donner l'assaut au col.

Les véhicules blindés étant stoppés sur la route par les tirs d'un canon de 88 embusqué devant l'hôtel "Belle Vue"²², on envisage une attaque de l'infanterie après l'anéantissement du retranchement ennemi par l'artillerie.

L'opération doit être retardée pendant une bonne partie de la journée à cause de la destruction de la radio du poste d'observation de la batterie régimentaire devant régler les tirs. On est obligé d'installer une ligne téléphonique. Alors seulement l'artillerie peut intervenir.

Plus de 300 coups de canon ébranlent la position. Les troupes d'assaut qui ont escaladé les versants au nord du col se ruent sur l'objectif et s'en emparent sans coup férir vers 18h15.

La garnison allemande subit de lourdes pertes : 30 morts et 28 prisonniers. Les rescapés se replient vers la Côte d'Echery²³. Le génie se met à l'oeuvre. Troncs et blocs sont déblayés par les engins et la route est rapidement rendue à la circulation.

Vers 22h, les premiers chars arrivent à Sainte-Marie suivis des véhicules de transport de troupes et de matériel.

Les deux unités du 3/142^e font leur jonction dans l'allégresse générale; c'est la fête au centre ville.

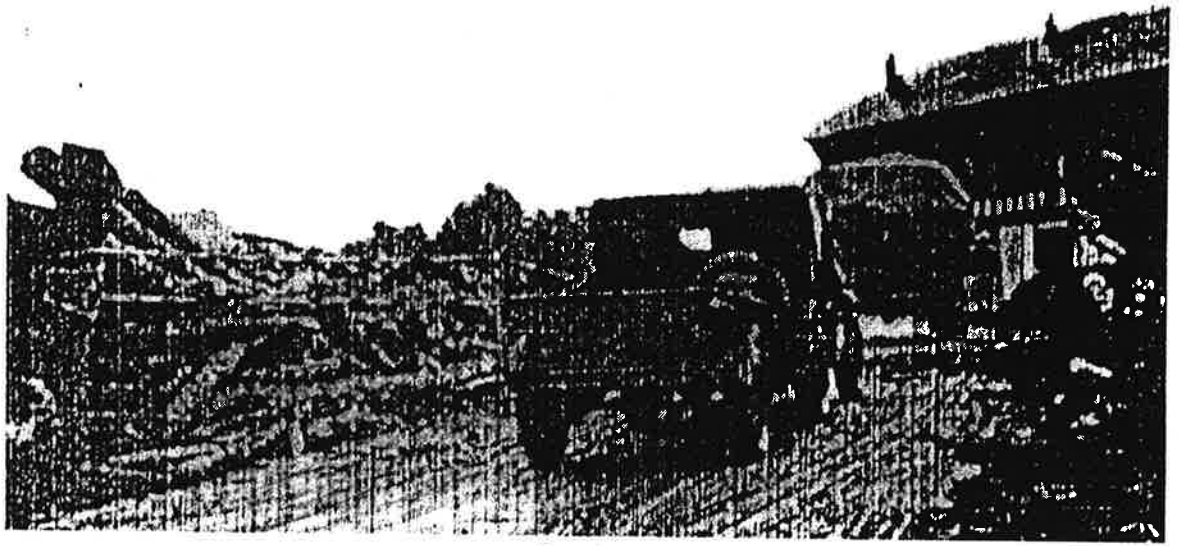
"D'abord ce fut un terrible vacarme en provenance du haut de la ville. Les chars faisaient leur entrée dans les rues pavées de Sainte-Marie. Ils se sont arrêtés

21. Le cimetière militaire allemand de Montgoutte est situé sur la rive droite de la Lièpvrette en aval du cimetière de Saint-Guillaume

22. Les hôtels du col de Sainte-Marie-aux-Mines appartenant à la famille Charles Specht avaient été réquisitionnés par les Allemands pour y loger le personnel préposé au creusement des tranchées et à la réalisation du grand barrage anti-chars.

Des abords de l'hôtel Belle-Vue, on avait une vue plongeante sur le dernier grand virage en amont de Wisembach.

23. Au sud du col de Sainte-Marie-aux-Mines. La retraite ennemie est possible en direction du col des Bagenelles jusqu'au 27 novembre.



près de la "Fontaine du Cœur". Le boulanger, M. Reitler distribuait des petits pains, des croissants et autres pâtisseries par corbeilles entières aux équipages qui, acclamés par la foule, lui donnaient des cigarettes (...) Un peu plus loin, M. J. Merklen avait ouvert son café et offrait des tournées générales de vin, de bière, (...) aux libérateurs (...)”²⁴.

Un témoin²⁵ rapporte qu'un blessé allemand transporté sur l'un des chars depuis le col est allongé devant la librairie Louterbach (aujourd'hui Florence) et opéré sur place.

Autre scène marquante, le galop d'un groupe de chevaux affolés remontant la ville en faisant jaillir des étincelles sous leurs sabots.

Deux chars M5 se mettent en position devant la maison Faudy²⁶ rue du Général Bourgeois pour prévenir toute contre-attaque ennemie.

Au fur et à mesure de leur arrivée, les soldats rompus de fatigue tambourinent aux portes des maisons pour y trouver un gîte.

Emboitant le pas du troisième bataillon, le lieutenant d'aviation Jean Wetzel commandant le peloton d'avions d'observation de la 3^e DIA retrouve sa ville nata-

24. Témoignage de M. Michel Stahl

25. M. Albert Kraemer

26. Rue du Gal Bourgeois n° 76b

le et sa mère dont il n'a plus eu de nouvelles depuis deux ans. Il est le premier soldat français dans Sainte-Marie libérée.

Les Piper Cub²⁷ étant placés à Sainte-Marguerite en lisière du secteur américain, le pilote a réussi à survoler trois fois notre cité avant l'offensive du 25 novembre. Lorsqu'il apprend son déclanchement, il saute dans une jeep pour revenir chez lui.

Jean Wetzel confie ses souvenirs à l'occasion du 25^e anniversaire de la libération : "J'avais franchi le col avec beaucoup de difficultés. La route était encombrée de colonnes de soldats, de camions de toutes sortes, de chars qui descendaient. Sur la place de la République (du Général de Gaulle) des canons pilonnaient les positions ennemies. La ville privée d'électricité était plongée dans l'obscurité totale. Dans les rues, des soldats américains, baïonnettes au canon filaient le long des façades. Dans le bas de la ville des coups de feu claquaient encore et par ci, par là quelques balles, quelques éclats sonnaient sur les vieilles tuiles des toits (...)"

L'officier descend la rue Clémenceau, puis la rue Wilson jusqu'au n° 70 où il rencontre M. Ch. Benoit qui le conduit dans la cave du magasin Hanauer où il tombe dans les bras de sa maman.

A 4h du matin, les Américains sont à Fertrupt. Peu avant l'aube un silence absolu enveloppe la cité endormie.

A 6h30, quelques rares fidèles assistent à la première messe en l'église Saint-Louis. Pour ceux qui y participent le calme dans l'édifice religieux constitue sans doute le moment le plus impressionnant de la journée à venir.

Le dimanche matin, les Sainte-Mariens qui n'ont pas assisté à l'arrivée des troupes venues du col ne sont pas peu surpris de voir tous les camions alignés dans les rues et le remue-ménage provoqué par le va-et-vient des véhicules et des hommes.

Ces derniers font leur toilette aux fontaines ou chez l'habitant; des cantines s'installent dans les usines, les chars et l'artillerie se mettent en position. On en voit au Champ de la Chatte, place de la République (De Gaulle), au Fenarupt, à la Grande Plaine, excellent poste d'observation...

27. Avions d'observation

Tandis que les Sainte-Mariens assistent au déploiement de la puissance militaire américaine, les fantassins dépassent le quartier des "Nouvelles Maisons", puis se dirigent vers Echery qu'ils atteignent de très bonne heure.

Vers 6h15, la propriétaire du café "Au Sapin Vert" descendant l'escalier crie à sa fille : "sie sén do" (ils sont arrivés)²⁸.

Les premiers s'arrêtent près de l'actuel garage Schroth où ils installent leurs mortiers²⁹.

Peu après, le "Café Brunner" grouille d'Américains²⁸. Il en est de même au café de Mme Stahl³⁰. Un mortier est mis en position à la fenêtre de la cuisine.

Il y a encore des Allemands à la "Petite Lièpvre". Lundi matin, 27 novembre, le premier char arrive à Echery et prend position à l'emplacement de l'étang de pêche d'où il tire sur le "Chauffour"²⁹. Vers 11h, un détachement arrive à la ferme de la famille Dumoulin, n° 10³¹ à la Petite Lièpvre. Un char est mis en batterie et tire vers le Rain de l'Horloge non boisé à l'époque où les Allemands sont retranschés et ont des pertes.

La maison Dumoulin sert d'observatoire aux postes avancés pendant quelque temps.

L'ennemi évacue le col des Bagenelles le même jour, pressé par des unités du 141^e RI venant de Fraize par le chemin du Pré de Raves.

Il y a des combats derrière la ferme de la "Graine Johé". Une quinzaine d'Allemands sont tués, d'autres le sont dans l'hôtel du col.

Pendant toute la journée du 26 et du 27 des convois traversent Sainte-Marie car l'offensive se poursuit en direction du Petit-Haut et de Sainte-Croix-aux-Mines.

28. Témoignage de Mlle C. Brunner

29. Témoignage de M. Raymond Glohr

30. Témoignage de Mlle M. Stahl

31. Témoignage de Mme A. Goulby

LA BATAILLE DE SAINTE-CROIX-AUX-MINES ³²

25-26-27 NOVEMBRE 1944

LE PETIT ROMBACH

Le franchissement de la crête des Vosges par la compagnie K du 3/142^e s'étant effectué sans encombre au niveau de la Chaume de Lusse, le colonel Lynch fait suivre le premier bataillon de son régiment pour le diriger vers Sainte-Croix-aux-Mines.

Les hommes empruntent le chemin de "La Bouille" où ils arrivent vers 14h30³³, avant d'entreprendre la descente vers le vallon du Petit-Rombach qu'ils atteignent à la "Vraie-Côte". Un premier obstacle les y attend.

Les Allemands ont abattu des arbres pour barrer la route en amont du sentier menant au château d'Echery. Une brève escarmouche a lieu à cet endroit. Les fantassins débordent le barrage en longeant la rivière tandis que d'autres scient les troncs pour permettre le passage des "jeep".

A la tombée de la nuit, les avant-postes sont au restaurant "Au Bois du Prince"³⁴.

Vers 22h ils arrivent au "Moulin" après avoir réduit une SMG (Sturmgeschütz) embusquée dans le jardin Buzzi³⁵.

Lorsque les propriétaires du "Moulin" quittent la cave après l'arrivée des premiers Américains, ils constatent que le quartier est rempli de véhicules et de soldats s'installant pour la nuit dans leur maison. Celle du voisin est transformée en infirmerie où l'on place un autel dans la grande salle pour les mourants auxquels un aumônier militaire donne l'extrême-onction³⁶.

Les Allemands décrochent pendant la nuit. Cependant des témoins signalent déjà la présence de troupes américaines au-dessus du kiosque dès samedi matin³⁷. Il s'agit probablement de soldats de l'échelon de reconnaissance venus par les hauteurs séparant les vallons du Petit et du Grand-Rombach. Ils creusent des tranchées et se mettent en attente.

32. Elle est décrite par J.-P. Antoine (†1994), historien local, dans les bulletins municipaux de janvier 1990 et de décembre 1994 ainsi que dans une plaquette dédiée à sa mémoire.

33. Témoignage de M. René Jehel

34. Témoignage de M. Jules Herment. Deux Américains sont tués derrière le restaurant du "Bois du Prince" par leurs camarades qui les prennent pour des Allemands.

35. Témoignage de J.-P. Antoine

36. Témoignage de M. André Herment et de Mme Litique

37. Témoignage de Mme Schramm-Ehretzmann

Les fantassins transportaient leurs équipements et leurs munitions par groupes de quatre hommes dans des couvertures requisitionnées.

LA DEFENSE ALLEMANDE

Samedi avant midi, les Allemands amènent des renforts de Sélestat par autocars³⁸. Les hommes débarquant Place de l'Eglise et Place du Général Bourgeois sont munis d'armes anti-chars, de mitrailleuses et de mortiers. Un jeune officier de vingt ans, le lieutenant Martin organise la défense. Il fait fortifier un certain nombre de sites : l'impasse rue de l'Eglise et les hauteurs environnantes, la Warthe, la gare et la Belle-Vue, la ferme Maire à la Timbach.

“Les soldats allemands gravissent la Miessette côté ouest, (...), de l'autre côté, dans la forêt du kiosque, les Américains sont déjà en position. Les Allemands n'ont pas le temps de s'installer que les Américains tirent déjà³⁹”.

Entre les différents points fortifiés s'étend une zone où tout mouvement ennemi est perçu et immédiatement contré. Une barricade barre la rue Principale à la hauteur de l'école, une autre la rue de l'Hôpital (rue Leclerc) en face de l'ancien café Spieth.

Vers 10 heures du matin, le pont de chemin de fer en aval de la gare de Sainte-Marie saute.

A midi, un détachement allemand avance des deux côtés de la route vers le chef-lieu de canton⁴⁰. Dans l'après-midi, les premiers blessés sont amenés dans la cour du menuisier Crampé à la sortie ouest du village.

Le lendemain, des combats de rue vont se dérouler dans plusieurs secteurs. Des renforts arrivent des deux côtés.

Les Américains font venir le 2/142^e qui était stationné à Laveline; c'est celui que les Sainte-Mariens voient traverser leur ville pendant la journée du 26.11.

38. Document J.-P. Antoine

L'ennemi ne disposant pas de suffisamment d'effectifs pour constituer un front continu organise des groupes mobiles d'intervention qu'il dirige immédiatement vers l'endroit où il y a rupture d'une ligne de défense.

39. Témoignage de Mme Schramm corroboré par celui de M. Maurice Velcin (DNA du 2.12.1994).

“ Le samedi matin, je me rends encore à mon travail à la manufacture de tabac. On entend des explosions. Les Allemands font sauter les aiguillages de la gare. A mon retour, il y a des Allemands partout. L'un d'eux installe une mitrailleuse à la lisière de la Miessette. Il me dit d'aller me mettre à l'abri car il a l'ordre de tirer dans les prochaines minutes. Les Américains sont en face dans la forêt du kiosque. Je me réfugie chez une tante dans une cave creusée dans la roche à l'entrée du Grand-Rombach. Chemin faisant, un Allemand m'ordonne de me dépêcher. Peu après, j'entends un coup de feu. Je me retourne, le soldat est à terre.

40. Témoignage de M. Pierre Dumoulin

La défense allemande est renforcée par deux blindés à tourelle fixe. Elle consiste essentiellement à empêcher les Américains de traverser les quartiers protégés par des barricades.

Vers 10h30, la mitrailleuse en batterie à la lisière de la forêt de la Warthe est mise hors de combat par des tirs de mortiers et des chars Sherman venus de Sainte-Marie-aux-Mines. La route nationale est maintenant libre jusqu'à l'école.

Arrivés en vue du barrage, les Américains ouvrent le feu. "Une bonne dizaine d'obus frappent de plein fouet la façade de l'hôtel Hoffmann (Julien)⁴¹". Mais les GI's sont obligés de se retirer tant la résistance ennemie est bien organisée.

LA RUE DE L'HOPITAL - LA GARE

Vers 15h, deux chars légers suivis d'infanterie s'infiltrèrent dans la rue du Moulin par Saint-Blaise. Les Américains arrivent en formant deux colonnes. L'intervalle entre chaque homme est de six à huit mètres.

Les colonnes s'arrêtent au coin du café Woerly dans l'immeuble de M. Jockers.

Pour contourner le barrage anti-char de la rue de l'Hôpital (rue Leclerc), un char tourne vers le chantier de M. Paul Grandgeorge. Il le traverse et se dirige ensuite vers la propriété de M. Riette après être passé par les jardins Kurtz et Fischer.

Cinq Allemands se constituent prisonniers dans la cour de M. Riette. "Peu de temps après, un char ennemi prend place sur le pont rue de la Gare et essaye de déloger les Américains en tirant des obus de 88 sur la façade de ma maison. Dès l'arrivée des deux blindés U.S., il se replie⁴². Quant aux chars américains, ils continuent leur progression, l'un vers la gare (...) et l'autre vers le château Burrus".

Entre-temps, l'infanterie se terre sous le feu des mortiers installés derrière la ferme de M. Maire à la Timbach où "les tubes étaient presque tout droit et faisaient un angle de 80° afin de tirer avec le plus de précision possible pour couvrir la retraite des fantassins allemands⁴³".

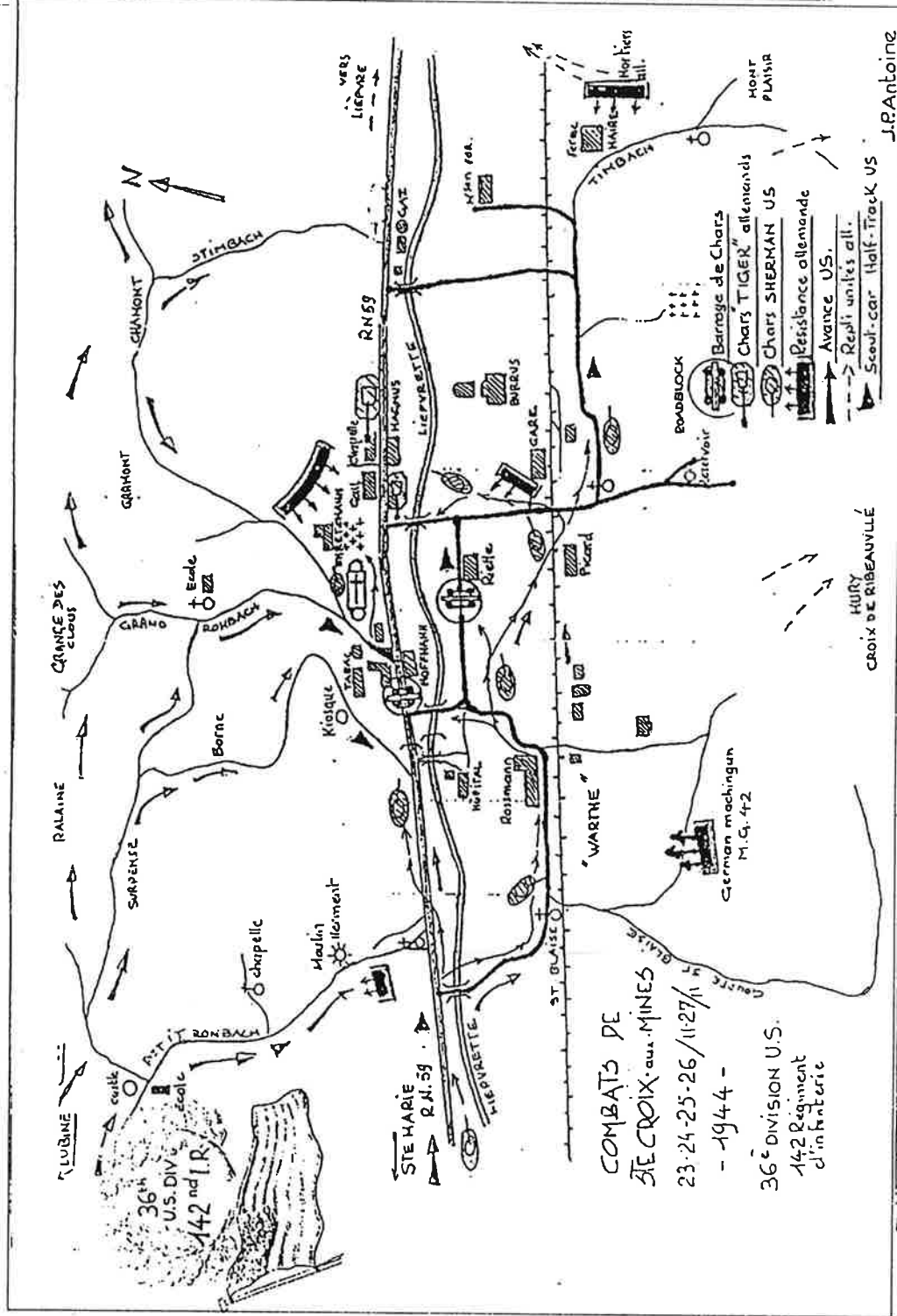
Ces derniers vont cependant opposer une vive résistance au niveau de la gare et dans la rue du même nom dont ils tiennent les maisons situées sur le côté est.

41. Témoignages de Mme Leromain et de M. Joseph Gerber réfugiés dans la cave de M. Martin Laurent.

42. Témoignage de M. Riette

43. Témoignage de M. Pierre Maire

IN HONOUR TO THE 36th U.S. DIV. 142nd INFANTRY REGIMENT "T" PATCHERS



THE BATTLE FOR Sainte CROIX-aux-MINES WHICH HAD EXPERIENCED FIERCE BATTLE FOR THREE DAYS

LE CENTRE

C'est ici que vont se dérouler les combats les plus acharnés.

Dès l'aube, le détachement retranché au-dessus du kiosque amorce sa descente vers la sortie du Grand-Rombach dans le but de prendre à revers l'ennemi embusqué derrière la barricade de l'école.

A 6h30, le curé Naegel qui a l'intention de dire la première messe se dirige vers l'église paroissiale. Les Allemands le prient de rebrousser chemin. Il est temps. L'artillerie américaine entre en action. Des obus éclatent dans tout le secteur.

Des mortiers installés au moulin du Petit-Rombach puis au kiosque arrosent le quartier essayant de réduire au silence des nids de mitrailleuses installés derrière la maison Ehretzmänn³⁸.

"C'est rempli d'Allemands partout, dans les galeries de mines, dans les caves. Ils sont mêlés aux civils (...)"⁴⁴.

Impossible de quitter la cave sous peine d'être fusillé ou tué par la mitraille.

"En fin de journée, des obus incendiaires mettent le feu au foin. Les soldats allemands sortent le fourrage enflammé³⁷. Il y a des dégâts considérables dans tout le quartier.

Le soir, le "Feldwebel" qui commande le secteur nous informe qu'il a reçu l'ordre de résister sans esprit de recul et que le lendemain il pense obtenir des renforts en hommes et en chars (...). Les blessés allemands reçoivent les premiers secours dans la cave de la maison de M. Emile Chapelle (...). Le lundi, la bataille redouble d'intensité (...). Un obus décapite la cheminée qui s'écroule et obstrue l'escalier de la cave. Les gens suffoquent par la poussière des gravats³⁷".

Les Allemands tiennent toujours l'impasse ainsi que la barricade de l'école⁴⁰.

Les blindés allemands ont pour mission d'empêcher les GI's de sortir de la rue de l'Eglise et de celle de la Gare. Celui qui est intervenu sur le pont de la Lièpvrette est placé devant la maison de M. Georges Pairis. Un autre est en position devant la maison Gall (Falcinelli). Sur le balcon de cette maison sont installés le P.C. alle-

44. Témoignage de M. André Villemin

mand ainsi que le central téléphonique. Malgré les rafales de mitrailleuses et les tirs de mortiers, le lieutenant Martin assure constamment la liaison entre l'église et le P.C. en longeant le mur à l'intérieur du nouveau cimetière et le chemin du Cercle.

On se bat à la grenade et à la baïonnette. Les Américains sont obligés d'employer les grands moyens pour en finir.

"Un Piper-Cub survole Sainte-Croix. Il tourne pendant un quart d'heure puis disparaît. Une demi-heure plus tard, un déluge de feu s'abat sur le village".

"L'ennemi enregistre des pertes sévères : une vingtaine de cadavres, de nombreux blessés dont quelques uns grièvement⁴²". Le docteur Magnus est appelé pour soigner les blessés, souvent au péril de sa vie.

Le lieutenant Martin est lui aussi gravement touché et transporté dans la cave de la maison de M. Emile Chapelle⁴⁶.

Vers 16h, la résistance ennemie s'estompe. La section défendant le dernier bastion, impasse rue de l'Eglise est décimée.

"Un char américain arrive jusqu'à la maison voisine (de celle de la famille Ehretzman) et tire un obus dans le hangar devant la maison.

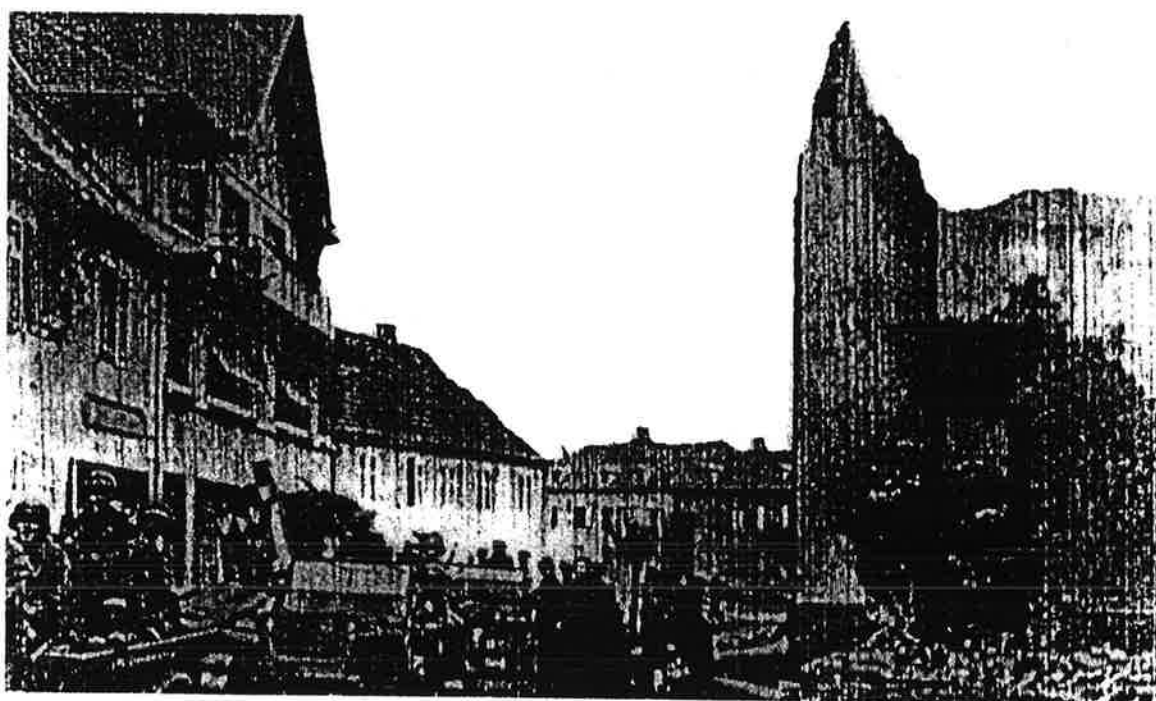
Les rescapés allemands se retirent : deux d'entre-eux s'étaient réfugiés à la cave et se rendent. Un autre, un Alsacien incorporé de force, s'est tiré une balle dans la main à travers une toile de tente³⁷".

Il est à peu près 17h. La bataille de Sainte-Croix se termine. Le couvre-feu est fixé à 18h.

Le lendemain, l'odeur de la poudre et la poussière des gravats planent encore sur le village meurtri.

Les dégâts sont très importants. Les quartiers particulièrement touchés sont témoins de la résistance opiniâtre de l'ennemi : impasse rue de l'Eglise, la Place de l'Eglise, les abords de la barricade de l'école, le quartier de la Gare. L'école du Petit-Rombach a brûlé, de même que le hall de stockage de tabac et le hangar Tringler.

46. Il sera transporté ensuite à St-Dié et opéré par un chirurgien militaire américain d'origine juive.



Beaucoup de soldats allemands ont laissé leur vie les 26 et 27 novembre. 36 d'entre eux sont enterrés au cimetière de Montgoutte. On ne connaît pas le chiffre des pertes américaines dont les tués sont emmenés à l'arrière.

Un civil est tué, une dame doit être amputée³⁸.

Sainte-Croix a payé un lourd tribut pour sa libération.

LIEPVRE **(28-29 novembre 1944)**

Comme la résistance allemande se prolonge à Sainte-Croix-aux-Mines, le commandement américain décide de contourner le village afin de permettre au 142^e RI de poursuivre sa marche vers la plaine d'Alsace, le prochain objectif étant Lièpvre.

Deux bataillons traverseront les hauteurs enserrant la vallée : le 3/142^e celles situées au sud, le 2/142^e celles situées au nord. Le troisième qui a libéré Sainte-Marie-aux-Mines le samedi 25 novembre repart le lundi matin.

La carte du colonel Lockhart nous permet de suivre les grandes lignes de sa progression. Son point de départ est le Petit-Haut enlevé ce même lundi. D'ici part un chemin forestier aboutissant au fond du vallon de Saint-Blaise. Il se dirige ensuite vers le Hury d'où il est possible de longer la base du Taennchel pour arriver au Schaentzel.

Le mardi 28 en fin d'après-midi, le troisième bataillon s'empare par surprise du château du Haut-Koenigsbourg, poste d'observation idéal dominant l'ensemble de la région. Une contre-offensive ultérieure de la Wehrmacht tentera, mais en vain, de reprendre ce symbole de la présence allemande en Alsace.

Dans le secteur au nord de Sainte-Croix-aux-Mines, les Américains empruntent dès le 26 novembre les chemins du Creux-Chêne et de la Goutte-Martin pour prendre position sur les hauteurs de Grandmont⁴⁸ et de la Chambrette d'où ils pourront suivre les crêtes pour descendre sur Lièpvre et Rombach-le-Franc.

Là encore, la carte de l'officier nous renseigne sur le déplacement des troupes.

“Vu la configuration du site qui était un point stratégique, l'état major allemand avait choisi Lièpvre pour zone de défense⁴⁹”.

Une unité de pontonniers, l'“Einheit Bahr” était arrivée en octobre pour fortifier le village avec l'aide d'hommes valides réquisitionnés à cet effet.

“Ils avaient construit deux barrages anti-chars. Le premier était long d'une centaine de mètres. Il coupait la vallée sur toute sa longueur depuis la scierie Keck jusqu'au chemin de Creux-Prés traversant le stade. L'autre était situé au faubourg de Sélestat⁴⁹”.

Ailleurs on élève également des barricades : au faubourg de Sainte-Marie, sur la route de Rombach, dans le village même au croisement de la rue Clémenceau et de la rue de la Gare, partout où débouche un chemin important.

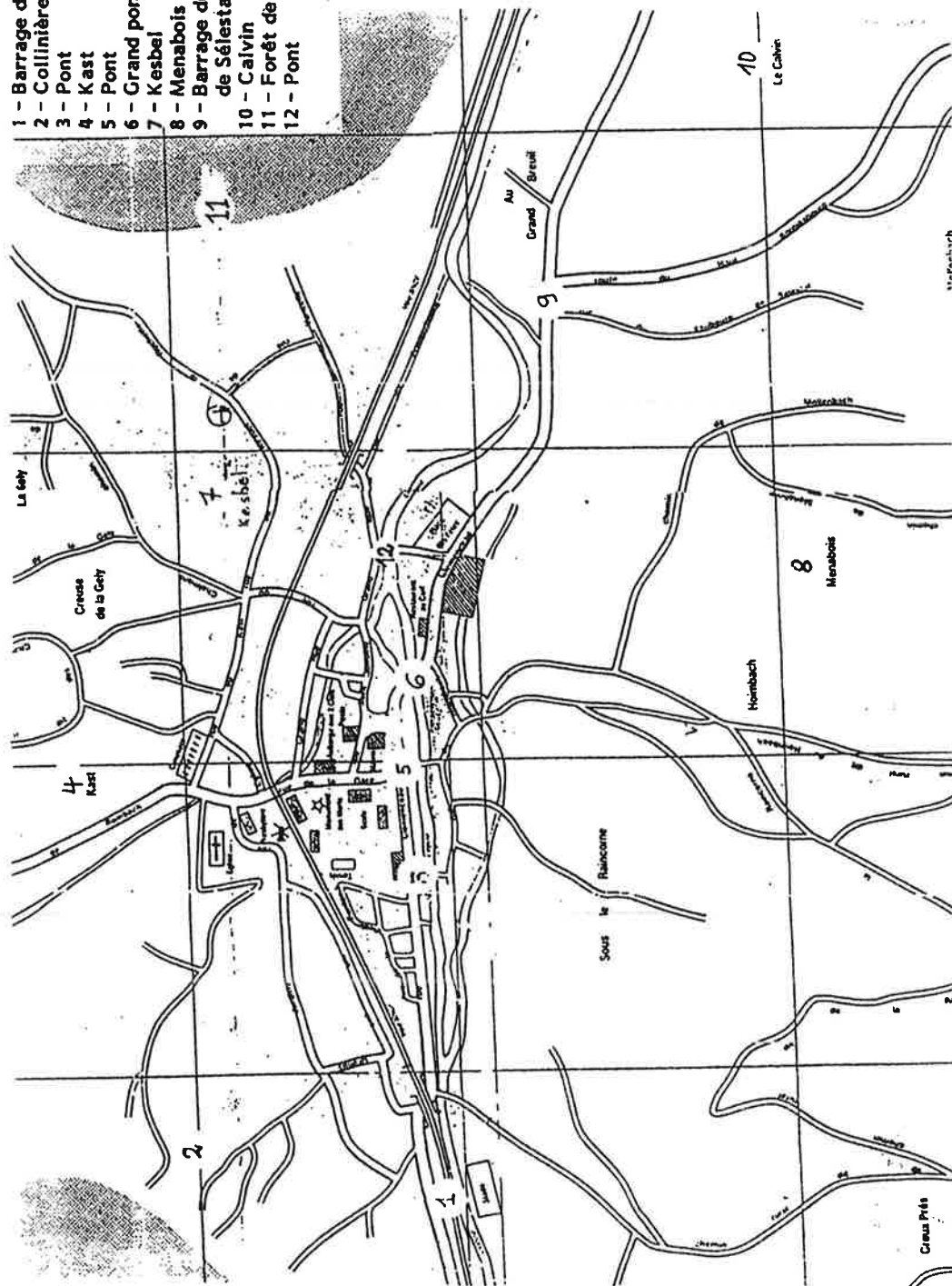
Une ligne de défense permettant de suivre facilement les mouvements de troupes est édifiée à partir de l'usine Bresch. Elle passe par la colline du Kast, le bas du Chalmont, l'entrée de la forêt domaniale de La Vancelle, et le faubourg de Sélestat. Un autre retranchement est aménagé sur le versant opposé, à Menabois, ainsi qu'en aval à Bois-l'Abbesse.

48. Un témoin, Mme Vernier, croit se rappeler de l'arrivée des premières jeep à Grandmont le samedi soir vers 18h.

49. Document J.-P. Knecht

LA BATAILLE DE LIEPVRE

- 1 - Barrage du stade
- 2 - Collinière
- 3 - Pont
- 4 - Kast
- 5 - Pont
- 6 - Grand pont
- 7 - Kesbel
- 8 - Menaboïs
- 9 - Barrage du Faubourg de Sélestat
- 10 - Calvin
- 11 - Forêt de La Vancelle
- 12 - Pont



Quelques jours avant la libération de Lièpvre, les Américains essayent de toucher le P.C. allemand installé au "Chalet Dietsch". Des tirs de gros calibre endommagent l'école et d'autres maisons mais n'atteignent pas leur but.

Un commando fait sauter les ponts de chemin de fer du Pré de la Mule et de Bois-l'Abbesse ainsi que les aiguillages et les installations de la gare.

Les sapeurs commencent ensuite à creuser des tranchées de dynamitage de part et d'autre des quatre principaux ponts du village, celui reliant la Grand'Rue à la place des fêtes, le grand pont enjambant la Lièpvrette en face des "Cuisines Schmidt", deux autres ponts permettant l'accès de la rue Clémenceau à la rue du Hoimbach.

Dans la nuit du 26 au 27 vers minuit, des unités combattantes arrivées en renfort quittent la localité pour se mettre en position à Musloch où elles essayeront de retarder l'avance U.S.

A trois heures du matin, trois ponts sautent. Le grand pont de la Lièpvrette est détruit à 6h45 après le retrait des unités de combat refluant de l'amont (dont beaucoup de rescapés de la bataille de Sainte-Croix)⁵⁰.

KAST ET KESBEL

Le matin du 28 novembre, les avant-postes américains venus de la Chambrette par les crêtes sont à la Collinière tandis que les Allemands sont solidement retranschés au Kast.

"Les premiers soldats américains descendent la rue Clémenceau. Ils avancent avec une grande précaution longeant les maisons, scrutant portes et fenêtres... Un char arrive, rencontre un barrage au croisement de la rue Clémenceau et de la rue de la Gare. Après s'y être repris à trois fois, il enfonce et renverse cet amas de poutres et de planches qui s'écroule comme un château de cartes. Puis il s'arrête devant la mairie, ne pouvant continuer son chemin : là où était le pont s'ouvre un gouffre large et profond⁵¹".

"A 10h arrive une compagnie du génie américain avec un pont mécanique en pièces détachées⁵¹".

50. Les Allemands avaient installé une antenne chirurgicale à Musloch

51. Article de journal

Des combats acharnés ont lieu aux abords du Kast jusqu'en fin d'après-midi et les GI's subissent des pertes. Les Allemands cèdent difficilement du terrain se défendant par "un feu nourri de mortiers et de lance-grenades".

"Les GI's escaladent la colline pied à pied. Un "Feldwebel" posté au sommet observe les mouvements amis et commande les tirs à l'aide d'un sifflet⁴⁹".

Pour faire céder l'ennemi, les Américains mettent des canons et des mortiers en batterie à la scierie Keck.

D'autres chars arrivent par la rue du Hoimbach. Ils rencontrent une forte résistance au faubourg de Sélestat : l'ennemi muni de "Panzerfaust" en met plusieurs hors de combat ainsi qu'un bulldozer. Des tireurs isolés au "Calvin" harcèlent l'infanterie. Pendant la journée du 28 on assiste à des duels d'artillerie.

Les Allemands dirigent leur feu vers le Hoimbach où passent les chars. Des maisons sont détruites ou touchées. Un bâtiment des Etablissements Dietsch est incendié et deux employés grièvement blessés⁵².

Les Américains arrosent Bois-l'Abbesse : toutes les maisons de l'annexe sont touchées. On essaye de sauver le bétail en le lâchant sur les prés, mais les bêtes sont tuées par les éclats d'obus.

A la tombée de la nuit; Lièpvre n'est pas entièrement libre. Le front passe près du cimetière. On se bat au Kesbel. Un témoin⁵² rappelle la bravoure et le dévouement du docteur Klerlein et de sœur Elisabeth qui soignent les blessés et malades en pleine bataille, souvent au péril de leur vie.

A minuit, le génie américain a achevé le montage du grand pont de la Lièpvrette et le matériel roulant peut passer. Le lendemain matin vers 6h la partie du village située au nord est libérée⁵².

Les combats ont été meurtriers. Dix-neufs soldats allemands sont tombés sur le territoire communal. On avait installé un hôpital dans la salle d'attente de la gare pour soigner les blessés.

52. Témoignage de Mme Litique : "Depuis la forêt de La Vancelle, les Allemands tirent sur le bas du village. Le grand bâtiment des Etablissements Dietsch est incendié. Des employés et ouvriers essayent de sauver les archives et les stocks. Deux d'entre-eux, MM. Alphonse Idoux et Joseph Marchand sont grièvement blessés. Un aumônier militaire américain leur donne l'extrême-onction".

Les prisonniers allemands⁴⁹ (on en dénombre 250 pour les journées du 28 et 29 novembre) sont conduits au poste de commandement américain près de la Vieille Fontaine. Les pertes américaines ne sont pas connues.

Outre les deux civils tués au cours du bombardement de l'usine Dietsch, on déplore la mort d'un enfant de 13 ans⁵³ tué par l'explosion d'un obus de bazooka.

Plus encore que Sainte-Croix-aux-Mines, Lièpvre a subi de gros dégâts. Outre les destructions précitées au cours de la description de la bataille, les habitants sont unanimes à déclarer que pratiquement toutes les habitations ont souffert. Partout des tuiles et des vitres cassées, des toits et des murs endommagés. Il faudra attendre mai 1945 pour que l'électricité soit rétablie.



53. Il s'agit d'Auguste Mosser qui jouait avec l'engin route de la Vancelle

ROMBACH-LE-FRANC

(29 novembre 1944)

Les Américains qui occupent les crêtes entre la Chambrette et la Collinière dès le 27 au matin ont un poste d'observation au-dessus de la Grotte de Lourdes à Hargoutte.

“Les postes avancés américains repèrent les va-et-vient d'une compagnie allemande qui se replie du village pour s'installer à La Vaurière avec son P.C. à la ferme Eugène Hinsinger⁵⁴. Alors commencent des tirs de mortiers d'abord assez espacés qui épargnent la maison d'habitation. Cela dure toute la journée, les 27 et 28 novembre. Il y a aussi quelques rafales de mitrailleuse mais aucun accrochage sérieux. Mais le lendemain 29, tout s'aggrave au petit jour. Les Allemands multiplient les patrouilles et les Américains intensifient les tirs de mortier dont les obus tombent toujours plus près de la maison. Vers 11h, deux obus tombent sur le toit sans provoquer d'incendie ni de victime. Nous sortons alors de notre cachette pour nous mettre à l'abri à la cave sous les yeux des officiers allemands qui heureusement ne sont pas de vrais nazis”.

Pendant que le vallon de La Vaurière subit des bombardements, des éléments américains venus de la Chambrette s'engagent par Vourogoutte et la colline du Raingay dans le vallon de la Hingrie où ils débouchent au niveau du réservoir d'eau un peu plus bas que l'actuel camping⁵⁵.

Un rescapé de la Wehrmacht⁵⁶ les guide jusqu'à la route du col de Fouchy. Un fossé anti-char les attend à la bifurcation et les Allemands embusqués au “Feignet” les accueillent par un tir nourri de mitrailleuse.

A midi, les premiers GI's sont à la boulangerie Chapelle⁵⁷ où ils partagent le repas avec les propriétaires. Ils fouillent toutes les maisons à la recherche d'Allemands. Partout on leur sert de l'eau de vie tandis qu'ils distribuent du chocolat aux enfants. En début d'après-midi, ils parviennent à la sortie sud du village.

“Vers 13h30, alors que les tirs de mortier continuent à faire rage, M. Joseph Hestin muni d'un drapeau blanc se rend dans les fermes des alentours⁵⁴ prévenir les Allemands de l'arrivée imminente des Américains pour qu'ils cessent le combat.

54. Témoignage de M. Jean Hinsinger, réfractaire de la Wehrmacht qui était caché avec son frère et d'autres évadés dans la ferme de ses parents au lieu-dit “La Vaurière”.

55. Enquête de M. Edmond Didierjean

56. M. Alphonse Wei

57. Témoignage de Mme E. Didierjean, née Chapelle.

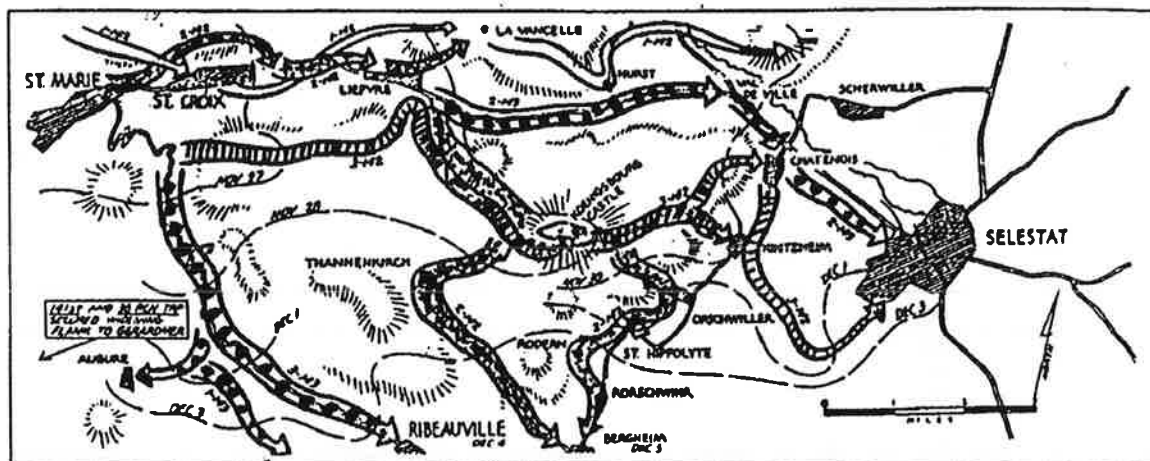
Colline du Raingay



**Fermes de
La Vaurière**

Après quelques hésitations, le commandant accepte sa requête et les Allemands sont fait prisonniers à l'exception de quelques fanatiques qui prennent la fuite et qui sont tués".

La libération de Rombach-le-Franc est achevée vers 15h⁵⁸.



De Sainte-Croix-aux-Mines à Sélestat

VERS LA PLAINE

Lièpvre et Rombach libérés, les Américains poursuivent leur offensive dans toutes les directions pour atteindre le plus rapidement possible la plaine d'Alsace, objectif majeur de la 36^e DIUS.

Ses trois régiments entrent simultanément en action. Le 141^e venu de Fraize tient le front entre le col des Bagenelles et le col du Bonhomme.

58. Le hameau de la Hingrie situé à 5 km en amont de Rombach-le-Franc n'a pas été le théâtre de combats. Les douaniers qui résidaient au premier étage de l'école ont cédé la place à une compagnie de cosaques dont les effectifs se sont répartis dans le hameau. Ils se sont retirés peu avant l'arrivée des Américains; Les hommes du 409^e RI de la 103^e DIUS venus de Lusse par le vallon des Trois Maisons puis par l'Ordon atteignent le col de Raleine vendredi matin (26 novembre). Des témoins (Paul Jehel et Constant Miclo) les voient passer sur les hauteurs dominant le fond du Grand-Rombach. "Un GMC (General Motor Car) passait toutes les cinq minutes" se souvient Paul Jehel. Ils passent ensuite par le col de la Hingrie et se dirigent vers le col de Noirceux où ils arrivent aux environs de 15h. "On voyait briller les pare-brise des véhicules au soleil lorsqu'ils montaient le chemin dit "des Allemands" peu avant d'arriver au col". (Témoignage de Mmes Paulette Patris et Joséphine Herment qui habitaient à La Hingrie à l'époque).

Quelques éléments du régiment sont signalés au fond du vallon (Témoignage André Villemin), ils prennent ensuite le chemin du col. Deux soldats sont conduits le lendemain par deux habitants depuis le col jusqu'au hameau. On les met en relation avec une personne qui avait résidé aux Etats-Unis et qui était connue sous le nom de l'"Américain".

Quelques éclaireurs venus du Creux-Chêne arrivent également mais repartent peu après. En fait, aucune unité importante ne traverse La Hingrie.

Le 28, il s'empare du Haycot, le 29, il est à Faurupt et s'arrête à la lisière ouest du Bonhomme, mais ce village ne sera pris que le 10 décembre par une unité de la 3^e DIA⁵⁹.

Le 143^e stationné à La Croix-aux-Mines arrive à Sainte-Marie-aux-Mines à la suite du 142^e. Son deuxième bataillon est transféré à Lièpvre après la libération de la commune pour apporter son soutien aux bataillons déjà en mouvement.

Il sera dirigé vers Bois-l'Abbesse, puis Val-de-Villé (30.11) et Châtenois (1.12). A l'entrée de ce dernier village, "les Allemands font sauter la route après avoir établi un barrage impressionnant, mais les Américains font venir un immense bulldozer qui pousse les grumes du barrage dans le trou de l'explosion et les chars peuvent passer (...) "⁶⁰".

Les premier et troisième bataillons partis de Sainte-Marie-aux-Mines sont au Petit-Haut le 27 et se déploient péniblement sur la route du col de Ribeauvillé atteint le 28. Là, les deux bataillons empruntent des itinéraires différents. Le 1/143^e prend la direction d'Aubure. De violents combats ont lieu près de la Renardière⁶¹. Aubure est en vue le 1.12 et pris le 3.12 après de sérieux accrochages.

Des éléments franchissent alors le col de Fréland, les uns pour descendre sur ce dernier village, les autres pour longer la petite route forestière du Kalblin menant à Ursprung et Saint-Alexis avant de déboucher à Riquewihr le 5.12.

Le 3/143^e qui doit descendre la vallée du Strengbach rencontre les mêmes difficultés. Le commandant Adam, à la tête du régiment, s'en souvient. "Il y avait des Allemands sur chaque hauteur. La route était barrée non d'une manière continue, mais elle semblait l'être. Partout des troncs d'arbre étaient couchés sur la route et ses deux côtés étaient minés (...). Dans ces conditions il nous a fallu progresser en aval après avoir enlevé l'une après l'autre toutes les hauteurs situées dans l'axe de notre marche (...) "

Le 3 décembre à 15h, chars et hommes de troupe arrivent Place de la Sienne à Ribeauvillé dont la libération totale n'est pas achevée avant le lendemain⁶².

La carte du colonel Lockhart continue à nous guider. Le troisième bataillon du 142^e est en position dans le secteur du Haut-Koenigsbourg depuis le 28 novembre.

59. 3^e DIA : troisième division d'infanterie algérienne du 2^e corps de la 1^{re} armée française.

60. Témoignage de M. René Dussourd

61. Renardière. Ancienne ferme d'élevage de renards, aujourd'hui colonie de vacances. Lieu-dit situé au nord de la route menant à Aubure à mi-chemin entre ce dernier village et l'Adelspach.

62. Témoignages de M. Francis Reibel et Mlle Vonfelt de Ribeauvillé. (L'Alsace du 29.11.1984)

Les deux premiers bataillons qui ont libéré Lièpvre et Rombach sont d'abord engagés dans la bataille de La Vancelle, une bataille rangée selon les témoins.

“Le 29, les combats continuent sur la petite route de La Vancelle infestée de tués à certains endroits⁶³”.

Ils se poursuivent dans le village. “Quatre maisons ont été incendiées et des soldats allemands ont été tués. Les alliés ont vraisemblablement aussi subi des pertes. Un char américain était abandonné dans la forêt au bord du chemin de Lièpvre. La plupart des affrontements se sont déroulés en bordure de la forêt. L'état-major allemand était cantonné dans une maison au-dessus du village, à proximité de la forêt. Pour l'en déloger, les Américains ont incendié la demeure avec des tirs de chars. Les soldats allemands se sont ensuite repliés vers le Frankembourg”.⁶⁴

Sans attendre la reddition du village le 1/142^e prend la route de “la Hurst” coupant ainsi la retraite à l'ennemi dans cette partie de la vallée.

Se faufilant ensuite le long de la route forestière au pied du Frankembourg, le bataillon débouche dans la vallée de Villé et libère Scherwiller le 1er décembre. “Les derniers Allemands venaient juste de quitter le village lorsqu'arrivent les premiers Américains vers 13h⁶⁵”.

Quant au 2/142^e également actif à La Vancelle, la majeure partie de ses éléments rejoignent le 3/142^e dans le secteur du Haut-Koenigsbourg d'où les deux bataillons amorceront leur descente vers les villages du vignoble échelonnés depuis Châtenois jusqu'à Bergheim. Le 3/142^e en attente depuis le 28 novembre au Schaentzel⁶⁶ investit Kintzheim (30.11) et Châtenois (1.12) où il fait sa jonction avec le 2/143^e.

63. Document J.-P. Knecht

64. Témoignage de M. Albert Bresson (DNA - 26.11.1994)

65. Témoignage de M. Xavier Weber (L'Alsace - 28.11.1984)

66. Témoignage de M. André Boshard, maire de Thannenkirch qui avait 14 ans à l'époque. Le 29 novembre, sachant que quelque chose se préparait vers le Schaentzel, il s'y rendit en compagnie de quelques camarades : “Avant le grand tournant qui mène au restaurant “A la cave de Rodern” nous rencontrons terrés dans une tranchée les avant-postes des Américains... Plus loin, des troncs d'arbre barraient la route jusqu'à l'ancien hôtel Zaepfel (Schaentzel). Là, nous apercevons le gros de la troupe américaine avec leurs véhicules : GMC, jeep et auto-mitrailleuses...” (DNA - 1.12.1994)

Le Schaentzel est une excellente position pour l'artillerie américaine. Les tirs sont dirigés à partir de l'observatoire du Haut-Koenigsbourg.

Le 2/142^e se scinde en deux colonnes dont la première dévale sur Orschwiller (2.12) et se dirige ensuite vers Saint-Hippolyte (3.12), Rodern et Rohrschwihr (4.12).

La deuxième s'empare de Thannenkirch (1.12) puis de Bergheim (5.12) où les deux colonnes du bataillon font leur jonction.

La 36^e DIUS vient d'atteindre son objectif après plus de deux mois de combats incessants à travers le massif vosgien qu'elle a traversé de part en part au prix d'énormes sacrifices.⁶⁷⁻⁶⁸

67. A titre d'exemple, la 36^e DIUS, déplore en septembre 1944, 1500 tués, blessés et disparus sur un effectif théorique de 15 289 hommes.

68. Comme nous l'avons laissé entendre dans le paragraphe d'introduction, le présent article détaille la marche de la 36^e DIUS dans la vallée.. Les faits de résistance locale liés à la fin de la période nazie pourront faire l'objet d'un prochain article.

.....celà commençait à être vraiment sérieux...Les visites d'officiers supérieurs de la Wehrmacht se succédèrent.On inspecte les lieux.Un jour arrive un convoi de la fameuse milice.Arrêt au Col.Ils n'étaient pas fiers.Un chef,accompagné d'un aumônier,vint demander à mon père s'ils pouvaient avoir quelque chose à manger ? Ils étaient cinq en tout...avec un aumônier,un lieutenant...Pitoyables....Nous leur avons donné ce que nous avions.

Il fallut que je songe à évacuer mes parents vers Wisembach,chez Mme.Frick,par souci de sécurité.Mon épouse est restée avec moi.La situation devenait critique.Arrivèrent au moins 200 hommes,des jeunes de 15 à 16 ans,encadrés par les S.A.,politiques,pour creuser des tranchées et préparer les fondations de 3 Bunker,dirigés vers les Vosges avec les Vosgiens des environs,tout cela,tout autour de l'Hôtel...Arrivent,par la même occasion,des camions de sable,du gravier et de la ferraille....

Les Vosgiens requis de la proche région,de Wisembach ou de Ban-de-Laveline,étaient mal vus.Ils ne faisaient rien.Strictement rien...."Une pelletée dedans,une pelletée dehors..."

Dans un formidable élan de solidarité...ce qui a obligé les Allemands à chercher de la main d'oeuvre supplémentaire,même des vieux retraités et des jeunes de Ste-Marie et parmi eux,Fischer,Schaer,Schlidknecht et tant d'autres....

J'avais ainsi,autour de moi,une véritable fourmilière humaine.Des retraités allemands requis pour le travail mais aussi des jeunes Sainte-Mariens de 15 à 16 ans qui allaient creuser les fondations de ces fameux 3 Bunker prévus....

Les alertes "Flieger-Alarm" étaient fréquentes.Nous occupions,c'est vrai,un lieu stratégique.La reconstruction de l'Hôtel en 1924 avait préservé,dans les caves,un abri bétonné.

Chaque fois,au "Flieger-Alarm",les Allemands s'engouffraient à la hâte.Moi,curieux comme toujours,je restais dehors.Or,ce jour-là,je vis trois chasseurs américains remonter la vallée de la Cude à basse altitude.Il n'y avait aucune protection allemande au Col.Soudain,un tir incendiaire crépite à 400 mètres de moi.J'étais accoudé à la balustrade de la terrasse.La ferme de mon voisin Baradel s'enflamma comme une torche avec tout le foin emmagasiné dans la grange.C'était plus qu'impressionnant.Désolant.

Et voilà que les douaniers déménagent avec des attelages hétéroclytes, réquisitionnés. Quel spectacle que cette fuite.... Plus de douane, plus de SS.... Restaient les éléments de travail de la Todt et des Feldgendarmes repliés de Châlons. Nous commençons à sentir des relents de poudre....

L'attaque américaine était imminente et ce qui fut très important pour Ste-Marie-aux-Mines, ce sont les reconnaissances aériennes par les Américains. Mon soutien d'agent de renseignement (Réseau Castille de la Résistance) ont permis aux U.S. de ne pas attaquer le Col de Ste-Marie de front. Les Allemands, d'ailleurs, avaient installé un canon de 88 long, devant l'hôtel pour des tirs directs sur les chars montant depuis Wisembach. Il y avait, de surcroît, plusieurs barrages et la route dynamitée à la maison forestière du Rain des Orges.

Coup de chapeau aux Américains ! Une compagnie est montée depuis Wisembach par le Vallon de Gravelle, passant près du Robinot et descendue à la Goutte des Pommes, prenant les Allemands à Ste-Marie, à revers et par surprise. Le tout, sans trop de dégâts ni de pertes humaines.

Les Allemands, au Col, après avoir fait sauter "leur canon", se sont retirés, par la Côte d'Echery. Cela a valu, pour l'hôtel et l'annexe voisine, une pluie d'obus qui n'étaient, fort heureusement, pas incendiaires et pas mal de "trous"...

Au départ, ou à l'arrivée, comme vous le voudrez, le Col, à la Libération, a été occupé par des éléments de la 36^{ème} Division du Texas, accompagnés de tout un service radio pour l'aviation.

Je voudrais, en peu de mots, vous rappeler quelques raisons essentielles pour lesquelles la ville de Ste-Marie-aux-Mines a été épargnée. Ce fut grâce aux reconnaissances aériennes et grâce à nos services de renseignements. Par ailleurs, les Allemands se rendaient compte que la défense acharnée de Ste-Marie n'avait qu'une importance relative dans le cadre de leur retraite sur la "Poche de Colmar". Le reste, ce fut aussi l'effet de surprise, les Américains venant "à pieds" par différents itinéraires, n'ayant pas attaqué le Col de front, défendu par des tranchées et même par l'artillerie.

Histoire de la 36th Infantry Division Américaine et de Libération de Ste-Marie-aux-Mines
Jean-Jacques Malaisé septembre 1994.

Nous retournons, jour pour jour, 50 ans en arrière, en cette fin de l'année 1944. Ce 25 novembre devait être un jour de fête dans ma famille, c'est l'anniversaire de ma mère. Mais en cette année 1944, on n'avait pas le coeur à faire la fête, la peine et l'angoisse sont présentes dans ma famille comme dans beaucoup d'autres.

Un de mes oncles, est déporté au camp de **Mauthausen** où il mourut en avril 45, un autre a pris la fuite en 1940 et est dans le "maquis" du Sud, recherché par la Gestapo, condamné à mort par contumace. Un troisième se trouve dans un camp en **Allemagne**, après un internement dans le camp de Compiègne. Nous étions sans nouvelles sur leurs sorts, et dans l'impuissance de ne rien pouvoir pour eux. D'autres membres de ma famille sont incorporés de force dans la **Wehrmart**, tous sur le front de l'Est.

En cette fin de novembre, on craignait le pire dans la vallée. **St-Dié** et **Gérardmer** venaient de brûler, on voyait l'incendie de St-Dié depuis les hauteurs de **Ste-Marie** où l'on craignait, alors, que la ville subisse le même sort. On entendait dire que les Allemands avaient l'intention de faire sauter l'usine à gaz et plusieurs points stratégiques.

On apprend, avec étonnement, que la Gestapo a arrêté **Jean-Paul LACOUR**. A cette époque l'activité dans la résistance, de "**Barrès**" nom de guerre de Jean-Paul LACOUR, était inconnue du grand public. Ce sera la dernière arrestation faite par la Gestapo dans notre ville.

Les Allemands battent en retraite, des convois passent journellement dans les rues de la ville. On est étonné de voir des "Allemands" aux physiques de Mongols. Ce sont des "volontaires de l'Est" comme il y a eu les "volontaires de l'Ouest" c'est à dire les malheureux incorporés de forces.

Les "notables" nazi ont fait leurs valises, lors de leur départ, devant leurs épouses en larme, une passante dit ironiquement à leur adresse << les larmes doivent couler pour "le sieg">>.

Ce samedi matin, il tombait une petite pluie fine et glacée, c'était jour de marché, mais peu de maraîchers et peu de ménagères dans les rues. La population fébrile restait chez elle, on présageait un événement important, des bruits courraient que Strasbourg était libéré, que les Français étaient dans la proche région de Mulhouse. Que faisaient donc ces Américains dont on savait la présence toute proche?

Et puis vers 13h, Marco **MARINI** descendant la rue **J-Jaurès** criait à tue-tête "**d'Amerikaner komma der prinssa wald a runder**".

C'étaient des **Gl**s de la **36e Division Infanterie US**

25 NOVEMBRE 1944... SAINTE-MARIE-AUX-MINES

Odette SIGWALT

25 novembre 1944 ! Il pleut, une pluie fine et glacée. Peu d'animation dans les rues de Sainte-Marie en ce samedi matin. Tout semble figé, comme l'événement qu'on attend depuis de longues semaines. Quand les Américains se décideront-ils à venir ? Tout le monde est inquiet : Sainte-Marie suivra-t-elle le sort de Saint-Dié ?

Deux amies remontent la rue Wilson préoccupées elles aussi, par l'imminence probable d'un départ en Allemagne, appelées qu'elles sont au "Reichsarbeitsdienst" où elles seront affectées à une usine d'armement.

Arrivées à la hauteur de la "Place des Pommes de Terre", elles se trouvent nez à nez avec le sinistre Schilling, le "Direktor" de la "Wasgenwald Oberschule". Cet agent de la Gestapo qui enseignait la chimie et l'histoire ne manquait pas une occasion pour essayer d'inculquer à ses élèves les théories racistes en vigueur sous le 3^e Reich. De fait, au début de l'année 1944, l'enseignement proprement dit fut complètement abandonné et remplacé par un déluge d'inepties sur l'invincibilité du "Grand Reich Allemand", assorties de devoirs, conférences et chants glorifiant le nazisme.

Grande fut la surprise de nos deux amies de constater que le "Professor" Schilling avait troqué sa tenue jaune moutarde des S.A. qu'il arborait constamment, contre un simple complet civil, ce qui ne l'empêcha pas, en les voyant, de les saluer à la hitlérienne, en claquant des talons. Ce fut la dernière fois.

Schilling avait abandonné son uniforme de dignitaire nazi car sinon les militaires, qui se repliaient par le Petit-Haut, ne l'auraient certes pas embarqué à bord de leur véhicule.

Quelle différence avec la situation d'il y a trois ans, lorsque les élèves du Collège furent conduits au Petit-Haut, sous les ordres du Parti, où ils étaient censés, pour les besoins de la propagande, accueillir avec enthousiasme le Division "Gross-Deutschland" en manœuvre dans la région.

En remontant le cours de ces quatre années d'une occupation tyrannique et odieuse, d'autres faits resurgissent.

Peut-on oublier ces jeunes gens transférés à la prison de Colmar et jetés en cellule individuelle pendant plus de trois semaines, et dont le seul délit consistait à

avoir dessiné les "V" de la victoire ? Ne voulant pas dénoncer leurs camarades, ils furent littéralement "tabassés" par les policiers nazis en dépit de leur jeune âge.

Et ne faudrait-il pas aussi relater un fait resté célèbre dans les annales du Collège et qui a même valu à ses élèves d'être cités au tableau d'honneur de la France Combattante dans l'émission de la BBC du 19 mars 1941 ?

Les autorités allemandes avaient interdit le port du béret basque considéré comme un "bonnet à assombrir le cerveau" et avaient également interdit le port des culottes de golf dont la forme leur paraissait trop anglophile.

Pendant plusieurs jours, les élèves des classes supérieures se rendirent à l'école coiffés de couvre-chefs des plus hétéroclites, allant des casques de pompier aux vieux chapeaux de paille. L'incident fut salué par les éclats de rire de toute la population.

Mais revenons à notre journée du 25 novembre. A midi, tout semblait encore statique, n'étaient les convois militaires qui fuyaient devant les troupes américaines.

Nous déjeunâmes comme d'habitude et, vers 14 heures, nous vîmes des formes qui dévalaient les prés de la Croix de Mission que nous identiâmes très vite comme étant des Américains. Nous fûmes stupéfaits car nous ne nous attendions pas à les voir arriver par la Chaume de Lusse. Peu de temps après, nous entendîmes des coups de feu et nous nous précipitâmes aux fenêtres. Je suis rétrospectivement effrayée de notre inconscience, mais notre excitation était telle que tout sentiment de prudence nous échappait. J'ai encore en mémoire le visage de notre voisin qui lui, prudemment, fermait ses persiennes, et nous incitait à faire de même, en nous disant : "Sie komme".

Il y eut quelques heures de flottement pendant lesquelles se produisirent des escarmouches diverses et ce n'est que vers le soir que se répandirent en ville de grands gaillards, à la démarche féline, aux mâchoires constamment en action, vêtus de blousons seyants et chaussés d'étonnantes bottines à tige montante et souple. Ils furent accueillis avec une joie immense, mais grave et contenue. Ce n'est que le lendemain matin, lorsque les chars américains firent irruption en ville, que les Sainte-Mariens prirent conscience d'être libérés.

Ce même soir, le capitaine Wetzel arriva dans notre maison où habitait sa mère. Il lui tardait de la revoir après une absence de cinq ans. Ces retrouvailles furent émouvantes et j'entends encore cette vieille dame entonner un hymne à la gloire de de Gaulle. Il s'enquit de cartes d'état-major de la région. Mon père, homme de ressources, alla prospecter avec lui les deux librairies de Sainte-Marie où ils trouvèrent leur bonheur.

Le capitaine conseilla à mon père de fermer la porte cochère de notre maison. Nous étions deux jeunes filles à y habiter et après tout, avec ces Américains, on ne savait jamais... Il valait mieux prendre ses précautions. Et c'est ainsi que ma sœur et moi fûmes privées du plaisir de passer notre première nuit de libérées dans Sainte-Marie, à notre grand dam.



IL Y A VINGT CINQ ANS...

C'était aussi la libération à Ste-Marie-aux-Mines

(I)

« D'Amerikaner komme... » Nous avions encore dans les yeux les lueurs de l'incendie de Saint-Dié. Un souvenir effrayant qui nous rappelle la terrible crainte de voir, à son tour, la ville s'enflammer. On dit même que tout devait s'enflammer depuis la rue de la Vieille Poste... Oui, cela se passait il y a vingt-cinq ans... Vingt-cinq ans déjà, après quatre années de terrible guerre.

Ces Américains, ces Texans furent nos libérateurs en cette matinée d'automne. La fréquence des alarmes avait contraint les plus organisés d'entre nous à faire de leurs caves, le dernier des refuges. On y descendit des vivres. On y installa des fourneaux et même des lits pour ceux qui avaient encore le cœur à dormir. Seul un soupire lançait encore vers le ciel d'automne l'appel à la liberté, un soupire où les feuilles de novembre venaient d'amasser sans le moindre souci de guerre, des feuilles mortes qui revivaient étrangement.

Les dernières feuilles mortes... Celles de l'église des Châlnes, celles de la place du Marché-aux-Pommes-de-terre et celles de l'allée du cimetière. Ces feuilles de marronniers aujourd'hui disparus, plus pesantes, à ces heures, que la mémoire. Il faisait presque soleil et dans les caves, nous attendions la liberté sans savoir comment, d'ailleurs, nous allions la recouvrer. On priait beaucoup à ces instants-là. Les pavés que nous apercevions au-dessus de nos têtes, sentaient bon la liberté. Et ces pavés là étaient ceux d'une toute autre contestation. On priait encore à ces moments-là. Il y aurait tant de choses à dire. Chacun de ceux qui ont vécu cette journée de libération à quelque chose à dire, quelque chose à raconter... Nous allons tenter, dans les jours à venir, de faire une synthèse de ce que fut la libération de Ste-Marie-aux-Mines et de sa vallée, mais il faudrait mille et cent chapitres pour tout dire.

Aujourd'hui — en ce jour anniversaire — afin de vous livrer bien simplement un témoignage parmi tant d'autres, nous avons rencontré pour vous l'un de ceux qui, à ces heures de crainte et d'espérance, a vécu la libération de Sainte-Marie-aux-Mines. Il s'agit de M. Louis Zaeffel, commandant honoraire des sapeurs-pompiers, qui fut également nommé commissaire de police à l'arrivée des libérateurs.

— « J'attendais ma femme... Elle était allée à Sainte-Croix et j'étais sur le pas de ma porte. C'était un samedi, ou, un samedi. « D'Amerikaner komme... » Voilà ce qu'on m'a crié d'un coup, d'un seul... Et, peu après, j'ai vu les deux premiers Américains déboucher de la



M. Zaeffel, commissaire de police à la libération.

(Photo Boehr, Ste-Marie)

rue de l'Abattoir en direction de la rue Jean-Jaurès où j'habitais ».

Ces premiers hommes de troupes arrivaient en effet de la Goutte-des-Pommes — chacun s'en souvient — et c'est par le « Felsenkeller » qu'ils entrèrent en ville, pour la plupart. « Je me suis retiré dans mon couloir... » Les Allemands, en effet étaient encore en position à l'usine à gaz et bon nombre d'entre eux étaient également stationnés dans les locaux des usines Blech. Il y eut des coups de feu de part et d'autre, de véritables tirs de barrage. « Mais peu après j'ai eu les premiers contacts avec les libérateurs. En longeant les murs, ils sont arrivés jusqu'à moi pour me demander s'il y avait des Allemands dans l'usine Blech. Il y en avait, bien sûr, et dès cet instant, un tireur, ouvrant la fenêtre de ma cuisine, se mit en position... »

Peu après, M. Zaeffel, qui est également officier de l'infanterie coloniale, accueillait le premier blessé américain qu'il étendit dans sa cuisine. Tout cela se passa très vite. Il était un peu plus de 15 h. La cuisine était tachée de sang. Le médecin militaire arriva rapidement. L'ambulance aussi. Un deuxième blessé avait déjà été amené entre temps.

On tirait d'un peu partout, mais heureusement tout se passa sans trop de mal. « Et pendant tout ce temps, je n'avais aucune nouvelle de ma femme qui devait rentrer de Ste-Croix et qui avait été prise entre deux feux à hauteur du cimetière de Mongoutte, sur le vieux chemin de St-Blaise... Elle avait enfin trouvé refuge aux anciens établissements Riboud où habitait la famille Rlotte. Je ne l'ai revue que le lendemain matin... »

C'est là un témoignage parmi tant d'autres... Beaucoup d'entre nous se souviennent de ces énormes Texans qui se dressaient au long des murs sous le ciel de l'automne. Ils se souviennent de ces premiers cafés versés à la sauvette dans l'encoignure d'une porte et de ces hommes, mitrailleuse au poing, qui traînaient leur fatigue autant que leurs grenades. Ils se souviennent aussi de cette étrange nuit que les libérateurs passèrent chez nous, dans nos murs, nos chambres et même dans nos lits. De ces vérifications et de ces prudentes perquisitions durant lesquelles le moindre schnaps offert paraissait suspect. De cette nuit qui valait le plus beau Noël.

Ils avaient autour du cou les drapeaux et les croix gammées qu'ils avaient arrachées au hasard de leurs conquêtes. Nous étions heureux. Eux, ils étaient tout simplement satisfaits d'une nouvelle victoire qui les appelait — encore et toujours — à une nouvelle attaque. Les soldats français allaient suivre. Mais l'Alsace n'était pas encore libérée. On se souvient encore, alors que les premiers drapeaux tricolores flottaient déjà au vent, M. Munier qui, revenant en hâte de Ste-Croix jusqu'à la rue du Temple, nous avertit d'une contre-attaque allemande...

Et pourtant à Sainte-Marie-aux-Mines, comme partout ailleurs, les Alsaciens s'organisaient... Tout n'était pas terminé mais nous avions retrouvé l'espoir et cette joie indescriptible d'être libre. M. Zaeffel était de ceux là. Il fut étonné pourtant de voir, le lendemain vers quatre heures, une jeep s'arrêter devant sa maison. Une autre histoire allait commencer.

(à suivre) (6504)

M. PIERRE SCHOEPF

TEMOIGNAGES

« On ne les entendait pas marcher ! »

Pierre Schoepff, maire de Sainte-Croix, avait 14 ans à la Libération. Il habitait rue Wilson à Sainte-Marie.

« Le 25 novembre, aux environs de midi, on nous a annoncé l'arrivée des Américains. Nous sommes sortis et nous avons vu deux colonnes de soldats qui remontaient la rue, à hauteur de la chapelle Saint-Matthieu. Ils portaient leurs fusils en position de tir. Fait surprenant, personne ne les entendait marcher ! Ils ont

progressé jusqu'à la place du Prensireux, où eut lieu une petite escarmouche, avant de se diriger vers la cour de l'usine Blech où était stationnée une compagnie de cosaques. L'effet de surprise jouant, tous ont été désarmés en un rien de temps. L'après-midi, des paysans ont récupéré leurs chevaux.

Un autre échange de tirs s'est déroulé dans la rue Jean-Jaurès, à hauteur du carrefour avec l'avenue Zeller.

Deux Allemands ont trouvé la mort. Ceux qui n'ont pas été faits prisonniers se sont repliés vers Fertrupt par la rue des Cerisiers pour rejoindre Ribeauvillé... En remontrant la rue Wilson, les libérateurs sont entrés dans les maisons. A la surprise générale, l'un d'entre eux parlait français. Ils ne sont descendus vers la gare de Sainte-Marie que dans la soirée. Vers 22 h, les premiers chars américains ont fait leur apparition... »

Des brioches et du café

« C'était un samedi à l'heure de midi, mon père boulanger préparait des brioches quand la nouvelle se chuchotait de porte à porte, les Américains arrivent, ils descendent de la Croix de Mission et de la Goutte des Pommès », se souvient M^{lle} P. Kurtz, de Sainte-Marie-aux-mines.

« Durant l'après-midi,

l'ambiance était plutôt tendue, les habitants savaient que des groupes de soldats allemands occupaient encore quelques endroits au fond de la vallée. C'est dans la nuit, quand nous avons entendu passer les chars, que nous avons tous quitté notre cave. Mes parents, ma sœur et moi-même sommes sortis et allés à la rencontre

des Américains arrêtés devant l'église Sainte-Madeleine. Nous leur avons apporté nos brioches, ils nous ont offert des cigarettes et du café. En rentrant au petit matin, j'ai pavoisé toute la maison de bleu blanc rouge. Sainte-Marie-aux-Mines était libéré sans qu'aucun obus n'éclate, mais Sainte-Croix-aux-Mines était toujours occupée. »

" L'ALSACE " - 27.II.1994

M. ANDRE LAGASSE

Dynamitage du tunnel ?

M.-A. Lagasse: «Travaillant à la gare de Sainte-Marie (je venais d'avoir 16 ans) où ne circulait plus de train, j'ai vu débarquer d'un camion le 22 ou 23 novembre, des soldats allemands. Ils s'installèrent à nos places, fusil à portée de la main, assemblèrent des bâtons de dynamite destinés à la destruction du tunnel, des ponts, des aiguillages. Notre présence n'étant plus souhaitée, nous fûmes renvoyés chez nous, attendant la suite où malheureusement aucune installation ne fut épargnée.

La journée du 25 novembre 1944 débuta par une certaine appréhension. Nous craignions la fureur des Allemands dans leur retraite. Tôt le matin des soldats allemands avec chevaux et voitures se dirigent vers le Saint-Philippe. Leurs aspects et leurs mines ne furent point encourageants. En même temps que des rumeurs annonçèrent l'arrivée des Américains dans le bas de la ville en provenance de la Goutte des Pommès, les premiers coups de feu d'armes automatiques se firent entendre au loin, puis de plus en plus près.

Subitement, vers le milieu de l'après-midi, précautionneusement, en silence, rasant les murs, une colonne de soldats remontait la rue de Saint-Louis. A ce moment, nous reconnaissons les Américains. Une joie immense, un soulagement, de la gratitude envers ces hommes venus de si loin pour nous libérer.

"L'ALSACE " 25.II.1994

«Un terrible vacarme»

●●● Michel Stahl, lors de la libération de Ste-Marie, avait 12 ans. Il habitait alors avec ses parents au 161, rue De-Lattre et se souvient très précisément de l'arrivée des libérateurs.



Michel Stahl. (Photo DNA)

Le vendredi 24 novembre, les Schupos (policiers allemands) ont quitté Ste-Marie. Dès leur départ, certains ne pouvaient plus cacher leur joie. C'était notamment le cas d'ouvriers bas-rhinois qui ne pouvaient plus rentrer chez eux et habitaient au premier étage de l'ancienne école des filles. L'un d'entre eux était assis sur le rebord de la fenêtre et, après le départ des Schupos, s'est mis à jouer « La Marche à l'aise » sur son harmonica, se souvenant M. Stahl.

Le même soir, Michel s'est réfugié dans la cave de l'école avec sa famille et les habitants du quartier. Parmi eux, deux militaires de la Wehrmacht. Ils avaient quitté leurs casernes, situés dans les locaux de l'école, ne voulant plus combattre mais hésitant encore à se rendre. Le lendemain, jour de la libération de Ste-Marie, les habitants du quartier sont restés à la cave. De temps à autre, des hommes sortaient voir ce qui se passait. Lorsque les soldats américains sont ar-

rivés, tous ont quitté la cave. A la vue des soldats allemands, trois Américains qui passaient devant la grille de l'école, ont fait volte-face et mis les Allemands en joue. Une femme s'est interposée en expliquant que ces Allemands souhaitaient se rendre.

Malgré la joie de la libération, la famille Stahl n'était pas tranquille tant que les chars se seraient pas arrivés. Dans la soirée, aux environs de 22 h, les habitants ont entendu un vacarme terrible, en provenance du haut de la ville.

Les chars faisaient leur entrée dans les rues pavées de Sainte-Marie. Ils se sont arrêtés près de la fontaine du cœur (située, à cette époque, au carrefour des rues de Lattre et de la Vieille-Poste). Les gens, sont immédiatement sortis et ont entouré les libérateurs. Aujourd'hui encore, Michel Stahl garde le souvenir du boulangier, M. Reitter, qui distribuait des petits pains, croissants, etc, par corbeilles entières aux équipages des chars. Ceux-ci,

visée en quatre files (deux dans le sens montant, deux dans le sens descendant). Les Américains ont commencé à poser des lignes téléphoniques et à s'installer dans l'école des filles. La cour avant était emplies de véhicules de toutes sortes: Jeep, GMC, 4x4...

Le même jour, les Américains ont commencé à pilonner Lièpvre. Les batteries (un canon, un char, un canon, un char...) étaient installées sur l'actuelle place du Général-de-Gaulle, le long du mur de l'ancienne fonderie. Toutes les pièces tiraient à tour de rôle. Ce bombardement a été suivi de près par de nombreux gosses du quartier, qui étaient bien acceptés par les soldats américains.

L'ancienne école des filles a été transformée en caserne. Les soldats américains étaient très bien installés, se souvenant M. Stahl. Dans la première cour arrière, il y avait les cuisines, sous une grande tente des réchauds à essence.

Les cuisiniers (qui préparaient des menus dont Michel se souvenait encore!) distribuaient fréquemment de la nourriture aux habitants du quartier.

Un hôpital était également installé dans l'école. Les Américains avaient en effet profité

du fait que les Français, au début de la guerre, avaient peint une grosse croix rouge sur le toit, croix qui n'avait pas été effacée durant tout le conflit. Les ambulances défilaient sans arrêt. Dans l'aile droite, des morts étaient sur des civières empilées, en attendant une sépulture; seuls les pieds dépassaient.

Dans l'aile gauche de l'école, se trouvait la prison. Elle était située au deuxième étage, côté rue. De l'autre côté de la rue, dans l'ancien magasin Schwartz, le dentiste avait son cabinet. Au plafond, une marmotte en métal de fortresse volante tournait au dessus de la tête des patients, les distrayant pendant les soins...

Les enfants du quartier avaient de nombreux contacts avec les Américains. Pendant toute la période où ils étaient installés dans l'école, Michel Stahl, allait chercher le petit déjeuner aux cuisines. Tous les matins, il faisait également la queue derrière les soldats allant toucher leur ration, et recevaient comme eux un paquet de cigarettes, un paquet de chewing gum, ainsi qu'une petite tablette de chocolat.

Autre souvenir, les parties de luges avec les soldats, depuis le col de Sainte-Marie, des véhicules militaires faisant office de remonte-pente...

Les souvenirs du premier soldat français entré dans Sainte-Marie-aux-Mines

Parmi les souvenirs de la libération que nous nous proposons d'évoquer ici, en avant-propos aux fêtes du 25e anniversaire qui seront célébrées, on le sait, le 30 novembre prochain, nous avons eu la bonne fortune de recueillir ceux, particulièrement émouvants, d'un jeune officier d'aviation français qui, le 25 novembre 1944, était entré dans Sainte-Marie-aux-Mines sur les pas des troupes de la 36e division américaine. Pilote d'essai en Afrique du Nord, au début des hostilités, membre du corps expéditionnaire français à Orléansville en 1942, il avait accompagné la 3e DIA dans sa campagne victorieuse à travers l'Italie et la Provence pour remonter les marches du Rhône et se retrouver, en cette fin du mois de novembre, à Ste-Marguerite, de l'autre côté des Vosges.

Placé en lisère du secteur américain, ce jeune officier qui commandait le peloton d'avions d'observation de la 3e DIA, avait avant le 25 novembre déjà, survolé à trois reprises la ville de Sainte-Marie-aux-Mines, à bord de son «Pipper Cub» que les fantassins allemands, en position à la «Croix de Mission» et du côté du cimetière St-Guillaume ont vainement tenté d'abattre. Il avait une raison particulière de s'intéresser à ce secteur d'opération...

Cette ville de Sainte-Marie-aux-Mines, enserrée entre ces hautes montagnes, il la voyait défiler sous les ailes de son «coucou», avec ses rues étroites, ses mai-

sons anonièmes, sa topographie enchevêtrée qu'il connaissait comme le fond de sa poche et qu'il était heureux de découvrir encore préservée de la destruction. Cette ville de Ste-Marie-aux-Mines, pour tout dire, était sa ville natale...

Le lieutenant d'aviation Jean Wetzel - car c'est de lui qu'il s'agit - n'avait plus revu Sainte-Marie-aux-Mines, où habitait encore sa mère, depuis le début de la drôle de guerre. Trois fois il était retourné se poser sur le terrain de fortune de Ste-Marguerite, brûlant d'impatience de fouler, après une longue absence, le sol libéré de sa petite patrie.

Aussi, lorsqu'il apprit, le 25 novembre 1944, l'offensive de la 36e division américaine dans le secteur de Ste-Marie-aux-Mines, il sauta dans une «Jeep» pour rentrer, enfin chez lui...

Le lieutenant Jean Wetzel, enfant de la ville, était ainsi le premier soldat français à entrer dans Sainte-Marie-aux-Mines libérée...

Lieutenant pendant la guerre, M. Jean Wetzel qui, signons-le, est le beau-père de M. Dr. Naudou, vice-président du conseil général, maire de Lièpvre, est aujourd'hui commandant honoraire du personnel navigant. Nous l'avons rencontré dans sa coquette maison de Lièpvre, où il a évoqué pour nous ce que furent ces retrouvailles avec sa ville natale.

«J'avais franchi le co de Ste-Marie-aux-Mines, nous a dit notre interlocuteur, avec beaucoup

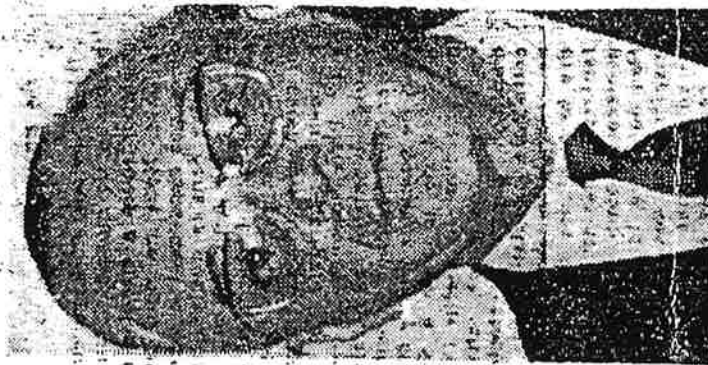
de difficultés. La route était encombrée de colonnes de soldats, de camions de toutes sortes de chars, qui descendaient sur Sainte-Marie-aux-Mines. Sur la place de la République, des canons de l'armée américaine pinnèrent des positions ennemies. Il était environ 18 h et la ville, privée d'électricité, était plongée dans l'obscurité totale.

Dans les rues, des soldats américains, baïonnettes au canon, filaient le long des façades. Dans le bas de la ville des coups de feu claquaient encore et, de ci, de là, sonnaient sur les toitures, sur les vieilles tuiles, des toiles sainte-marion, quelques balles, quelques éclats d'obus.

Le premier sainte-marion que le lieutenant Jean Wetzel a rencontré fut un vieux camarade: Georges Raffner. Il était du côté de l'église Ste-Madeleine.

M. Jean Wetzel ne se souvient plus ce que faisait ce «colvil» absolument seul dans la rue, au milieu des Américains, à une heure où la plupart des Sainte-Marions se tensaient à l'abri dans les caves.

Le lieutenant Jean Wetzel prit son vieux camarade à bord pour filer d'un trait au No 70 de la rue Wilson, le domicile de sa mère dont il était resté sans nouvelle depuis deux ans. Charles Benoit l'attendait là, pour le conduire dans la cave de l'immeuble d'en face, sous l'actuel magasin Hanauer, où le fils tomba dans les bras de sa mère...



M. Jean Wetzel, Lieutenant en 1944, il était le premier soldat français dans Ste-Marie-aux-Mines libérée. (Photo L'Alsace)

M. Jean Wetzel se souvient encore avoir garé, ce soir-là, sa «Jeep» dans la cour intérieure de l'immeuble Benoit. Ce n'est pas que les rues de Ste-Marie-aux-Mines étaient trop encombrées. «Mais, nous a-t-il dit, ces braves «Texans» qui avaient libéré la ville et qui rodalent encore dans la rue, n'avaient pas l'air de garçons très recommandables».

(à suivre...)

Mme A. Lagaisse née Moeglen

"M. Gasperment, le cultivateur de la dernière ferme de la Goutte des Pommès est descendu en ville samedi à 8h. Les Américains étaient chez lui depuis 5h du matin."

M. André Mechling

A l'époque réfractaire de la Wehrmacht, caché à Sainte-Marie-aux-Mines, M. André Mechling rapporte le témoignage de son père Emile ouvrier à l'usine à gaz "aujourd'hui "services techniques" :

"Samedi matin on tirait déjà dans le secteur de l'usine à gaz où il y avait des soldats allemands. Mon camarade Jean Spony qui habitait rue du Champ de la Chatte était monté sur le gazomètre pour évacuer la glace qui s'y était formée. Une balle l'a frôlé. Jean Spony est alors descendu à toute vitesse pour se mettre à l'abri et avertir en même temps les Allemands qu'on tirait à partir du grenier du "Restaurant du Tunnel".

Mais entre-temps, un soldat est atteint; ses camarades accusent J. Spony de l'avoir tué et le plaquent contre le mur.

J'interviens et leur explique que le fait d'avoir été un combattant du "Kaiser" pendant la guerre de 14-18 était suffisant pour laver mon coéquipier de tout soupçon.

Pendant ce temps, les Américains se rapprochaient de l'usine à gaz. Les Allemands nous ont alors donné l'ordre de filer au plus vite, ce que nous avons fait.

Nous nous sommes réfugiés chez notre contre-maitre Cottel qui habitait à la Coop de Fertrupt.

Nous y sommes restés toute la nuit, jusqu'à l'arrivée des Américains que l'on entendait guère marcher dans leurs chaussures à grosses semelles de caoutchouc."

M. Jean-Jacques Malaisé

J'avais 4 ans à l'époque. J'habitais rue Jean-Jaurès dans la maison Heilmann. De notre appartement il était possible de voir d'un côté

dans la rue; de l'autre la vue s'étendait au-delà du pré entourant l'usine Bloch sur le bois du Prince.

Vers 13h on entendit tirer à la mitrailleuse. Subitement, Marco Marini descendit la rue en courant et en criant : "D'Amerikaner komme der Prinzewald herunter".

Peu après, les Américains traversaient le pré de l'usine et la rivière. Arrivés sous le porche de la maison Heilmann, ils ont commencé à tirer. Je jouais dans la cour, j'étais terrorisé. Un voisin, M. Schiesslé, m'a conduit à la cave où s'étaient réfugiés les gens de la maison. Vers 15h tout était redevenu calme. Deux hommes dont M. Bâto, le père de Mme Heilmann, sont alors allés voir ce qui se passait. Ils sont tombés sur des soldats américains avec lesquels ils ont trinqué généreusement "au schnaps".

LES MILICIENS EN RETRAITE

Ils ont traversé Sainte-Marie-aux-Mines en plusieurs convois.

M. Jean-Paul Patris

"Avec mes camarades de la classe 1930 j'avais été réquisitionné début septembre pour aller creuser des tranchées au col de Sainte-Marie-aux-Mines . Il y avait aussi des jeunes de classes plus âgées de tout le canton et de jeunes Allemands. Nous étions logés dans les deux hôtels du col ainsi qu'au Clésio.

Pour ma part, je faisais partie d'un groupe logé au rez-de-chaussée de l'hôtel situé à l'est. Nous étions encadrés par des jeunes de notre âge et par des militaires invalides.

De nombreux convois militaires allemands passaient le col, ce qui nous semblait tout à fait normal.

Aussi quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver fin septembre toute une file de voitures particulières pilotées par des hommes vêtus d'uniformes bleu-marine et coiffés d'un bérêt.

Arrêtés pour contrôle au sommet du col, ils s'adressèrent à nous en français et nous distribuèrent des "Gauloises".

Personnellement je n'avais pas entendu parler de "Milice" et pensais avoir à faire à des soldats français."

M. Michel Stahl

Comme les gens semaient des clous sur la passage des miliciens, ces derniers avaient fixé des balais de genêts sur les pare-chocs devant les roues avant.

Arrivés à Sainte-Marie, les hommes se sont arrêtés devant la boulangerie Reitler, mais tous les commerçants des environs refusaient de les servir. A leur arrivée, les enfants du quartier prenaient la fuite : "Sauve qui peut ! La Milice !"

Ils ont finalement été installés dans l'église de la Madeleine qu'ils ont abandonnée dans un état lamentable.

M. J.P Patris

Nous habitions alors au rez-de-chaussée de la maison aujourd'hui disparue de mes grands-parents, au n°4, rue du Temple. (Mes parents avaient acheté une maison rue Weisgerber, n°10, mais nous n'avons déménagé qu'après la guerre).

Ce samedi matin vers 10h30, les premiers coups de feu éclatèrent. Ils me semblaient venir de la direction de la Grande Plaine.

Je me suis précipité au grenier pour essayer de voir quelque chose à travers une lucarne mais des toits plus élevés cachaient la vue. J'ai alors tenté ma chance dans la maison rue Weisgerber mais je ne distinguais rien de précis du côté d'où semblait venir le bruit des armes à feu.

Plus tard, mes parents et mon frère sont venus me rejoindre.

Il était plus de 13h lorsque les premiers Américains remontèrent les rues Vandenberg et Weisgerber en file indienne. Ils firent une pause casse-croûte en s'installant sur les trottoirs qui bordaient la rue Weisgerber car l'actuelle place Laure-Diebold était occupée à cette époque par l'hôtel-restaurant "Au Soleil" tenue par la famille Preiss.

Tandis que les soldats s'installaient (une section), le père Preiss pensant faire plaisir aux libérateurs dit à son fils : "Jacques, hol mini Cigarette..." mais les Américains n'en voulaient point, rétorquant qu'ils avaient les leurs.

Un peu plus tard, lorsque la troupe se remit en marche, poussé par la curiosité, je traversai le petit pont de la Lièpvrette conduisant à

la ruelle appelée "Judegassl" à cause de la synagogue (démolie en 1940) pour aboutir à la "mairie", puis à l'école des filles où arrivaient les premiers soldats américains.

Deux d'entre-eux mirent en joue des Allemands qui traversaient la cour de l'école pour se rendre. Une Sainte-Marienne intervint pour leur dire de ne pas tirer.

Revenu sur l'autre rive, j'assistai à un spectacle qui me semblait insolite. Un soldat américain escortait un prisonnier les mains en l'air. Il s'agissait en fait d'un pompier sainte-marien que le G.I. avait pris pour un Allemand à cause du casque.

Des passants intervinrent pour expliquer au soldat qu'il faisait erreur.

Les deux hommes se sont alors arrêtés et le pompier a pu baisser les bras mais il fut néanmoins emmené pour interrogatoire.

Pour moi, le reste de la journée s'est passée sans autre événement marquant. Le soir, il n'y avait pas d'électricité, nous avons pris notre repas à la lumière d'une bougie.

Bien plus tard, le silence de la nuit fut déchiré par un tambourinement intempestif aux fenêtres de nos chambres à coucher. C'étaient les troupes venues par la route du col qui cherchaient un gîte pour la nuit. N'ayant pas de place, nous n'avons pas ouvert.

Dès 6h du matin, j'étais levé pour aller servir la première messe de 6h30 à l'église Saint-Louis. Il faisait nuit dehors. Quelle ne fut pas ma surprise en quittant la maison de voir le quartier envahi de véhicules militaires. Intrigué, je décidai de faire un détour par la rue de la Vieille Poste et le monument aux morts. Partout des GMC mais aucun soldat, aucun bruit. Toute cette partie de la ville semblait dormir d'un profond sommeil. A l'église, très très peu de fidèles ce matin là.

Lorsque je rentrai chez moi vers 8h, il y avait déjà beaucoup de mouvement. Au premier étage, dans le logement de mes grands-parents, un grand diable de Texan faisait sa toilette à la cuisine; nous n'étions pas très rassurés.

Dans la rue principale, ce fut alors durant toute la journée de ce dimanche radieux un va et vient continu de véhicules militaires.

Des renforts se dirigeaient vers Fertrupt et Sainte-Croix par la rue Jean-Jaurès car le pont du tunnel avait sauté.

Au cours de mes nombreuses pérégrinations en ville ce dimanche matin, je constatai aussi la présence de corps de soldats allemands aux Petites Halles, à la gare et dans la rue Jean-Jaurès.

Pour nous la libération s'était très bien passée et d'autres faits accessoires mériteraient d'être cités.

Le lundi matin alors que la ville entière était pavoisée de drapeaux tricolores, notre voisin de la rue du Temple, M. René Munier, professeur de musique et de dessin arrivait en courant vers 10-11h du matin : "Rentrez vite vos drapeaux, les Allemands reviennent !"

Affolés, nous avons suivi ses conseils et mis de bonnes chaussures pour fuir vers le col. Mais avant de nous mettre en route, nous avons avisé un soldat américain de notre décision. Celui-ci nous a immédiatement tranquilisé : "Là où nous sommes, les Allemands ne reviennent plus".

Ce n'était pas tout à fait juste. Mais que s'était-il réellement passé ?

M. Munier originaire de Sainte-Croix revenait de son village natal où il s'était rendu ce lundi matin. La bataille de Sainte-Croix faisait rage et les tentatives des Américains pour enlever le centre du village échouèrent jusqu'à la tombée de la nuit.

Les Allemands avaient-ils réussi à contre-attaquer à un moment donné jusqu'au niveau de l'ancienne filature Haffner (Alplast)? La présence d'un blindé immobilisé à cet endroit pourrait le faire supposer mais rien de précis ne vient étayer cette assertion.

Quoi qu'il en soit, les Allemands ne revinrent pas. Nous sommes restés et le soir nous avons ressorti le drapeau.

M. Raymond Glohr

M. Raymond Glohr habitait à l'époque la ferme devenue aujourd'hui la résidence "Les Biches", propriété de la famille Drouillon.

"Le soir à 18h. des troupes allemandes évacuaient Sainte-Marie-aux-Mines par le "Rimpy", massif montagneux séparant les vallons du Saint-Philippe et de Saint-Pierre-sur-l'Hâte.

Ils ont pris position au dessus de la ferme ainsi que le long des rangées de noisetiers bordant le chemin pour y accéder. Ils étaient une soixantaine commandés par un lieutenant. Le temps était humide.

Un sous-officier du service sanitaire est venu à la ferme pour nous avertir du déclenchement d'une offensive américaine imminente et du transport de blessés éventuels à la ferme.

(Le sous-officier dont l'épouse et les enfants avaient été tués lors d'un bombardement aérien à Munich était désireux de se rendre mais ses camarades l'en ont empêché).

Aucune attaque n'ayant eu lieu, les soldats sont venus acheter du "kirsch" et sont restés jusqu'à l'aube avant de se diriger vers le Chauffour où ils sont restés trois jours pour organiser le minage du secteur.

(Sept mille mines ont été posées entre les Mines de Plomb et l'Adelspach. Les plans ont pu être récupérés à Ribeauvillé).

Les Américains sont arrivés à Echery dimanche matin 26 novembre. Ils se sont arrêtés d'abord au niveau de l'actuel garage Schroth, où ils ont installé des mortiers. Ayant vu bouger quelque chose près de notre ferme (c'est moi qui étais allé récupérer une couverture abandonnée par les Allemands), ils ont commencé à tirer dans cette direction.

Lundi 27 novembre, le premier char est entré à Echery et s'est placé au niveau de l'actuel étang de pêche, à l'entrée du Rauental pour tirer sur le Chauffour. (C'est avec l'équipage de ce char que j'ai échangé notre drapeau à croix gammée contre des cigarettes et du chocolat)."

Mme Meyer née Karl

"Deux soldats allemands descendaient le chemin conduisant au Château d'Eau. Nous leur avons dit de jeter leurs fusils car les Américains étaient déjà devant l'épicerie Hof (Magron).

Au moment où ces Américains débouchèrent de la rue Saint-Louis dans celle du Général Bourgeois, une unité de Mongols qui s'y était arrêtée pendant une demi-heure, trois quarts d'heure pour manger arrivait au café Felmé.

Deux Allemands qui se trouvaient encore au niveau de la boulangerie Rouve (Uhl) ont paniqué et sont entrés dans la maison. Les Américains ont tiré sur eux sans les toucher.

Les Allemands ont alors jeté leurs armes du premier étage."

Suit une anecdote concernant un autre pompier sainte-marien. Celui-ci voulait à tout prix remettre l'un des fusils allemands aux Américains. Mais ces derniers le confondant avec l'ennemi le mirent en joue. Il ne dut son salut qu'à la fuite.

M. André Antoine

"Samedi matin, une unité allemande ayant réquisitionné des chevaux chez l'habitant à Echery s'est retirée vers le col des Bagenelles.

Vers 14h. 20 à 30 Américains sont arrivés à l'épicerie Hof.

Un pompier en état de légère ébriété avait ramassé un fusil abandonné par les Allemands et voulait combattre avec les G.I's, mais ceux-ci lui arrachèrent l'arme des mains et la cassèrent. Le prenant pour un Allemand, ils voulurent le descendre."

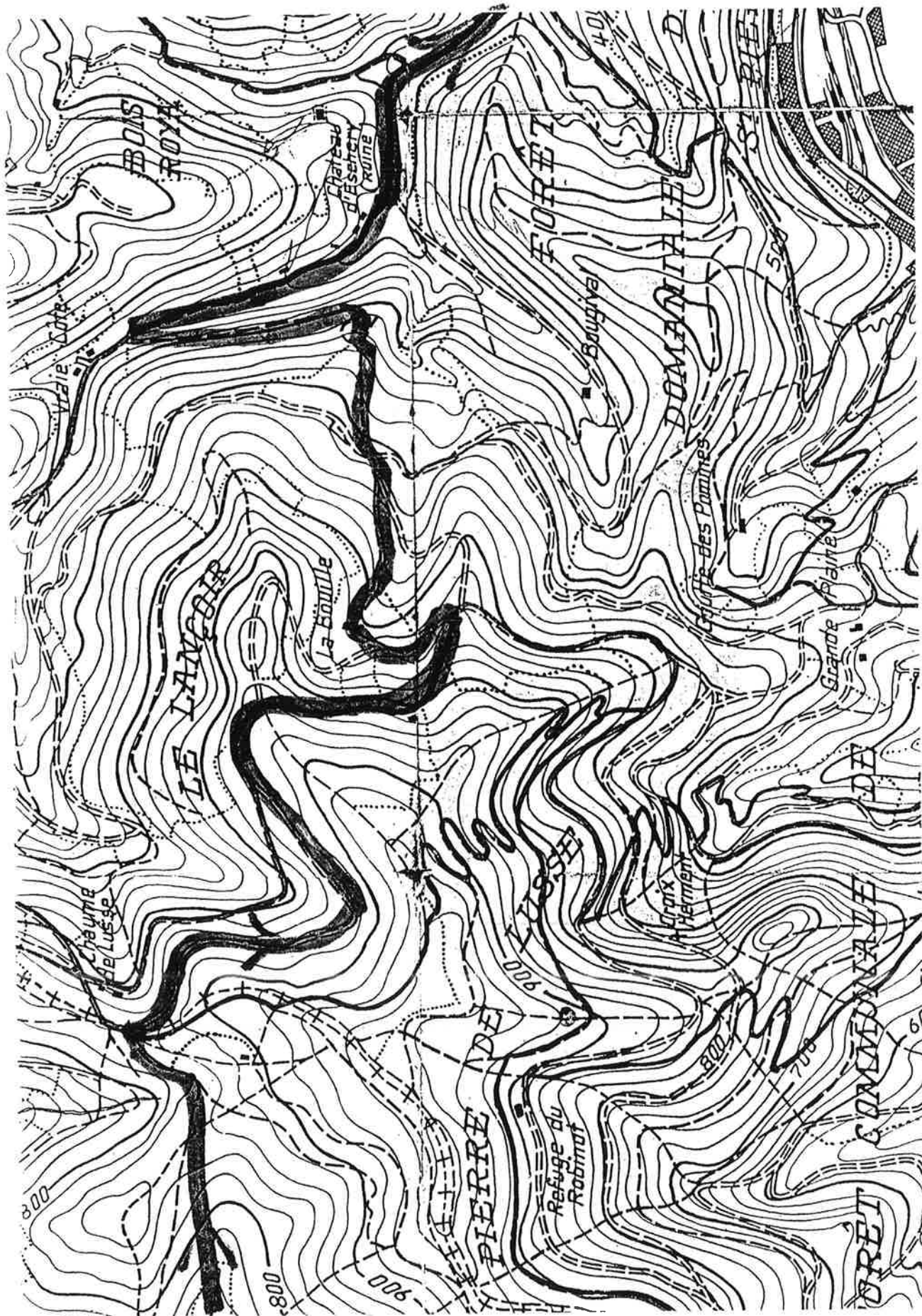
M. A.Fleck

"J'habitais 8 rue J.J. Bock. Dans la soirée du 24 novembre, les "Cosaques" poseurs de mines battaient en retraite. Beaucoup campaient dans la cour chez nous jusqu'au samedi matin. Certains dormaient."

M. M. Stahl

"Ma soeur Geneviève allait tous les jours au Brifosse chercher du lait à la ferme Jeanclaude.

Les Allemands étaient postés dans les couloirs des maisons du faubourg de Saint-Dié jusqu'au Brifosse. Ils avaient mis des mitrailleuses en batterie s'attendant à une offensive américaine venant du col."



Progression du I/I42° de la Chaume de Lusse au Petit-Rombach

dans l'après-midi du 25 novembre 1944

LA LIBERATION DE SAINTE CROIX-AUX-MINES

L'APPROCHE :

La libération de STE CROIX-AUX-MINES était attendue depuis de longues semaines, car des communiqués de la radio allemande disaient "Harte Kämpfe" auf der Oberen MORTAGNE, dure bataille aussi au Col du Haut-Jacques, puis St Dié en flamme. Les habitants de Ste Croix vivent dans l'inquiétude et se demandent que va-t-il advenir de leur village ?

DES OTAGES :

Le jeudi 23 Novembre, un détachement de cosaques revêtus de l'uniforme de la Wehrmacht et coiffés d'un bonnet de fourrure de tradition, prennent position aux Petit et Grand-Rombach. En réalité ces soldats à l'allure de cosaques ne sont que des ukrainiens hostiles au régime de Staline. Ces russes, Monsieur RIETTE les a connus, alors qu'ils avaient réquisitionné l'auberge MARCHAL au Petit-Rombach, où il était chargé, en temps que pompier de récupérer du ravitaillement laissé par les allemands. Ces cosaques, dit-il, étaient pleins de hargne contre la population qu'ils sentaient hostile.

Leur Major (chef de bataillon) fait poster des sentinelles aux points stratégiques. Dans la nuit du 23 au 24 novembre une de ces sentinelles est abattue par des maquisards, dans le Grand-Rombach. Le lendemain matin les soldats prennent des otages, se sont les habitants des environs, ainsi que toutes les personnes qui, ce jour là, par hasard, montent au Grand-Rombach. La décision du Major est vite prise : "Ces hommes seront fusillés" (Diese Leute wurden erschossen).

Avant toute chose, le Major doit encore accomplir une mission, celle de

rendre compte si quelques éléments avancés de l'armée U.S. n'ont pas pris position sur les hauteurs de STE CROIX, notamment à la "Grange des Clous" et à la "Faine". Pendant ce temps l'angoisse monte chez les otages, enfermés dans la scierie LAURENT, parmi lesquels se trouve le maire honoraire Auguste SCHMITT père, ainsi que Messieurs Alfred LIROT, BARADEL, BERTRAND, Joseph MEYER, BRUTCHY instituteur, ENTZMANN, METTEMBERG.

Dans l'après midi, le Major n'est toujours pas de retour. Un sous-officier, parti en reconnaissance avec quelques soldats, le trouve mort d'une balle à la tête, tenant encore un mouchoir blanc à la main. Quelques jours auparavant, une patrouille de ces mêmes ukrainiens ont sauvagement abattu un réfractaire Strasbourgeois, Monsieur VELCIN qui l'accompagne échappe à la mort en dévalant la colline en zig-zag évitant ainsi les rafales de pistolet mitrailleur (MP 40).

DEBUT DE LA BATAILLE :

Le vendredi 24 novembre vers 13 h, les allemands, surpris par les éléments de l'U.S. Army, venant de la Goutte des Pommès, du Fenarupt et de la Chaume de Luçe, se replient en direction de la CROIX de Ribeauvillé et surtout de STE CROIX. STE MARIE-AUX-MINES est donc libérée sans un coup de fusil, sans pertes en vies humaines.

L'ordre est alors donné au GI'S de ne plus avancer afin de pouvoir se regrouper, de prendre un peu de répit et d'attendre le ravitaillement en carburant. Samedi 25 novembre : des éléments du génie de la Wehrmacht

font sauter les aiguillages à la gare de STE CROIX.

Par la route des renforts arrivent dans des autocars peints en gris, sur la carrosserie desquels on peut encore lire, grâce au relief laissé par d'anciennes inscriptions "CHAUSSEON" et comble de l'ironie "Garde Mobile". Les hommes débarquent devant la place de l'Eglise et Place Gal Bourgeois (à l'époque Karl-Ros platz) ils sont armés de "Panzerfaust" et de "Panzerschreck". Un officier, un jeune Lieutenant, une carte à la main et entouré de quelques sous-officiers désigne quelques sites par-ci - par-là. Les officiers manquent dans la Wehrmacht, la plupart de ces valeureux soldats sont tombés sur le front RUSSE. Les compagnies sont réduites à 30 ou 20 hommes, c'est-à-dire à l'effectif d'une section.

LA DEFENSE :

Elle a, semble-t-il été bien conçue. En regardant le schéma de la bataille (ci-joint). On remarque les défenses allemandes : La colline (impasse rue de l'Eglise, la Warthe, la Gare, la ferme MAIRE. La forme ressemble à une cuvette qui a pour but de prendre l'ennemi par le flanc lorsqu'il se sera avancé dans ce cul de sac.

Le soir même, les américains occupent les sommets au nord de STE CROIX. En effet des éléments U.S. venant de Lubine sont à la Chaume de Luce, à la Bouille, attendus par des commandos de précurseurs déjà en place dans des abris de fortune, depuis maintenant deux jours. Notons que les troupes fatiguées, arrivées à STE MARIE sont au repos. Ces troupes fraîches emploient la même tactique, c'est-à-dire : infiltration par le nord donc situation dominante et à leur avantage. C'est ainsi que les familles Constant MICLOT, ELY (Gramont), VOINSON, JEHEL sont les premières de STE CROIX à accueillir les libérateurs.

L'ATTAQUE :

Samedi 25 Novembre, l'ordre est donné au 142ème Régiment d'infanterie de la 36è Division U.S. d'attaquer STE CROIX par les cheminements suivants : Grand-Rombach, Petit-Rombach et Goutte Martin. Des "scout-cars" suivis de "Half-track" (voir page accompagnatrice, véhicules) et deux sections d'accompagnement et d'appui (doté de mortiers de 60 et de 80 mm) descendent prudemment le Petit-Rombach.

Les éclaireurs de pointe sont stoppés par un feu nourri d'une S.M.G. (sturmmaschinengewehr) embusquée dans le jardin BUZZI, nous dit André HERMENT, quelques instants plus tard, une pluie d'obus de mortier s'abat sur la position, la S.M. G est hors de combat et les G.I.'S s'installent à la ferme derrière le moulin afin de mettre en batterie leurs mortiers. Une colonne de G.I.'S s'avance maintenant vers la R.N. 59 (Adolf Hitler strasse), arrivés devant l'immeuble MARCHAL, à l'entrée du Petit-Rombach, la colonne est clouée au sol par une M.G. 42 en batterie à la lisière de la forêt de la Warthe, vers 10 h 30, la mitrailleuse est mise hors de combat par des tirs de mortiers et des tirs de chars Sherman venus de STE MARIE. La R.N. 59 est maintenant libre, des chars arrivent de STE MARIE s'infiltrant dans la rue du Moulin par St Blaise suivis par l'infanterie.

Une panzersperre (barrage de chars) est fermée juste devant l'entrée de l'Hôtel-Restaurant Emile HOFFMANN (JULIEN), Monsieur et Madame HOFFMANN sont en déportation pour avoir passé des prisonniers. Il reste leur fille.

Les chars essayent de forcer le barrage en tirant des obus de 75 ceci fait qu'une

bonne dizaine d'obus frappent de plein fouet la façade de l'Hôtel ont dit Madame LEROMAIN et Monsieur Joseph GERBER qui s'abritaient à la cave de Monsieur Martin LAURENT avec plusieurs autres personnes.

Une compagnie du 142^e arrive en longeant la forêt du Kiosque pour joindre la manufacture Burrus et faire la jonction avec les éléments U.S. venant du Grand-Rombach.

BATAILLE IMPASSE RUE DE L'EGLISE :

Madame Germaine SCHRAMM a vécu 3 jours d'angoisse avec ses parents et plusieurs personnes. Terrés dans leur cave voûtée ils ont subi les tirs de mortiers installés au moulin HERMENT au Petit-Rombach et le lendemain au Kiosque. Ces tirs de mortiers avaient pour objectif les nids de mitrailleuses installés derrière leur maison.

Le dimanche matin, dit-elle le 26 novembre, un Feldwebel entre dans la cave et leur dit : "nous avons reçu l'ordre de tenir car des renforts arrivent, en char et en hommes, n'allumez aucun feu le jour afin d'éviter toute fumée et camoufler toute présence de personnes à l'ennemi. C'est alors que l'enfer s'installe : à la cave les personnes suffoquent par la poussière de gravats des cheminées détruites par les mortiers.

JUSQU'AU CORPS A CORPS :

Surpris devant le 24, Impasse rue de l'Eglise, par la protection avancée des nids de mitrailleuses, les américains subissent le choc pour déloger les allemands qui défendent l'Impasse. C'est à la grenade et à la baïonnette que les soldats se battent. Un civil est tué et une dame doit être amputée. Un lieutenant U.S. dira plus tard : en montrant la maison "this house was taken at the bayonet's point and grenades". Le lundi 27 novembre, la section du Feldwebel S. est mise hors de combat, il ne reste que quelques rescapés, dont un qui s'est tiré une balle dans le bras au travers d'une toile de tente.

Monsieur EHRETZMANN leur confectionne un drapeau blanc, les G.I.'S arrivent sous la protection d'un Shermann qui tire encore une salve dans le hangar. Pour ces quelques allemands survivants, la guerre est maintenant terminée. 4 jours après ces combats des animaux de la ferme meurent encore, l'estomac rongé par le phosphore des obus incendiaires U.S. Les soldats allemands malgré les combats ont évité l'incendie de la ferme en dégageant quelques obus incendiaires du grenier à foin.

RUE DU MOULIN DIMANCHE APRES-MIDI 26 NOVEMBRE :

Les américains arrivent en formant deux colonnes de part et d'autre de la rue, appuyés par deux chars légers l'intervalle entre chaque homme est d'environ 6 à 8 m. On reconnaît difficilement les gradés, quelques hommes portent des galons en forme de demi cercles surmontés de chevrons, à peine visibles sur leur tenue de combat, d'autres portent sur l'arrière de leur casque une bande blanche horizontale ou verticale.

La colonne s'arrête au coin du café WOERLY dans l'immeuble JOCKERS. Le barrage de char situé rue Leclerc (à l'époque HERMANN GOERING STRASSE) est fermé. Un char tourne vers le chantier Paul GRANDGEORGE, le traverse, un homme sort de la tourelle il est protégé par un deuxième qui saisi

une mitrailleuse 12/7 fixée à la tourelle, l'homme à terre coupe la clôture, la roule sur le côté et remonte dans le char qui se dirige maintenant vers la propriété RIETTE en traversant les jardins KURTZ et FISCHER ceci pour contourner le barrage (Rue Leclerc).

Trois hommes parlent entre eux dans l'entrée de la cour JOCKERS, certainement des officiers, un jeune homme arrive avec un panier de pommes qu'il offre au GI'S. Ces derniers, d'abord hésitants, se servent et mangent à pleines dents ces fruits frais qui, certainement, leur faisaient défaut depuis bien longtemps.

"La ligne de feux" dit Monsieur RIETTE "passe maintenant entre la propriété HEIM et la mienne. A la vue de l'arrivée des fantasins U.S. et surtout du char, cinq allemands se rendent dans ma cour. Peu de temps après, un char "TIGER" arrivé depuis en renfort s'installe sur le pont rue de la gare (Bahnhofstrasse) et essaye de déloger les américains en tirant des obus de 88 sur la façade de ma maison". Monsieur RIETTE craint le pire pour les voisins qui sont venus se réfugier dans sa cave. Dès l'arrivée des deux chars U.S., le char "TIGER" se replie sur ses positions, c'est-à-dire devant la maison Georges PAIRIS. Quant aux deux chars américains, ils continuent leur progression, l'un vers la gare, en traversant le canal usinier et la voie ferrée à la hauteur de la propriété PFLIMLIN-SCHNELL, et l'autre vers la propriété BURRUS. Les GI'S se terrent, ils sont maintenant sous le feu des mortiers allemands installés derrière la ferme MAIRE à la Timbach. Monsieur Pierre MAIRE raconte que les tubes étaient presque tout droit et faisaient un angle de 80° de façon à tirer le plus près possible pour couvrir la retraite des fantassins allemands.

DERNIERE BATAILLE OU LE CHANT DU CYGNE DES DEUX CHARS "TIGER" :

Dimanche matin 7 h, Monsieur le Curé NAEGEL dit à ses deux vicaires, l'abbé NAAS et l'abbé BRÜCKER, "Restez-ici ! je vais voir si je peux me rendre à l'église dire une messe".

Monsieur le curé à peine sorti du jardin est arrêté par deux allemands qui préparent un abri de fortune. Ceux-ci le prie de ne pas entrer dans l'église, de bien rester chez lui en lui montrant l'emplacement réservé aux deux chars en direction de la maison MAGNUS.

Madame Christiane STAUB se souvient : "Le lundi matin" dit-elle, "deux autres chars "TIGER" à tourelle fixe armés d'un canon de 88 prennent position, l'un, devant la demeure de M. et Mme GALL (FALCINELLI), l'autre entre la maison PAIRIS et MAGNUS, sous le couvert d'un sapin. Ces deux chars ont pour mission d'empêcher les américains, venant du GRAND-ROMBACH, de sortir de la Rue de l'Eglise, puis de la rue de la Gare. Le P.C. allemand ainsi que le central téléphonique sont installés sur le balcon GALL, plus tard on y installera en plus une "Verbandplatz" (centre de premiers soins). Un jeune officier de 20 ans commande l'ensemble des opérations : c'est le lieutenant Ernst MARTIN de Tütlingen. Ce lieutenant téméraire, malgré les tirs de mortiers et les rafales de mitrailleuses 7/6 assure constamment la liaison entre l'église et le P.C. en longeant le mur à l'intérieur du nouveau cimetière et le chemin du Cercle. Un piper cup de "l'ALAT" survole maintenant STE CROIX, il tourne depuis environ un quart d'heure, puis disparaît. Une demi heure après, une pluie d'obus tombe

sur ce quartier du bas du village, il y a de nombreux blessés".

BAPTEME DU FEU POUR LA PREMIERE ANNEE D'UN DOCTORAT :

Le jeune docteur MAGNUS est appelé 6 fois pour soigner les blessés et ceci au risque de sa vie. Souvent il ne peut que leur administrer un calmant, les blessures sont trop graves et il n'y a plus de médicaments. Le "schnaps" remplace la morphine et la teinture d'iode. De très rares convois transportent des soldats encore amputables vers l'antenne chirurgicale installée à MUSLOCH.

Le lieutenant MARTIN est blessé à son tour très grièvement par une rafale de mitrailleuse tirée du Kiosque, à la hauteur du coude et de l'épaule, il est alors transporté par son adjoint, le sous-officier Kelhbacher de Essen dans la cave de la propriété Emile CHAPELLE, où il perd connaissance à côté du 2ème classe KOSSMANN de Tütlingen également. Lundi soir 16 h 30 c'est la fin des combats, les survivants jettent leur Sollbuch (livret militaire) dans la cour.

Les infirmiers américains embarquent le lieutenant dans une jeep, le transportent à ST DIE où il est opéré pendant 6 heures par un chirurgien juif d'origine allemande, émigré en 1932 aux U.S.A. Monsieur Jean CRAMPE secrétaire Général de Mairie Honoraire, alors engagé dans les Forces Françaises Libres a pu suivre sur Radio Alger les combats de rue de STE CROIX-AUX-MINES. Deux incendies allumés par les soldats U.S. font rage, l'un à l'entrée du Petit-Rombach (hangar TRINGLER), l'autre dans le hall de stockage de tabac à côté de l'école, incendies provoqués afin de pouvoir contrôler pendant la nuit si des éléments ennemis ne s'infiltraient pas dans leurs lignes. Le lendemain le village embaume la poudre et la poussière des gravats.

LA JOIE :

Les réfractaires de la Wehrmacht sortent de leur "planque", le teint blafard du à leur longs séjours dans les placards truqués à double fond ou dans les caves humides, voire même dans les meules de foin. Un jeune réfractaire va même jusqu'à enterrer son uniforme dans la cave de l'immeuble où il était caché rue de la Gare. Un bataillon du 142ème Régiment d'Infanterie U.S. établit ses quartiers à STE CROIX. Le couvre feu est instauré à 18 h, les sentinelles ouvrent l'oeil et tirent sur tout ce qui bouge après cette heure, c'est ainsi que Monsieur VERDUN tenant une ferme dans le bas du village est abattu vers 18 h 30 : il voulait chercher sa femme qui s'était attardée chez une voisine. Le docteur MAGNUS effectue ses visites nocturnes accompagné de deux GI'S qui sans arrêt vocifèrent : "Doctor", "Haeler" ou "Surgeon". Le dimanche suivant, à la messe dominicale Monsieur le Curé NAE-GEL fait un sermon en anglais, devant environ 300 soldats d'abord étonnés puis très satisfaits et ravis que quelqu'un leur adresse publiquement la parole.

Les jeunes recrues US s'exercent sur le pré BURRUS (lotissement MIESSETTE) et partent en colonnes vers des objectifs imaginaires. Les sous-officiers leur crient la phrase habituelle, peut-être particulière à 36ème Division ? "Come on, boys, let's show them" who's the best !" (Allons y les gars, on va leur montrer qui sont les plus forts !).

TRISTESSE :

Malheureusement de nombreux jeunes ne reverront plus STE CROIX, en effet le village déplore quarante tués dans la Wehrmacht, onze portés disparus, trois civils tués, il s'agit de Léon BENOIT, mort des suites de ses blessures subies lors d'une attaque par les chasseurs bombardiers "Spitfire" de la R.A.F., du train SELESTAT-COLMAR. Richard GASPERMENT tué pendant les combats impasse Rue de l'Eglise, le 26 Novembre, Jean VERDUN abattu par une sentinelle U.S. après le "couvre feux". M. Pierre PAULY (boulangier) est sérieusement blessé. Deux morts en déportation : Camille LEGRAND séminariste et René JACOB.

N'oublions pas les passeurs et les ravitailleurs des réfractaires qui ont souffert dans les camps de concentration.

BULLETIN MUNICIPAL DE STE CROIX-AUX-MINES (janvier 1990)

M. JEAN-PAUL ANTOINE

Le I42e régiment d'infanterie avait à sa tête le plus jeune lieutenant-colonel de l'armée américaine, James L. Minor; il avait 25 ans à l'époque.

André Herment de la ferme de l'ancien Moulin du Petit-Rombach l'a bien connu. L'officier avait établi son P.C. dans la ferme. Tous les soirs les chefs de bataillon et les commandants de compagnie venaient faire leur rapport. Le colonel a même beaucoup apprécié le "munster" que le père Herment lui a présenté.

Côté allemand, c'est le lieutenant Martin originaire de Tuttingen qui commandait l'unité de défense de Sainte-Croix; il avait à l'époque 20 ans. Cette unité était un bataillon hétéroclite composé de Tchèques, de Yougoslaves, de Hongrois, d'Ukrainiens, de quelques soldats allemands dont un Alsacien. Le lieutenant Martin avait comme adjoint le "Feldwebel Spack".

Ce dernier fut mortellement blessé derrière la maison Ehretzmänn, impasse rue de l'Eglise.

Grièvement blessé, le lieutenant Martin fut fait prisonnier dans la cave de M. Emile Chapelle, 38 rue Maurice Burrus, à l'époque Adolf-Hitler Strasse.

Mme Germaine GRANDGEORGE

Mme Germaine Grandgeorge, fille de François Jehel fut le témoin des événements rapportés par Constant Miclot.

"Les Allemands se sont installés chez nous. Le chef a dit : "On va coucher dans un lit cette fois-ci". Mais ils n'en eurent pas le temps. Des coups de feu éclatèrent du côté de la crête. Ils se mirent alors en ligne en dessous de la ferme et ripostèrent en direction de la crête.

Entre-temps, quelques hommes avaient cherché des poulets plus bas chez Weber et fait cuire un grand pot de pommes de terre chez nous.

Le major qui était parti tout seul en observation vers la crête fut tué d'une balle dans la tête tirée du col.

Après que le major eut été tué, les Allemands se retirèrent."

M. André VILLEMIN

André Villemin réfractaire de la Wehrmacht était caché n°8 rue du Grand-Rombach.

"Mon beau-père devait aller tuer un cochon dans une ferme au fond du Grand-Rombach. C'était vendredi après-midi.

Il est arrivé au niveau de l'école. Là, on lui a déconseillé vivement d'aller plus loin car "ça tirait de partout".

Il a néanmoins continué son chemin jusqu'à la ferme Didierjean où le propriétaire lui a dit que "l'on massacrait tout, là haut".

Il rebroussa chemin. Lorsqu'il fut de retour au niveau du café Masson, sa propriétaire le fit entrer chez elle car il ne pouvait plus descendre au village, les Allemands ayant arrêté sept à huit personnes à la scierie.

Il y est resté jusqu'à 16h puis est revenu par le sentier.

Une compagnie allemande était installée à la scierie, elle attendait le retour du major qui devait donner l'ordre de fusiller les otages.

Le soir une mitrailleuse était postée sur le pont chez Lirot.

M. Constant MICLOT

Constant Miclot était caché dans la ferme des ses parents à la "Grange des Clous" après avoir déserté de la Wehrmacht. Il avait 23 ans. Il nous livre le témoignage de son père.

"Dans la nuit du 24 au 25 novembre, une unité allemande a remonté le Grand-Rombach pour prendre position en contrebas de la crête depuis la ferme de François Jhel jusqu'aux fermes Jean-Baptiste Buch et François Perrin.

L'état-major (dont le chef d'unité était le major Hermann Baumgarten) s'était installé chez la veuve Justin Miclot au "Pré Maigrat".

Vers 8h du matin, des coups de feu furent échangés entre les Allemands et les Américains qui occupaient la crête au col de Raleine depuis la veille.

Lorsque le major entendit les détonations, il quitta le "Pré Maigrat" pour rejoindre ses hommes positionnés plus bas.

L'escarmouche dura une bonne demi-heure. (Le major fut-il pris entre deux feux? Toujours est-il qu'il fut tué d'une balle dans la tête. On retrouva son cadavre deux jours plus tard dans le ruisseau, un mouchoir blanc à la main).

Puis les Allemands se retirèrent en emmenant leurs blessés. Ils passèrent par la "Grange des Clous", "Danygoutte", et "Marygoutte".

D'autres éléments voulaient passer par la "Grange Barthélémy" mais mon père leur conseilla de descendre par le vallon et de se diriger ensuite vers le "Creux Chêne" et "La Chambrette" par le chemin de l'ancien dépotoir.

Le samedi soir, un lieutenant accompagné de quelques hommes remonta le Grand-Rombach à la recherche du major. En rentrant par "Marygoutte", ils tuèrent un maquisard.

Deux jours plus tard, mon père et Jean-Baptiste Buch découvrirent le cadavre de l'officier et le conduisirent à la mairie de Sainte-Croix."

M. et Mme ZIMMER

"Lusse a été libérée le jeudi 23 novembre. (Eléments du 409/103 DIUS).

Les Américains sont arrivés dans la matinée. Dans l'après-midi, ils ont commencé à remonter le vallon des "Trois Maisons" puis ils se sont dirigés vers l'"Ordon" d'où ils ont atteint le col de Raleine."

M. Paul JEHEL

Paul Jehel âgé de 15 ans habitait dans une ferme située en contrebas du col de Raleine.

"Le vendredi matin, j'ai vu passer les Américains venant de Lusse; toutes les cinq minutes, de 9h à 11h et demi, un GMC passait."

M. Constant MICLOT

Habitant à la "Grange des Clous", Constant Miclot a vu passer les GMC un peu plus loin, à la "Croix Surmely".

M. Jean ANTZENBERGER

Jean Antzenberger est plus précis encore qui habite dans une ferme en contre-bas du col de Noirceux.

"Les Américains sont arrivés au col de Noirceux vendredi 24 novembre vers 15h. d'abord des chars, ensuite des véhicules.

Des milliers de soldats (sans doute tout le 309^e RI) sont passés par le col pendant trois jours.

Dans la nuit du 24 au 25 novembre, les avant-postes se sont déployés en tirailleurs et sont descendus vers Noirceux.

Le samedi matin, ils étaient à Fouchy.

LA VILLE de Sainte-Marie-aux-Mines avait miraculeusement échappé à la destruction, mais écoutons le récit du Dr Ringue, fils de M. Charles Ringue...
Le Dr Ringue nous confiait alors : « Surprise par l'attaque foudroyante des troupes américaines, la garnison allemande avait projeté de faire subir à la cité un sort identique à celui de Saint-Dié, cité martyre. Elle dut se replier pour échapper à l'encerclement. A Sainte-Croix, l'ennemi s'était ressaisi. En cet après-midi du 25 novembre, à l'heure où les premiers soldats américains investissaient les premiers bas-quartiers du chef-lieu, une batterie de canons allemands s'installa dans le parc de la villa de M. André Burrus (dans le haut du village, à ne pas confondre avec le château de M. Maurice Burrus) et s'apprêtait à ouvrir le feu sur Sainte-Marie pour stopper les premiers

éléments de l'armée américaine. M. Jean Benoit, jardinier de M. Burrus, avait assisté à la scène. Il se précipita chez M. Ringue, alors fondé de pouvoirs de la Manufacture des tabacs Burrus, pour le supplier d'intervenir.

A FORCE DE DIPLOMATIE

M. Ringue n'hésita pas un seul instant et se rendit auprès du lieutenant qui commandait la batterie. Grâce à une parfaite connaissance de la langue allemande, grâce aussi à une certaine ascendance morale, il réussit à le persuader de l'inutilité de son geste.

Il lui évoqua le grave danger qu'il allait ainsi faire courir aux habitants de la vallée qui ne seraient pas à l'abri d'une inévitable riposte américaine. Le lieutenant allemand était sur le point de céder quand arriva une « personnalité » nazie qui menaça tout d'abord M. Ringue et le prit violemment à parti en déclara-

mant son titre de « Landkommissar ». Le lieutenant qui — pourquoi ? — ne semblait pas porter le parti dans son cœur, ne se laissa pas intimider par ce personnage et, apparemment convaincu à la fin de cette entrevue, leva le camp et se dirigea vers Lièpvre, évitant aux deux communes de Sainte-Marie et de Sainte-Croix un duel d'artillerie qui aurait pu être meurtrier et fatal. »
Dans la soirée du 25 novembre, poursuit M. Ringue, lorsque les troupes allemandes et le « Volkssturm » commencèrent à dresser des barricades avec des troncs d'arbres à hauteur de l'école, Marcel Ringue essaya, une fois encore, de palabrer avec les officiers et les gens du parti en les suppliant de ne pas mettre leur projet à exécution pour éviter que le centre du village ne soit détruit. Ce fut peine perdue cette fois. Il se heurta là à un nazi qui était, semble-t-il, un Alsacien.

La barricade fut élevée et le lendemain, 26 novembre, ce fut autour d'elle que se livrèrent de furieux combats de rues. Furent incendiées, dans la nuit, les maisons Lichtlé et le magasin à tabacs de la Manufacture, sans parler des dégâts à l'hôtel Hoffmann et aux autres maisons du quartier. Le boulanger M. Pauly fut, ce jour-là, grièvement blessé.

« Ce fut, conclut M. Ringue, le 28 novembre, après la bataille que, descendant du maquis du Grand Rombach, nous allâmes avec un lieutenant américain chargé de l'arrestation des nazis, déloger du grenier de l'école communale où il s'était caché, le directeur de l'école qui porte une grande part de responsabilité dans les combats meurtriers que se livrèrent les fantassins et chars américains contre les Allemands retranchés derrière la barricade... »

"L'ALSACE"

27.II.1994.

Les derniers témoignages

M. ANDRE HERMENT

André Herment avait 17 ans à la Libération. Il aidait son père à la ferme et au moulin au Petit-Rombach.

« Le samedi, tout le monde répétait : *« Les Américains sont à Ste-Marie ! »* Sur place, nous entendions des tirs et constatons de nombreux mouvements de troupes, notamment des Cosaques. Aux environs de 19 h, j'ai voulu me rendre chez mon frère. Des sentinelles allemandes, très nerveuses, m'en ont empêché. Je suis retourné me réfugier dans la cave qui abritait une quarantaine de personnes. Vers 22 h, mon père a risqué un œil par le soupirail et constaté : *« Il y a de nombreux Allemands dans la cour ! »* Il s'agissait en fait d'Américains ! L'un d'entre eux, un colonel, accompagné d'un prisonnier allemand, a fait irruption dans la cave. Comme personne ne parlait

anglais, il s'est expliqué avec un voisin... en italien ! Nous sommes alors sortis. Le quartier était rempli de soldats et de véhicules. Les troupes américaines se sont installées pour la nuit, déployant les cartes d'état-major chez nous. Herment et transformant la maison Fréchart en infirmerie. Le lendemain, trois mortiers ont été installés. Ils prenaient pour cible un barrage allemand dressé devant le restaurant Hoffmann (aujourd'hui restaurant Central), le kiosque et la Miessette.

Le même jour, les Américains ont emmené 27 prisonniers qu'ils ont cantonné dans une grange, de l'autre côté de la route. 6 ou 7 d'entre eux ont été installés chez nous le lendemain. Les autres prisonniers ont été véhiculés le mercredi. Au total, les libérateurs sont restés une huitaine de jours en cantonnement avant de quitter les lieux... »

M. CONSTANT MICLOT

Libération

Sainte-Croix-aux-Mines : un major abattu

● ● ● Constant Miclot était âgé de 23 ans. Il était caché à la ferme familiale à la Grange-des-Clous pour ne pas être incorporé de force dans l'armée allemande.

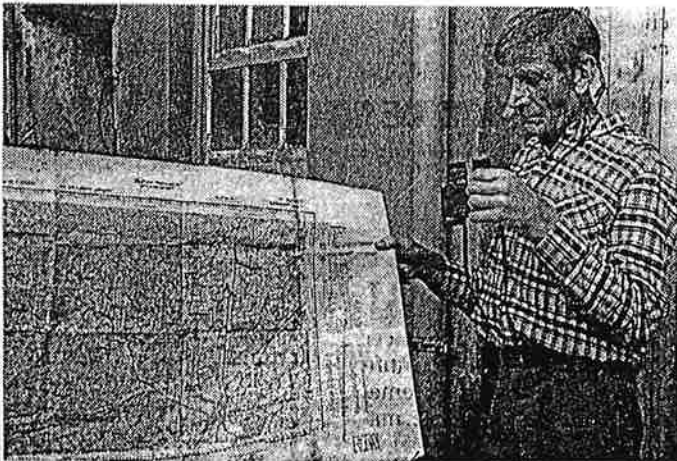
Le 24 novembre au soir, une patrouille est montée dans le Grand-Rombach et a pris position dans les fermes Jehel et Buch. Les officiers, quant à eux, se sont installés chez la veuve Justin Miclot au Pré-Maigrat. L'état-major ne voulait pas se retirer sans combattre. Dans la soirée, une patrouille d'une dizaine d'hommes est passée par Mariyoutte. C'est là qu'ils ont trouvé deux résistants, Paul Velcin et François Artz, qu'ils ont abattu. Paul Velcin n'a dû son salut qu'à la fuite. Le 25 novembre au matin, les

Américains, qui venaient de Lusse par l'ancienne frontière, ont pris position sur les hauteurs, puis ont ouvert le feu. Dans la bataille, un major allemand a été tué.

Son corps a été retrouvé deux jours après. Il portait un revolver avec une crosse en nacre, arme que M. Miclot a remis à la mairie de Sainte-Croix. Sa dépouille a été ramenée au village par Jean-Baptiste Buch et Constant Miclot père.

Le Grand-Rombach a été relativement épargné par les combats, car les Américains ont contourné le vallon, accédant à la vallée via le Petit-Rombach et la Hingrie. Ce n'est que deux jours plus tard, quand Sainte-Croix a été libérée, qu'ils se sont rendus dans le hameau. Les Allemands, quant à eux, se sont repliés en direction de la Chambrette.

Constant Miclot possède encore cartes et jumelles du major abattu à la Grange-des-Clous. (Photo DNA)



DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE 30.II.1994.

A bout de résistance

Incorporé de force puis déserteur, Jean Didierjean est resté caché 4 mois durant chez une tante, rue de la Gare à Sainte-Croix. «Le 28 novembre, ce secteur constituait un no man's land entre les deux camps. Les Allemands tenaient le côté gauche de la rue, direction gare, et les Américains occupaient l'ac-

tuelle maison Daradel, rue Leclerc. 18 soldats de la Wehrmacht sont descendus se réfugier dans notre cave. A bout de résistance, ils avaient décidé de se rendre. Lorsque les Américains sont venus, ils les ont fait prisonniers et partagé des cigarettes avec eux et les autres occupants de la cave.»

Mme D. SCHOEPEF

L'étendue des dégâts

Denise Schoepf était encore écolière en novembre. 44. Elle habitait à l'angle de la rue M. Burrus et de la place du Général Bourgeois. «Nous étions réfugiés dans la cave de la maison Laurent. Les Allemands avaient confectionné un bargé anti-chars, avec des grumes et des sacs de sable. Durant 3 jours, la bataille a fait rage dans le quartier. A la fin, des soldats américains ont fait irruption dans notre

cave, à la recherche d'Allemands. Une voisine, M^{lle} Redelsperger, qui parlait anglais leur a fait comprendre que nous étions dans leur camp. L'atmosphère s'est détendue. En quittant les lieux, nous avons constaté l'étendue des dégâts. De l'autre côté de la rue, une habitation et un entrepôt de tabac avaient été incendiés. Un obus avait détruit un mur de la maison Husson».

Mme G. RETZ

Combat de chars

Germaine Retz était âgée de 32 ans et travaillait avec son mari, tailleur. «Un char allemand était sur le pont de la rue de la Gare, devant l'actuelle maison Magnus. Un char américain était en posi-

tion devant la fromagerie Riette. Le duel a tourné au profit des libérateurs. Nous en avons eu la confirmation par un soldat américain blessé qui nous a rejoint à la cave en nous indiquant «Tank boche kaput»,»

Mme J. JACQUEMIN

Face à face

Jeanine Jacquemin, née Claudel, habitait avec ses parents au 11, rue de la Gare. «Des Allemands occupaient notre appartement, transformé en poste d'observation. En face, au premier étage du 1, de la rue Leclerc, à l'époque «Hermann-Goering-Stras-

se», se trouvaient des Américains...

Deux Allemands étaient cachés derrière la maison, sous le pont du canal. En ayant assez des combats, ils sont rentrés à la cave du n° 11. Je suis sortie avec un drapeau blanc. Ces deux soldats m'ont suivi. Ils se sont rendus aux Américains».

La peur au ventre

Mme G. SCHRAMM

●●● *Germaine Schramm, née Ehretsmann, avait 20 ans. Elle aidait ses parents à la ferme familiale, au fond de l'im-passe de l'église. Elle se sou-vient encore précisément des combats qui ont secoué Ste-Croix-aux-Mines.*

Le samedi 25 novembre 1944, dès 8 h du matin, des soldats allemands gravissaient la Miessette, côté ouest. De l'autre côté, dans la forêt du kiosque, les Américains avaient déjà pris position. Les Américains ont ouvert le feu avant que les Allemands n'aient fini de s'installer. Nous sommes descendus à la cave. A partir de ce moment, plus moyen de sortir; nous étions vingt personnes, dont sept ve-nues du centre du village, croyant être en sécurité en se

réfugiant chez nous. Il y avait un bébé de quelques mois et deux fillettes d'un an et demi et de 3 ans. Pendant toute la journée, les tirs ont continué.

Le dimanche matin, mon père observait la Warche, où les Allemands avaient aussi pris position. Le curé Naegel voulait malgré tout célébrer sa messe à 6 h 30. Il a dû y re-noncer, les tirs reprenant. L'ar-tillerie américaine est entrée en action, les obus éclataient partout.

Le dimanche soir, le Feldwe-bel qui commandait le secteur nous a informé qu'il avait reçu l'ordre de résister; le repli était interdit; le lendemain il pen-sait recevoir du renfort...

Le lundi matin, la bataille a redoublé d'intensité. Un obus a fait écrouler la cheminée,

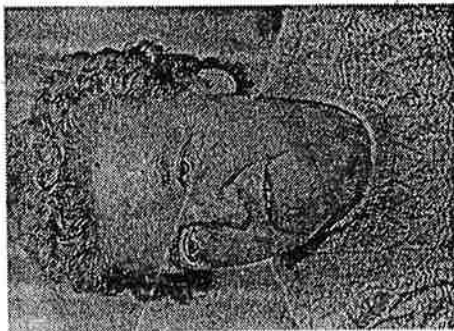
mes entassés dans le coin le plus reculé de la cave. Nous croyions tous notre dernière heure venue.

Un soldat allemand qui était avec nous est sorti par le sou-pirail. Tout autour il s'était aménagé un abri avec du bois et des volets qu'il avait arra-chés. Nous pensions avoir af-faire à un fanatique qui voulait continuer la guerre; en réalité, c'était un Alsacien de la vallée de Schirmeck qui voulait se ti-rer une balle dans la main, à travers une toile de tente, pour ne pas laisser de traces de poudre. Il a finalement réussi à se blesser. Pour lui, la guerre était finie. Un char américain est venu jusqu'à la maison voisine et a tiré un obus dans le hangar qui était devant la maison. Le reste des

Allemands s'est replié, sauf deux, qui sont restés avec nous dans la cave et se sont rendus aux soldats améri-cains.

En sortant de la cave, nous nous sommes rendus compte des dégâts matériels: outre la cheminée éboulée, il n'y avait plus d'escalier... Mais des voi-sins ont eut à souffrir davan-tage, un homme avait été tué dans son appartement, sa femme gravement blessée. Des soldats s'étaient battus au corps à corps dans cette mai-son. Le mardi matin, huit sol-dats allemands morts ont été dénombrés autour de la mai-son et dans la forêt.

Un soldat américain a aussi été tué dans le quartier, près de l'église, il a été trouvé à ge-noux, en position de tir...



Germaine Schramm. (Photo DNA)

qui a obstrué l'escalier de la cave. Il y avait une poussière étouffante et nous nous som-

Souvenirs de la libération de 1944

M. E. Riette: Sainte-Croix-aux-Mines (1984)

M. Edouard Riette, ancien adjoint au maire, nous a fait parvenir à son tour une relation des combats menés pour la libération du village de Sainte-Croix-aux-Mines le 28 décembre 1944. Une relation qui complète celle parue dans nos colonnes sous la plume de M. J. P. Antoine, adjoint au maire actuel.

«La population avait droit au rappel des combats de rues qui ont été livrés, mais tout n'a pas été dit et ce qui l'a été pourrait faire croire que les Américains ont libéré le village en se promenant...». Aussi, M. Riette rappelle-t-il, avec force détails, les souvenirs qu'il a personnellement vécus. Mais aussi l'épisode des cinq otages — les frères Joseph et Louis Baradel, Henri Bertrand, Joseph Meyer et Auguste Schmitt — qui avaient été condamnés par les Allemands à être fusillés près de la scierie Laurent en représailles (un soldat allemand avait été abattu la veille, devant la scierie, par les maquisards cachés dans la forêt) et qui ont vu arriver, comme un boulet de canon, un motard allemand pour avertir le peloton d'exécution que les «Amerikaner sind schon in Markirch» (les Américains sont

déjà à Sainte-Marie-aux-Mines).

Cette nouvelle avait conduit les Allemands à précipiter leur retraite, permettant aux cinq otages de s'échapper.

Et M. Riette de raconter l'arrivée des premiers Américains, descendus de la Chaume de Lusse par le Petit-Rombach, l'incendie de l'école de l'annexe, la résistance opposée par les Allemands qui, depuis les hauteurs de la Warthe, mitraillaient l'entrée du Petit-Rombach.

Dans le village même, raconte M. Riette, les Allemands avaient érigé des barricades antichars, l'un devant le restaurant Hoffmann (Julien), l'autre en face de l'ancien restaurant Spith. Les combats de rues ont dès lors fait rage, l'immeuble de M. Riette qui, dès le premier jour, avait été occupé par les libérateurs, alors que se terraient dans sa cave qui, depuis 1943, ne servait plus au commerce des produits laitiers — en raison de ses sentiments pro-français, M. Riette s'était vu ordonner par les Allemands, la fermeture de son entreprise — voisins et habitants de la Grand-Rue.

Huit obus d'un char allemand qui avait pris position sur le pont de la Lièpvrette, rue de la

Gare, touchèrent et endommagèrent sérieusement l'immeuble de M. Riette. Le char qui l'avait pris pour cible fut détruit par les Américains devant la boulangerie Feltz. Dans le centre du village, le duel d'artillerie qui s'y était livré, a laissé une vingtaine de cadavres allemands et quelques grands blessés. Aux abords du cimetière, deux Américains avaient été tués. L'immeuble situé à l'emplacement actuel de la gare routière avait été incendié. L'intérieur de l'ancienne mairie (bâtiment actuel des PTT) se trouvait saccagé. Les vitraux de l'église avaient bien souffert des combats.

M. MAURICE VELCIN

Les combats de Ste-Croix

Maurice Velcin habitait rue de l'Eglise à Ste-Croix. Il avait 16 ans et travaillait à la manufacture de tabac.

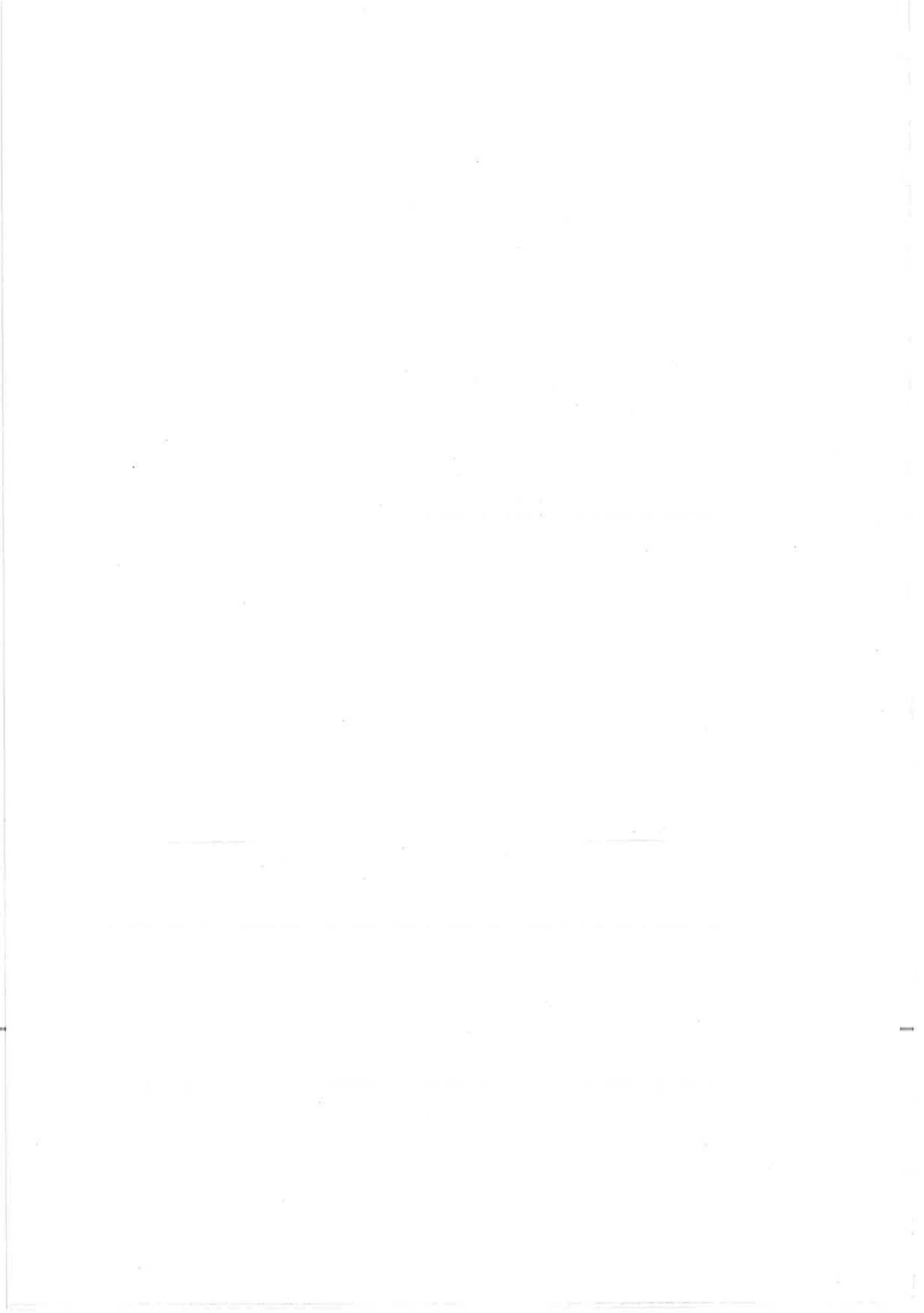
«Le samedi matin, je me suis encore rendu à mon travail. On entendait des explosions: les Allemands avaient fait sauter les aiguillages de la gare. A mon retour, il y avait des Allemands partout. L'un d'entre eux installait une mitrailleuse à la lisière de la Miessette. Il m'a dit d'aller me réfugier, car il avait ordre de tirer dans les prochaines minutes. Les Américains étaient en face, dans la forêt du kiosque... Nous sommes partis nous réfugier chez une tante dans une cave creusée sous la

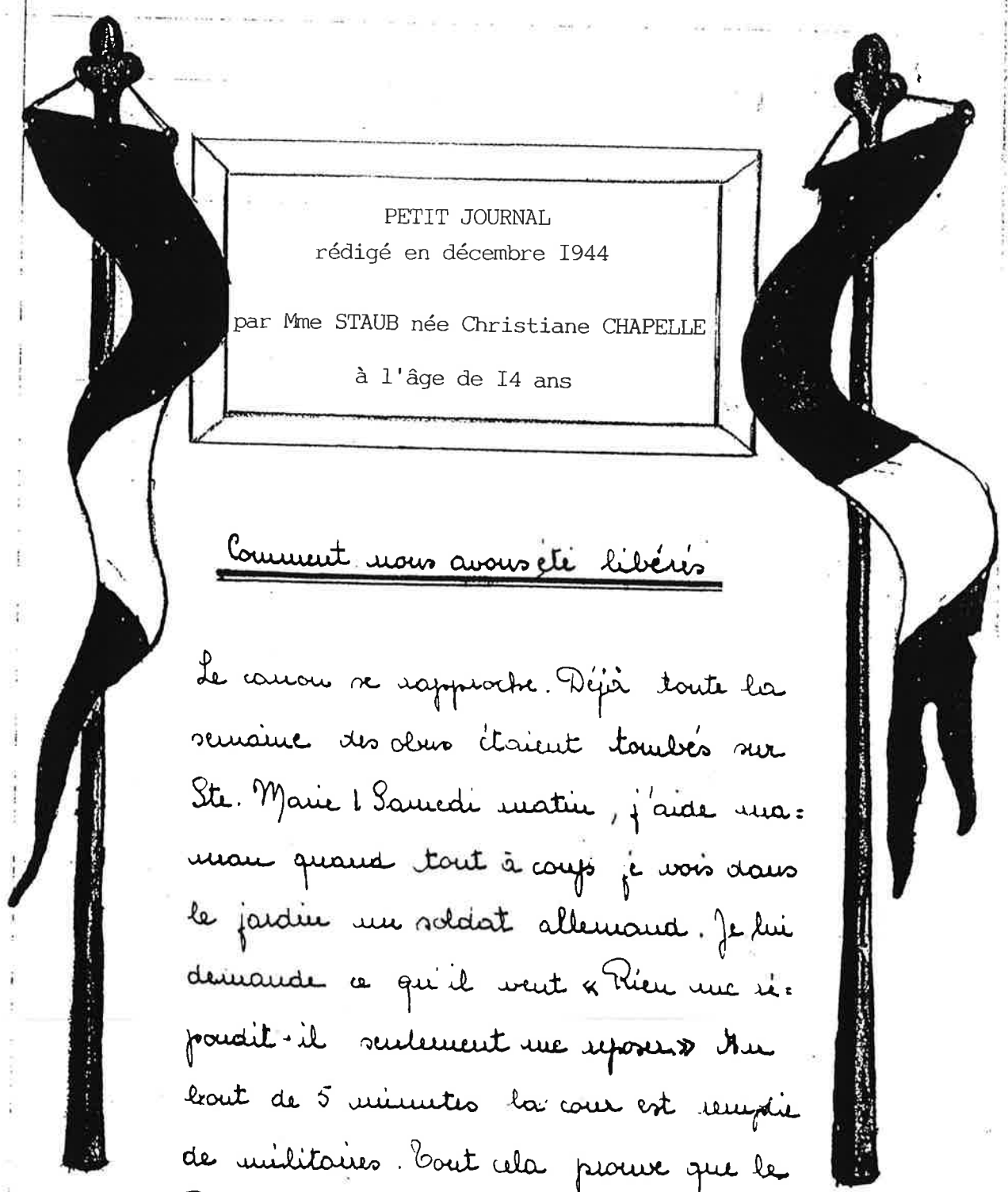
roche, à l'entrée du Grand-Rombach. Chemin faisant, un Allemand m'a ordonné de me dépêcher. Peu après, j'ai entendu un coup de feu. Je me suis retourné, le soldat était à terre... A la tombée de la nuit, les combats se sont calmés.

Le dimanche matin, les Allemands sont entrés dans la maison pour prendre position. Nous sommes redescendus à la cave, les tirs d'artillerie et de mitrailleuses se sont succédés. Profitant d'une accalmie, je suis monté à l'appartement. J'ai vu, près de l'église, le curé Naegel penché sur un soldat américain, à genoux, mort. Un des Allemands l'a mis en joue. Son chef a relevé le canon du

fusil en disant: «Ne tires pas». De retour à la cave, toute la maison a vibré: un char venait d'envoyer un obus. Nous avons vu des lueurs d'incendie, le dépôt de tabac et la maison attenante étaient en flamme...

Une soupe avait été préparée. Nous l'avons partagée avec les Allemands qui semblaient affamés. Les hommes présents les ont persuadé de se rendre. Après avoir laissé leurs armes au grenier, ils sont descendus avec nous dans la cave. Lors de l'arrivée des Américains, l'un d'entre eux, un jeune fanatique avait encore une grenade en main. Il a été rapidement désarmé...





PETIT JOURNAL
rédigé en décembre 1944

par Mme STAUB née Christiane CHAPELLE
à l'âge de 14 ans

Comment nous avons été libérés

Le canon se rapproche. Déjà toute la semaine des obus étaient tombés sur Ste. Marie. Samedi matin, j'aide ma-maman quand tout à coup je vois dans le jardin un soldat allemand. Je lui demande ce qu'il veut « Rien me répondit-il seulement me reposer » Au bout de 5 minutes la cour est remplie de militaires. Tout cela prouve que le front se rapproche. Bientôt le grondement du canon devient plus intense et il s'y mêle des coups de mitrail-

deux des coups de fusils. Les américains
sont à Ste. Marie! Sur face chez le doc:
teur on a même déjà des blessés.

Le samedi soir nous nous installons avec
M^{me} Hess et Jean-Claude à la cave, mais
nous sommes remontés vers le matin parce
que tout était redevenu calme. M^{me}
Hess ne veut plus rentrer chez elle, elle
craint que les soldats l'arrêtent. Ma-
man lui prépare un lit sur le canapé
et Jean-Claude s'installe avec moi dans
mon lit. À peine au bout d'une heure
notre maison est entourée de cosaques. Pierre

Ils sont montés -
le Slimboch

entend le chef ordonner « 500 Meter links »

J'ai encore dormi quelques heures dans
mon lit mais vers huit heures du ma-
tin, il a fallu vite descendre à la ca-
ve.

M^{me} Hess qui était retournée chez elle
vers 7^h 2 heures du matin, arrive toute
essoufflée, suivie bientôt de M^{me} M^{lle} Feltz
et Marguerite portant leur petite fille sur-
un dans ses bras. Tout de suite après

le monde s'installe pour dormir.

Pierre se fait un lit sur la caisse de pommes de terre. Les hommes s'assoient sur un banc, les enfants et les femmes sur les chaiselouques. Je m'allonge en serrant fortement contre moi un panier à deux couvercles, dans lequel j'ai enfumé mes petits chats. Je n'ai qu'à dormir de toute la nuit.

Le lundi l'artillerie redouble d'intensité.

En revenant M^{lle} Gall nous annonce que le téléphone est installé chez lui. Par une fente du soupisail papa voit un tank qui s'arrête juste devant la maison du docteur. C'est à ce moment qu'il nous quitte pour aller questionner le téléphoniste. Il lui donne comme réponse « Es wird schlimm »

Papa est décidé de quitter, mais maman trouve que le danger est déjà trop grand.

C'est vers midi que le tank commence à tirer. Quel malheur ! Tout le monde prie à haute voix et implore la Vierge. On s'imagina que toute les maisons sont détruites les vitres dézingolent, et l'éclatement des

deus resouble. Personne n'avait envie
de manger.

Vers 15 heures -

Vers 3 heures M^l Gall arrive avec 8 soldats
allemands qui ont abandonné leurs postes.
Tout de suite papa questionne le Unter-
offizier au sujet de ces tanks celui-ci
lui répond « Sie brauchen keine Angst
zu haben, diese Tanken schießen nicht
mehr sie breunen. Quel soulagement!
Puis il nous dit que ^{le} lieutenant à le
bras déchiqueté. Le blessé nous demande
à boire. Papa lui prépare une verre d'eau
avec de la menthe. Il demande à se re-
poser car il est très affaibli par le sang
qu'il a perdu. On lui prépare une chaise-
longue et une chaise pour relever ses pieds.
Papa leur demande s'ils veulent manger
ils répondent « Schon seit 2 Tagen haben
wir nichts mehr gegessen ». Et pourtant
ce n'est qu'après un long moment qu'ils
se décident à prendre quelque chose, telle-
ment ils sont abrutis par la bataille.
On leur partage du pain, des pommes

- * du frouage et du vin à boire.
- * A chaque instant le lieutenant supplie
 « Ist hier keine Sanitätär » aucune réponse
 « Also will keine von euch mir einen Sa-
 nitätär holen » Finalement deux hommes se
 présentent pour moi disant chercher du secours.
 Ce n'est qu'après la bataille que nous ~~se~~
 avons appris qu'ils s'étaient cachés dans le
 jardin voisin pour se rendre aux américains.

A deux reprises ^{Glenn} il ~~le~~ voulait quitter la cave
 passer les jardins pour ne pas être fait pri-
 sonnier. Chaque fois il s'affaisse évanoui.
 Les soldats ne se préoccupent pas de lui c'est
 encore Papa aidé de M^{re} Feltz qui le relève.
 C'est alors que commence un chapitre de phra-
 ses patriotiques entre coups de plaintes.
 « Alle Kameraden, meine Kameraden hat
 sich tapfer geschlagen » « O! wie
 schmerzt mir mein Arm hätte ich ge- »

glaubt daß ein Arm so schmerzen
kann» «Ich möchte es wäre
Nacht und die Preußen kämen»
..... «U! wär ich mir in einem
Lazarett müß ich denn ohne Hil-
fe sterben» «Ist hier noch ein Mann
von der ersten Gruppe?» «Ich» «Wie
heißen Sie?» «Rommann» «Ach
Rommann wo sind Sie her?» «Aus Bütt-
lingen» «Ich bin auch von Büttlingen»
«O! wie schmerzt mir mein Arm,
geben Sie mir doch ein Schlafpulver daß
ich schlafen kann» Le Unteroffizier fait
signe à Papa de ne pas lui en donner
car il en avait déjà absorbé deux.
«Rommann sind Sie verheiratet?» «Ja»
«Wie lange?» «acht Jahre» «Haben
Sie Kinder?» «zwei» «Sie könnten auch
schon drei haben» «Buben oder Mädchen?»
«zwei Buben» «Sind's Bengel?» «nein»
«Na wenn ich einmal habe da
müssen Sie Bengel sein, wie ich also
wie ihr Vater» «O! die Schmerzen schies:

ren Sie mich doch tot.» Au même mo-
ment il tâte son revolver. Le Unter-
offizier s'approche, le décharge et le re-
met dans son étui. «Nein mich selbst
will ich mich nicht totschießen denn
ich hab eine Braut und Eltern»

«Kommene ich gebe Ihnen die Adresse, wenn
Sie nach Büttlingen kommen geben Sie
zu meiner Braut und sagt ihr
daß es mir gut gegangen ist und daß
ich viel Schmerzen hatte.

Cout à coup on entend des coups de fusils
dans la rue. Plus une parole plus
une plainte on entendrait passer
une souris dans la cave. Cout de suite
après on entend des pas ce sont les améri-
cains, qui crient «Befehlung, sich ergeben»

Papa sort le premier puis les soldats
allemands le suivent haut les mains.

Voilà le premier américain qui descend à
la cave. Quel délivrance et quel joie ! Le
lieutenant était toujours couché. Il leur
explique en anglais qu'il ne peut pas

marcher. L'américain appelle deux prisonniers et leur ordonne de soulever leur chef.

Nous avons encore passé la nuit à la cave. Mais le mardi matin nos femmes montées pour déjeuner. Le bruit du canon s'était déjà éloigné. Quel désordre ! Nous en avons bien pour 15 jours à nettoyer. Les américains installent des fils téléphoniques et les petites jeep roulent sous terre. Les deux tanks allemands devant notre maison ont été remarqués le matin. On sort déjà les diaprures ! On oublie vite la fatigue et la crainte, heureuse d'être libérée.

Petit journal rédigé en Décembre 1941.
par Madame Staub née Christiane
Chapelle à l'âge de 14 ans -

Ch. Staub-Chapelle

Le 28 novembre 1944, Lièpvre était libéré

Le 28 novembre 1944 restera pour les habitants de Lièpvre une date mémorable car ils se souviennent des événements qui se sont passés.

L'état-major allemand avait choisi Lièpvre pour zone de défense vu la configuration du terrain et du site qui était un point fort stratégique. Les forces américaines, au courant une semaine avant, essayèrent d'anéantir le poste de commandement allemand par des tirs sporadiques en envoyant des obus de gros calibres qui firent d'importants dégâts. L'école et des maisons d'habitations furent touchées, mais le chalet magnifique des anciens établissements Dietsch resta indemne. Toutefois, les Allemands ne désespérèrent pas et ils continuèrent de construire des travaux de défense. Divers barrages furent construits en grumes réquisitionnées dans les scieries. Le plus important des ouvrages avait été préparé 4 mois à l'avance et il barrait la vallée entre la scierie Keck et le Raincorne, traversant tout le stade qui servait de jardin aux réfugiés allemands victimes des bombardements alliés. Des ouvrages secondaires étaient montés en dernière heure par les soldats et les civils français réquisitionnés pour ces travaux. Huit jours avant l'arrivée des alliés, une compagnie de supplétifs ou volontaires (Ukrainiens, Cosaques et Mongols) venant de Saint-Dié qui venait d'être incendié, sous le commandement d'un officier se préparait à la destruction d'ouvrages tels que la voie ferrée et les ponts qui enjambaient la Lièpvrette. Ils dynamitèrent les ponts SNCF du pré de La Mule et du Bois l'Abbesse. Le 27 novembre 1944 vers 5 h du matin, les 2 ponts qui mènent au Holmbach, celui de la place de la fête et le pont principal dit de « La Broque », entre la boucherie Charles Rustenholtz et la boulangerie Victor Schelcher furent dynamités. Pour une bonne partie des villageois, c'était la désolation et la consternation. La population en grande partie ayant pris peur se tenait dans les caves et abris et une partie de celle-ci avait déserté le village.

La bataille

A ce moment là, les Allemands préparent la bataille qui s'annonce très dure en occupant des endroits où ils espèrent contenir les Américains. Ils forment une ligne de défense à partir des Etablissements Brech par la colline du Kast, le bas du Chalmont, l'entrée de la forêt domaniale de La Vancelle, le petit bois et le Faubourg de Sélestat, lieu-dit « Les Baraques ».

Mais une semaine avant, les avant-postes américains et des éléments composés de patrouille de reconnaissance étaient arrivés sur place au-dessus du stade et de la collinière en suivant les crêtes et ils observaient toutes les manœuvres allemandes. Toutes les unités allemandes se repliaient de nuit. Le 27 novembre 1944, les derniers blessés de l'armée du Reich se véhiculant d'eux mêmes traversaient le village. Ceux qui étaient valides, blessés au bras ou à la tête poussaient des chariots et charrettes dans lesquels avaient pris place les plus handicapés. Où était alors la fière armée qui 4 années auparavant défilait

dans un ordre impeccable sous le soleil de plomb de 1940 ?

Le 28 novembre 1944 vers 9 h 30 du matin, les 1er éléments d'Infanterie du 142 RI de la 36e division appartenant à la 7e armée Américaine sous les ordres du général Patsch escorté de bulldozers et de chars Scherman M4 X1 arrivaient en colonne fouillant maisons après maisons à la recherche des Allemands qui avaient déserté le village. Une résistance acharnée eut lieu auprès du Kast et continuait jusqu'en fin d'après-midi et les Américains subirent de lourdes pertes. Pied à pied, ils escaladèrent la colline sous un feu nourri de mortier et de lance grenade. Sur le petit plateau du sommet, un « Feldwebel » était posté et à l'aide d'un sifflet commandait les tirs, observant facilement les mouvements des Américains. Il fut tué à son tour et enterré avec 12 de ses compagnons au cimetière communal. Un autre vint mourir la nuit sur les escaliers de ce même cimetière. Un hôpital était installé dans la vaste salle d'attente de la gare pour soigner les nombreux blessés. Voyant que les troupes n'avançaient plus, les alliés mirent deux canons en batterie à la scierie Keck et bombardèrent en direction du Chalmont. A force, ce fut la débâcle vers la direction de la forêt de La Vancelle. Les jours des 28 et 29 novembre 84, près de 250 prisonniers furent amenés au poste de commandement américain, près de la Vieille Fontaine, à l'ancienne maison Stalter. Un major allemand (colonel) était parmi eux. Après la fouille, il les fit mettre une dernière fois au garde à vous et les félicita pour leur courage et leur bravoure. Son discours terminé, en claquant les talons, il leur envoya un magistral « Sieg-Heil ». Les combats continuèrent sur la petite route menant à La Vancelle qui était à certains endroits infesté de tués.

Des pertes importantes

Malgré les ponts coupés, les alliés avaient réussi à mettre les chars en action, les Allemands attendaient ceux-ci de pied ferme munis de « Panzerfaust ». Ils détruisirent plusieurs blindés, dont un bulldozer chargé de déblayer les gros pins coupés en travers de la route. La bataille s'engagea au Faubourg de Sélestat où un barrage était établi en face de la conclèrgerie du chalet Dietsch. Là aussi, il y eut des pertes importantes de part et d'autre. Des tireurs Allemands isolés et cachés dans la forêt, dit « au Calvin » tirèrent sur les Américains pendant quelques jours encore. Le 29 novembre 1944, l'artillerie Allemande sachant que les blindés passaient par le Holmbach fit feu et détruisit plusieurs maisons du quartier. Au Bois l'Abbesse, des fermes étaient détruites par un duel d'artillerie. Plusieurs obus étaient tirés sur le bas du village et un bâtiment des anciens établissements Dietsch fut détruit. Plusieurs victimes civiles furent à déplorer. Sur la zone de Lièpvre, une quarantaine de soldats furent tués en une journée.

Le village avait payé un lourd tribut et il fallait bien du courage aux habitants. Un élan de solidarité se fit jour pour réparer ce qui pouvait l'être. L'hiver était à la porte et malgré la misère, il y avait de la joie au cœur. Lièpvre était libéré.

LA REGION EST LIBEREE

Enfin, la région est libérée, les forêts sont nettoyées, et le combat s'éloigne en direction de l'est. L'artillerie américaine, en position à Lièpvre, dirige ses canons en direction de Thannkirch et de Hippolyte, puis nous quittera également, et les habitants pourront sortir des abris sans danger. Ils pourront se rendre compte des destructions et des ravages dont la localité a été victime, et aussitôt il faudra parer au plus pressé, car la pluie arrive, et de nombreux toits sont découverts. Les tuiles disponibles ne suffisent pas, on couvre les toits avec tout ce qui peut servir, planches, tôles, et surtout avec des rouleaux de carton spécial, mis à la disposition par des entrepreneurs de Ste-Marie. Les industriels de cette ville voisine nous envoient des équipes d'ouvriers, qui participent au déblaiement et aux réparations d'urgence, mais il faudra des années pour réparer les dommages, et aujourd'hui, 10 ans après la Libération, on rencontre encore un peu partout les vestiges de la guerre, bien que la plupart des maisons soient reconstruites et les logements rendus habitables.

Mais la localité n'aura pas seulement à souffrir du tir d'artillerie, des incendies et des suites de la destruction des ponts. Peu après la Libération surgit une nouvelle calamité. Le pont mécanique pour franchir la Lièpvrette, construit par les Américains, sera démonté pour être utilisé ailleurs, et sera remplacé par un pont en bois. Les troupes américaines le construisent en tenant uniquement compte des nécessités militaires, sans se soucier des suites qui en résulteront pour les habitants. Trois gros caissons en bois sont enfoncés dans le lit de la rivière et remplis de pierres. Là-dessus est placé le tablier du pont, et la circulation est à nouveau ouverte. Cependant l'eau, barrée par les piliers du pont, dont l'un est au milieu de la Lièpvrette, ne peut plus s'écouler aussi vite qu'elle arrive, d'autant plus que nous sommes gratifiés de pluies torrentielles. Le niveau de la rivière monte, sur une grande distance la rivière forme un

immense étang et déborde. Les caves et les rez-de-chaussée de nombreuses maisons de la rue Clemenceau et de la rue du Hoimbach sont inondés. Les masses d'eau traversent la route nationale, suivent la rue St-Antoine, pour se déverser ensuite dans la rivière du Rombach. Depuis le pont jusqu'à la place des Fêtes, la rue est impraticable pour les piétons et les véhicules sont dans l'eau jusqu'aux essieux. Malgré toutes les interventions auprès des autorités militaires, il ne sera pas possible de remédier à cette calamité, qui coûtera aussi la vie à un soldat américain. Une jeep, dans laquelle se trouvent deux soldats, manque le virage au pont et fonce droit dans la Lièpvrette.

Un soldat réussit à se dégager et gagne la rive à la nage, mais l'autre ne peut se libérer et, lorsqu'il sera possible de sortir la voiture avec son occupant, celui-ci aura cessé de vivre. Tant que les grandes pluies dureront, l'inondation ne disparaîtra pas et les caves resteront, pendant des mois, pleines d'eau jusqu'au plafond. Plus tard, le pont étant devenu impraticable, usé et près de s'écrouler il sera fermé à la circulation, et celle-ci se fera par le pont près de la Grand-rue, reconstruit provisoirement. Des années passeront jusqu'à ce que le grand pont de la Lièpvrette soit reconstruit définitivement en béton armé, après qu'un commando de prisonniers allemands aura dégagé le lit de la rivière des pierres du pont et des grandes quantités de gravier qui le courant a amené et déposé à cet endroit.

Malgré toutes les destructions, les calamités diverses, les difficultés nombreuses pour pouvoir loger parfois plus d'un millier de soldats dans notre localité si péniblement éprouvée, tout le monde respire librement, car la Libération est enfin arrivée, et, si elle s'était encore fait attendre quelques mois, l'hiver qui était à la porte aurait probablement été funeste pour Lièpvre.

LES DERNIERS COMBATS

Pendant toute la journée et le lendemain, fusillade nourrie et tir d'artillerie. Les Allemands sont embusqués au Kast, au Châlmont, au Menabois, au Bois-l'Abesse, à La Vancelle. Les premiers prisonniers allemands arrivent. Les chars arrosent les forêts, que les Allemands occupent encore, avec des obus, et sur le territoire de la commune tomberont 19 soldats allemands. Quant aux pertes américaines, on les ignore, car les soldats tués ou blessés sont immédiatement ramenés à l'arrière du front et aucun soldat américain n'en parlera. Consigne rigoureuse, et il en est ainsi pour tout ce qui concerne le militaire, formation, nom ou destination.

Pendant la journée du 28 et le soir, l'artillerie est très active et il est prudent de ne pas s'aventurer dehors. Les Allemands dirigent leur feu en direction du Hoimbach, et plusieurs maisons sont détruites ou sérieusement touchées. Le soir, le grand bâtiment des

Etablissements Dietsch, où se trouvent les bureaux et le magasin, est incendié.

Plusieurs employés et ouvriers de l'usine veulent sauver de la destruction les archives et une partie des stocks, mais l'artillerie allemande continue à tirer, et deux habitants sont blessés mortellement: Alphonse Idoux et Joseph Marchand.

Au Bois-l'Abesse, les chars américains stationnent sur la route et dirigent leur tir sur la forêt, où se tiennent encore les Allemands en retraite. L'artillerie allemande riposte par un feu bien nourri, et toutes les maisons de l'annexe sont gravement touchées. La ferme de Vve Sophie Pierre brûle, on réussit de justesse à faire sortir le bétail, mais il n'est plus possible de le mettre à l'abri dans d'autres écuries. Les bêtes partent dans les champs, elles seront toutes tuées par des éclats d'obus, et plusieurs jours après, lorsque la bataille sera terminée, il faudra les enfouir.

D'HUI SA LIBERATION

LA NUIT DU 26 AU 27 NOVEMBRE

La nuit du 26 au 27, la population est dans les caves, des obus tombent avec intermittence sur le village, sans toutefois causer des dommages fort graves. Le matin, on aperçoit au croisement de la rue Clemenceau et de la rue de la Gare 3 officiers allemands, et un militaire est en train de creuser de chaque côté des ponts des tranchées qui sont destinées à recevoir la munition pour faire sauter les ponts, qui sont au nombre de quatre. Le principal, celui de la Lièpvrette, construction solide qui pourrait encore voir s'écouler des siècles, puis le pont reliant la rue Clemenceau et la rue du Hoimbach près du restaurant Baradel, celui reliant également la rue Clemenceau à la rue du Hoimbach près de la boucherie Antoine, et en dernier lieu celui reliant la Grand-rue à la place des Fêtes, au confluent de la rivière du Rombach et de la Lièpvrette. Les habitants, surtout ceux des maisons voisines des ponts, se demandent avec angoisse ce qui va arriver lorsque les ponts sauteront. On déménage ce qui est encore possible, puis ces habitations sont évacuées dans le courant de la journée. Au pont près de la boucherie Antoine, un citoyen a l'imprudence de contempler les militaires au travail, mal lui en prend.

Le commandant, grincheux et mauvais, lui donne l'ordre de prendre une pioche et de participer à ce travail de terrassement. L'autre s'exécute, mais dans un moment d'inattention, saute par-dessus l'enclos de la boucherie, ressort par le côté opposé et gagne La Vancelle. Le commandant ne se connaît plus de colère, il fait sortir les habitants de la boucherie, ferme les portes, met les clefs en poche et déclare que personne ne rentrera plus si le délinquant ne lui est remis. D'ailleurs, il va donner l'ordre d'incendier le village, car il constate qu'il n'y a presque plus d'hommes dans la localité, qu'ils se cachent avec l'intention d'attaquer les troupes en retraite à la manière des maquisards. Heureusement le capitaine et le lieutenant qui l'accompagnent n'ont pas la tête aussi chaude et ne sont pas de son avis. Ils lui font comprendre qu'on ne brûle pas un village pour un motif aussi futile, que rien ne prouve ses soupçons, et qu'ils sont encore aussi là pour empêcher qu'un ordre aussi grave soit exécuté. Pour apaiser son courroux, il est possible de recruter une dizaine d'hommes, la plupart des vieux, qui avec pelle et pioche, passent devant lui avec l'ordre de démolir la passerelle qui franchit la rivière au No 39 de la rue Clemenceau. Quelques soldats sont déjà occupés à cette destruction ridicule. Ils appartiennent à un bataillon disciplinaire et ne portent plus aucune arme, se

moquent du renfort qui leur arrive, et invitent la caravane à déguerpir, qui repasse devant le commandant. Celui-ci, maintenant, est tranquilisé, il remet les clefs de la maison fermée au propriétaire, et cette chaude alerte se termine à l'amiable.

L'après-midi arrive la munition destinée à la destruction des ponts, principalement des grenades à main et des plaques d'explosifs, et une quantité dépassant de beaucoup celle nécessaire est placée dans les tranchées

aux extrémités des ponts. Notamment le grand pont sur la Lièpvrette est largement gratifié et en reçoit le chargement d'un camion. Le sous-officier, chargé de ce travail, auprès duquel on s'informe si un danger existe pour le village, répond que seules les maisons à proximité immédiate du pont subiront quelques dommages, mais que pour les autres, il n'existe aucun danger. Le lendemain matin, on saura à quoi s'en tenir à ce sujet.

LES PONTS SAUTENT

A minuit, les dernières unités combattantes, fraîchement arrivées, partent en position en direction de Musloch, et il ne reste plus dans la localité que le commando pour procéder à la destruction des ponts. Peu avant 3 h. du matin, le 28 novembre, ces hommes circulent dans la rue Clemenceau et la Grand-rue, avertissant la population qu'ils vont allumer les charges à 3 h. et que les gens doivent se mettre en sécurité dans les caves. Puis suivent trois explosions, les vitres volent en éclats, et une grêle de terre et de pierres s'abat sur les maisons. Puis, c'est la tranquillité complète. Les propriétaires intéressés sortent peu après des caves pour se convaincre si leur maison est encore debout, et reviennent consternés après avoir constaté les dégâts. Dans l'énerverment, on a complètement oublié que le grand pont n'a pas encore sauté, lorsqu'à 6 h. 45 une explosion terrible secoue tout le quartier, une fumée jaune et épaisse s'élève au-dessus de la Lièpvrette, et c'est une chance que personne n'est blessé sur la route par les pierres qui pleuvent. Après que la fumée s'est dissipée, un aspect déplorable s'offre aux habitants, plusieurs maisons sont écroulées ou fortement endommagées, et tous les toits du voisinage sont plus ou moins découverts.

Cette dernière explosion est le précurseur de la libération. Les dernières troupes allemandes se sont repliées hors de la localité, et la destruction du pont a été retardée jusqu'au matin à cet effet.

Le premier soldat américain

Peu avant 8 h., les premiers soldats américains descendent la rue Clemenceau; ils avancent avec une grande précaution, longent les maisons, scrutent ruelles, portes et fenêtres, mais tout reste tranquille pour l'instant, et les habitants leur affirment qu'il n'y a plus de soldats allemands dans les maisons. Un char arrive, rencontre au croisement de la rue Clemen-

ceau et la rue de la Gare un barrage, et après s'être repris à trois fois, enfonce et renverse cet amas de poutres et de planches qui s'écroule comme un château de cartes. Puis, il s'arrête devant la mairie, ne pouvant continuer son chemin : là où était le pont s'ouvre un gouffre large et profond.

Mais cet obstacle disparaîtra bientôt. A 10 h. arrive une compagnie du Génie américain avec un pont mécanique en pièces détachées, et pour la première fois on observera ces soldats qui travaillent avec acharnement et silencieusement; rarement un ordre doit être donné, et si nécessaire, celui-ci est communiqué sans hausser la voix et exécuté immédiatement. Quel contraste avec le commandement allemand. En un temps record, ce travail gigantesque est terminé, le pont boulonné et monté relie les rives de la Lièpvrette, et à minuit, les chars, les véhicules et l'artillerie le franchissent.

LA REGION EST LIBEREE

Enfin, la région est libérée, les forêts sont nettoyées, et le combat s'éloigne en direction de l'est. L'artillerie américaine, encore en position à Lièpvre, dirige ses canons en direction de Thannenkirch et d'Hippolyte, puis nous quittera également, et les habitants pourront sortir des abris sans danger. Ils pourront se rendre compte des destructions et des ravages dont la localité a été victime, et aussitôt il faudra parer au plus pressé, car la pluie arrive, et de nombreux toits sont découverts. Les tuiles disponibles ne suffisent pas, on couvre les toits avec tout ce qui peut servir, planches, tôles, et surtout avec des rouleaux de carton spécial, mis à la disposition par des entrepreneurs de Ste-Marie. Les industriels de cette ville voisine nous envoient des équipes d'ouvriers, qui participent au déblaiement et aux réparations d'urgence, mais il faudra des années pour réparer les dommages, et aujourd'hui, 10 ans après la Libération, on rencontre encore un peu partout les vestiges de la guerre, bien que la plupart des maisons soient reconstruites et les logements rendus habitables.

Mais la localité n'aura pas seulement à souffrir du tir d'artillerie, des incendies et des suites de la destruction des ponts. Peu après la Libération surgit une nouvelle calamité. Le pont mécanique pour franchir la Lièpvrette, construit par les Américains, sera démonté pour être utilisé ailleurs, et sera remplacé par un pont en bois. Les troupes américaines le construisent en tenant uniquement compte des nécessités militaires, sans se soucier des suites qui en résulteront pour les habitants. Trois gros caissons en bois sont enfoncés dans le lit de la rivière et remplis de pierres. Là-dessus est placé le tablier du pont, et la circulation est à nouveau ouverte. Cependant l'eau, barrée par les piliers du pont, dont l'un est au milieu de la Lièpvrette, ne peut plus s'écouler aussi vite qu'elle arrive, d'autant plus que nous sommes gratifiés de pluies torrentielles. Le niveau de la rivière monte, sur une grande distance la rivière forme un

immense étang et déborde. Les caves et les rez-de-chaussée de nombreuses maisons de la rue Clemenceau et de la rue du Hoimbach sont inondés. Les masses d'eau traversent la route nationale, suivent la rue St-Antoine, pour se déverser ensuite dans la rivière du Rombach. Depuis le pont jusqu'à la place des Fêtes, la rue est impraticable pour les piétons et les véhicules sont dans l'eau jusqu'aux essieux. Malgré toutes les interventions auprès des autorités militaires, il ne sera pas possible de remédier à cette calamité, qui coûtera aussi la vie à un soldat américain. Une jeep, dans laquelle se trouvent deux soldats, manque le virage au pont et fonce droit dans la Lièpvrette.

Un soldat réussit à se dégager et gagne la rive à la nage, mais l'autre ne peut se libérer et, lorsqu'il sera possible de sortir la voiture avec son occupant, celui-ci aura cessé de vivre. Tant que les grandes pluies dureront, l'inondation ne disparaîtra pas et les caves resteront, pendant des mois, pleines d'eau jusqu'au plafond. Plus tard, le pont étant devenu impraticable, usé et près de s'écrouler il sera fermé à la circulation, et celle-ci se fera par le pont près de la Grand-rue, reconstruit provisoirement. Des années passeront jusqu'à ce que le grand pont de la Lièpvrette soit reconstruit définitivement en béton armé, après qu'un commando de prisonniers allemands aura dégagé le lit de la rivière des pierres du pont et des grandes quantités de gravier que le courant a amené et déposé à cet endroit.

Malgré toutes les destructions, les calamités diverses, les difficultés nombreuses pour pouvoir loger parfois plus d'un millier de soldats dans notre localité si péniblement éprouvée, tout le monde respire librement, car la Libération est enfin arrivée, et, si elle s'était encore fait attendre quelques mois, l'hiver qui était à la porte aurait probablement été funeste pour Lièpvre.

LES DERNIERS COMBATS

Pendant toute la journée et le lendemain, fusillade nourrie et tir d'artillerie. Les Allemands sont embusqués au Kast, au Châlmont, au Menaboïs, au Bois-l'Abesse, à La Vancelle. Les premiers prisonniers allemands arrivent. Les chars arrosent les forêts, que les Allemands occupent encore, avec des obus, et sur le territoire de la commune tomberont 19 soldats allemands. Quant aux pertes américaines, on les ignore, car les soldats tués ou blessés sont immédiatement ramenés à l'arrière du front et aucun soldat américain n'en parlera. Consigne rigoureuse, et il en est ainsi pour tout ce qui concerne le militaire, formation, nom ou destination.

Pendant la journée du 28 et le soir, l'artillerie est très active et il est prudent de ne pas s'aventurer dehors. Les Allemands dirigent leur feu en direction du Hoimbach, et plusieurs maisons sont détruites ou sérieusement touchées. Le soir, le grand bâtiment des

Etablissements Dietsch, où se trouvent les bureaux et le magasin, est incendié.

Plusieurs employés et ouvriers de l'usine veulent sauver de la destruction les archives et une partie des stocks, mais l'artillerie allemande continue à tirer, et deux habitants sont blessés mortellement: Alphonse Idoux et Joseph Marchand.

Au Bois-l'Abesse, les chars américains stationnent sur la route et dirigent leur tir sur la forêt, où se tiennent encore les Allemands en retraite. L'artillerie allemande riposte par un feu bien nourri, et toutes les maisons de l'annexe sont gravement touchées. La ferme de Vve Sophie Pierre brûle, on réussit de justesse à faire sortir le bétail, mais il n'est plus possible de le mettre à l'abri dans d'autres écuries. Les bêtes partent dans les champs, elles seront toutes tuées par des éclats d'obus, et plusieurs jours après, lorsque la bataille sera terminée, il faudra les enfouir.

LES REFRACTAIRES APPARAISSENT

Car, à peine les troupes alliées avaient-elles occupé le village que sortirent de nos forêts prisonniers français, jeunes gens de Lièpvre réfractaires de la Wehrmacht et surtout de nombreux Français contraints au service du travail.

Ces derniers, venus d'Allemagne, avaient été occupés dans les ateliers aménagés par les Allemands dans le tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines et logés dans les bâtiments des établissements Dietsch à Lièpvre. La présence de ces Français avait suscité le courroux des autorités nazies. Une vive discussion à ce sujet avait eu lieu à la mairie entre les chefs du parti et les directeurs de l'entreprise bavaroise qui dirigeaient les ateliers de Sainte-Marie. Les nazis s'opposaient à ce que les travailleurs français, le travail terminé, fréquentassent les restaurants du village, afin de les empêcher de fraterniser avec la population. Les directeurs, par contre, soutenaient que ces Français n'étaient pas des prisonniers et que, leur travail accompli, ils devaient être libres et disposer de leur liberté à leur guise. Il est probable que les nazis l'emportèrent, car, début août, l'ordre arriva que les travailleurs français seraient à nouveau transférés en Bavière à leur ancien lieu de travail. Toutefois, cet ordre ne put être exécuté que très partiellement. Les Français ayant été mis au courant de ce qui les attendait, déguerpirent pour la plupart avant d'être encadrés. Une partie, revenant des ateliers, alertée à la gare de Lièpvre, ne regagna plus ses quartiers. D'autres, qui s'y trouvaient, sautèrent par les fenêtres et tous s'éparpillèrent dans les forêts voisines. Là, ils prirent contact avec les réfractaires de Lièpvre et d'autres fugitifs et construisirent dans les fourrés les plus épaisses et difficilement accessibles des abris, souvent souterrains, et aménagés aussi confortablement que ne le permettaient les moyens.

Mais alors surgirent les difficultés pour nourrir plus de 200 hommes ainsi cachés dans les environs, surtout si l'on tient compte du système de ravitaillement alors existant, la population ne recevant déjà que le strict nécessaire. Soulignons que dans ces conditions, beaucoup de familles de la localité ont fait de grands sacrifices. Les uns cachaient les fuyards dans les maisons, toujours dans la crainte d'une

perquisition. D'autres recevaient le soir plusieurs de ces hommes qui, cachés toute la journée, sortaient le soir de leur terrier en profitant de l'obscurité, et gagnaient notamment les fermes isolées pour se ravitailler. Cette situation dura plusieurs mois, et grâce à cet esprit de fraternité de nos concitoyens, tous ces hommes qui pendant des jours interminables avaient vécu une vie traquée et solitaire, lourdement chargée de dangers et de cafard, sortirent indemnes de nos forêts et recouvrèrent la liberté. Mais il était temps. Car l'hiver était à la porte, un hiver très rigoureux, qui recouvrit pour longtemps champs et forêts d'une épaisse couche de neige, et comment alors ravitailler ces hommes en pleine nature sans attirer l'attention de l'ennemi, qui n'aurait eut alors qu'à suivre les traces dans la neige profonde pour trouver les abris des réfractaires.

Et comme ces hommes, décidés à tout, connaissant le sort qui les attendrait en cas d'arrestation, en partie armés de fusils, se seraient certainement défendus en pareille situation, il n'est pas difficile d'en déduire les suites qui en seraient résultées pour notre localité, avec répression, arrestations et otages. Mais la Libération, arrivée au moment critique, trancha cette question à la satisfaction de tout le monde, même des gendarmes allemands, qui n'avaient aucun désir d'aventurer dans nos forêts.

La commune de Lièpvre, lourdement éprouvée, était enfin libérée. Les semaines et les mois qui suivirent apportèrent encore des charges écrasantes pour la population, devant pourvoir au cantonnement des troupes américaines et françaises, manquant de logement dans une localité fortement sinistrée, mais ces difficultés trouvèrent malgré tout une solution.

La croix de guerre

Quelques années s'écoulèrent. Puis la République française reconnaissait les services rendus par la localité à la cause française sous l'occupation et lui décernait la croix de guerre 1939-45 avec la citation suivante :

A l'ordre du corps d'armée

LIEPVRE (Haut-Rhin)

Commune sinistrée à 50 %, comptant 5 tués, 4 blessés, 43 déportés et 20 emprisonnés.

Pendant l'occupation a constitué une filière qui a fait passer la frontière à environ 50 prisonniers de guerre français et une cinquantaine de jeunes gens de la localité réfractaires à la « Wehrmacht ».

Du mois d'août 1944 à fin novembre 1944, a ravitaillé et hébergé environ 200 Français déportés, réfractaires au STO qui se tenaient cachés et étaient recherchés par la Gestapo.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec étoile de vermeil.

Fait à Paris, le 12 février 1949.

Signé : Max LEJEUNE »

Le 14 juillet 1949, une délégation du conseil municipal, avec M. Louis Baland, maire, et M. Paul Collin, adjoint, se rendait à Colmar, où, sur le Champ de Mars, sous la présidence du général de Lattre de Tassigny, plus tard maréchal de France, et en présence de l'armée, des autorités et d'une foule nombreuse, eut lieu la remise officielle de la croix de guerre par le général Gruss, alors gouverneur militaire de Strasbourg, à la commune de Lièpvre, ainsi qu'à différentes autres communes du département.

M. ALBERT BRESSON

De Ste-Marie à La Vancelle

● ● ● M. Albert Bresson, âgé de 37 ans à la Libération, tenait le café du Violu, rue Clemenceau à Sainte-Marie. Voulant éviter de prévisibles affrontements dans le secteur du col, il s'est retrouvé à La Vancelle... théâtre de violents combats!

Bien que les Allemands aient construit une forteresse sur la route du col, dans le tournant près de la carrière, la libération de ce quartier s'est passée dans le calme. Il faut dire que ces travaux de fortifications n'étaient pas terminés et n'auraient de toute façon servi à rien. Et pour cause! Les Américains sont entrés dans la vallée par la Goutte-des-Pommes, alors que les Allemands les attendaient au col.

Selon A. Bresson, une bagarre de courte durée s'est déroulée près de l'usine à gaz (à proximité de l'ancienne cité Blech), alors que les soldats allemands se retiraient

vers La Vancelle. Ironie du sort, c'est là que se trouvait le couple Bresson! Craignant des combats dans le secteur du col, Albert s'était en effet réfugié avec son épouse chez ses parents!

Dans le village de La Vancelle, il y a eu une bataille rangée. Quatre maisons ont été incendiées et des soldats allemands ont été tués. A. Bresson lui-même en a vu quatre. Les alliés ont aussi vraisemblablement subi des pertes. A. Bresson a ainsi vu un char américain, pense-t-il, abandonné dans la forêt, au bord du chemin, entre Lièpvre et La Vancelle.

Les combats de La Vancelle ont

duré près d'une semaine. Le gros des affrontements s'est déroulé en bordure de la forêt. L'état-major allemand était cantonné dans une maison au-dessus du village, à proximité de la forêt. Pour les en déloger, les Américains ont incendié la demeure avec des chars. Les soldats allemands se sont ensuite repliés vers le Frankenbourg, avant de redescendre par le val de Villé où les Américains les attendaient et les ont fait prisonniers. Les prisonniers ont été évacués par camions par le col de Sainte-Marie-aux-Mines. C'est ainsi qu'Albert a reconnu les anciens Schupo de Sainte-Marie.

D'autres faits ont marqué A. Bresson: des soldats allemands, essentiellement des Russes incorporés de force, se mélangeaient à la population civile. L'un d'entre eux, passablement ivre, a ainsi menacé M. Bresson, lui reprochant de ne pas être au front et d'être un

«terroriste». Ce jour-là, Albert a dû son salut que dans la fuite!

Une autre anecdote a fait l'affaire des fermiers locaux dont les animaux de trait avaient été réquisitionnés par les Allemands. A la suite des combats, ces chevaux pâturaient dans les prés, aux abords du village. Dans un premier temps les Américains voulaient les tuer... Les habitants du village leur ont finalement dissuadés et se les sont appropriés!

Les combats de La Vancelle terminés, le couple Bresson est retourné à Sainte-Marie où tout était terminé. Par la suite, ils ont appris que les Américains étaient descendus du Kepfel, au-dessus d'Echery, et avaient libéré le camp de prisonniers qui se trouvait près de l'usine Diel. Après les combats les soldats américains étaient retournés à l'usine Lacur, où se trouvait également un dépôt d'essence. Par la suite, des Français leur ont succédé.

M. Jean HINSINGER

"Après avoir déserté l'armée allemande fin septembre 1944, mon frère et moi-même nous avons aménagé une cachette dans le foin à la ferme de mes parents au lieu-dit "La Vaurière". Nous partagions notre retraite avec deux prisonniers français évadés.

A une cinquantaine de mètres de chez nous un aviateur américain abattu dans le "Ried" avait trouvé refuge chez un oncle.

Jusqu'à fin novembre tout se passa bien. Dans la nuit du 26 au 27 novembre, mon père vint nous prévenir de ne pas bouger de notre cachette. En effet, une compagnie allemande cantonnée au village se replia vers "La Vaurière" et installa son PC dans notre ferme afin d'organiser la résistance.

Dès le 27 au matin, les Américains avaient repéré les va-et-vient des ennemis autour de la ferme.

Alors débutèrent des tirs de mortiers encore assez espacés qui épargnèrent la maison d'habitation. Cela dura toute la journée du 27 et du 28. Il y eut également quelques rafales de mitrailleuses mais aucun accrochage sérieux.

Ce n'est que le 29 au petit jour que tout s'aggrava. Les Allemands multiplièrent les patrouilles et les Américains intensifièrent les tirs de mortiers dont les obus tombèrent toujours plus près de la maison.

Vers 11h. des obus touchèrent le toit sans provoquer d'incendie. Il ne nous restait plus qu'à quitter notre cachette pour nous réfugier à la cave sous les yeux des officiers allemands qui heureusement n'étaient pas nazis.

Vers 13h30-14h, alors que les tirs de mortiers faisaient toujours rage, le père Hestin vint du village pour prévenir le commandant des Allemands de l'arrivée imminente des Américains et pour lui demander de faire cesser le feu. Il éviterait ainsi la destruction du hameau et la mort de soldats et de civils.

Après quelques hésitations, le major décida de se rendre avec ses hommes. Je sortis assitôt, brandissant avec l'aide du père Hestin un drapeau blanc confectionné avec un drap de lit et une longue perche.

Les tirs s'arrêtèrent net; nous étions sauvés.

Les Allemands furent faits prisonniers à l'exception d'un ou deux officiers fanatiques qui prirent la fuite et que l'on retrouva morts peu après.

Parmi les soldats allemands se trouvait un Alsacien de Niederbronn auquel je procurai des habits civils. Pour nous ce fut une libération miraculeuse d'autant plus que les dégâts se limitaient à quelques tuiles cassées. Aucun de nous ne fut touché."

Bataille de rues à Kintzheim

D'année en année le nombre de citoyens qui ont vécu la Libération du village est en baisse ; aussi est-il opportun de faire parler ces habitants et ainsi informer tous ceux qui n'ont pas vécu cette période transitoire. Récits.

DÉPUIS quelques semaines déjà, on entendit à l'ouest le grondement des canons. Le 22 novembre plusieurs jeunes de la classe 1927 devaient se rendre au service du travail (Reichsarbeitsdienst). Ils ont desobéi et cherché refuge chez des parents ou amis pour rentrer quelques jours plus tard dans leur foyer. Les journées suivantes, les habitants se sont réfugiés dans les caves, on pressentait que les combats se rapprochaient et que le village risquait d'être le théâtre d'opérations militaires, car des soldats allemands s'installaient dans certaines maisons. Venant de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines des unités américaines de la 36^e Division d'infanterie US avaient contourné le Haut-Koenigsbourg par l'ouest et descendaient par Kintzheim par les collines boisées.

Les premières escarmouches sur la commune eurent lieu au « Scierisgug-Stein », sur le plateau de la Pierre hexagonale, en pleine forêt. Puis, le jeudi 30 novembre, au début de l'après-midi, ce fut l'attaque du village. Un bref combat eut lieu au château battants des deux côtés.

Des fossyeurs réquisitionnés parmi la population civile durent enlever, le lendemain, quatre morts, deux Américains et deux Allemands. Des groupes d'assauts américains sortirent de la forêt, en direction de la résidence Villermin : les combats furent acharnés et on dénombra plusieurs tués du côté américain. Mais la progression des troupes libératrices ne fut pas stoppée, elles s'engageaient maintenant dans la Krukenau,

l'actuelle rue du 30-Novembre, maison après maison. En l'espace de quelques minutes, trois soldats allemands furent tués dans cette rue. Une grenade incendiaire au phosphore lancée par les Allemands dans la dépendance appartenant à M. Georges Rauscher créa un début d'incendie qui fut maîtrisé non sans mal par le propriétaire et sa famille, soutenu par des soldats américains. Dans la maison voisine de M. Wanner Charles s'attardaient encore des soldats allemands. En fin d'après-midi, un char allemand, un de leurs fameux Tigres arriva du centre du village pour s'avancer en direction de la sortie vers Orschwiller. Il s'arrêta à la hauteur de l'immeuble Léon Rauscher. Il avait pour mission d'anéantir la conciergerie de la propriété Villermin.

Son canon crachait successivement trois obus dont l'un détruisit le calvaire implanté à cet endroit. Mais un groupe d'Américains retranché derrière un barrage à l'endroit de la fontaine du Meyerbach dirigea un feu nourri sur le char. Celui-ci se retira alors en direction de Sélestat.

La nuit du jeudi 30 novembre au 1^{er} décembre fut des plus agitées. Des tirs éclatèrent partout, mais la progression américaine resta limitée à l'ouest et au sud du village. Dans le Meyerbach, l'actuelle rue des Africains, une patrouille américaine s'était implantée dans des maisons isolées en attendant de poursuivre son attaque le lendemain. Dès l'aube du vendredi 1^{er} décembre, les Allemands voulurent contre-attaquer en direction de la résidence Vil-



C'était le lendemain de la libération. Les soldats Jean et Albert portaient Marthe Epéle (D. R.)

Un tireur d'élite américain installé au grenier de la maison Zann, abattit successivement six attaquants allemands sans que ceux-ci ne réussissent à le repérer. A présent les soldats américains étaient soutenus par un impressionnant char Sherman descendu du « Pfanzers Weg », actuellement la rue des Chars, élargissant d'une façon impressionnante le maigre chemin rural et dé-

Cà et là, des tirs sporadiques éclataient dans les rues du village. On dénombra encore

trois tués du côté allemand, l'un dans la rue Clog, deux autres dans la rue du Général-de-Gaulle. L'ennemi se retira en direction de Sélestat. D'autres chars Sherman descendent de la montagne et dans l'après-midi de la journée du vendredi 1^{er} décembre, l'ensemble du village était libéré. Les habitants purent sortir de leurs caves et abris pour fêter les libérateurs qui distribuaient du chocolat et des cigarettes.

Cette immense joie ne fut que de courte durée, car le lendemain le village fut la cible des obus allemands. Dans la partie basse de la rue du Général-de-Gaulle, un obus tomba sur un char américain, tuant l'un des occupants et blessant grièvement un autre. Ce fut de nouveau l'angoisse dans la population car des obus tombèrent également sur plusieurs maisons. L'armée américaine était stoppée à Sélestat. Trois jours après les troupes américaines reçurent l'ordre de se retirer de l'Alsace pour une autre mission.

La décision du général de Gaulle de les remplacer par la Légion étrangère et les Goumiers préserva Kintzheim d'une nouvelle et ténébreuse occupation. C'est par eux que les habitants apprirent que des unités allemandes avançaient régulièrement vers le village. Heureusement les Libérationnaires maintinrent leurs positions. Dans une nuit de décembre, la ferme Losser sur la route de Colmar, fut livrée aux flammes, ceci après un combat au corps à corps. Par la suite, les esprits se calmèrent petit à petit. Dans les semaines suivantes, Kintzheim hébergea tour à

tour des soldats de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Centrale. Une personne âgée, M^{me} Veuve Irid fut tuée par un char. Il n'y aurait pas eu d'autres victimes civiles si des mines n'avaient pas été placées dans le village. Ainsi Lucien Broxer, âgé de 19 ans, a laissé sa vie sur l'une d'elles mi-février. Le 25 février, six jeunes trouvèrent la mort dans la forêt sur une mine antichar. Ils s'appelaient Maurice Brunstein, Marcel Feldner, Albert Herrmann, Jacques Kaempl, Albert Woelfli, tous âgés de 17 ans et Fernand Koffel, âgé de 15 ans. Il y eut encore d'autres victimes, des mines soit dans les champs ou sur le lieu de travail : Joseph Kohler, Charles Haberer et Eugene Zipper moururent à cause de ces engins. Durant ces combats, un fait impressionnant nombre d'habitants à l'époque. Un concitoyen, M. Henri Freschesser escada le clocher de l'église le long du paratonnerre, muni d'un drapeau. Arrivé aux 42 mètres du sommet, il y fixa le drapeau tricolore, symbole de la Libération, pour qu'il soit visible de tous et partout. Le retour fut particulièrement périlleux et la foule applaudit chaleureusement. Le drapeau flotta encore de longues semaines dans le ciel avant d'être déchiqueté par la tempête.

Les sept Nord-Africains tombés pour la France, enterrés au cimetière, ont été transférés en 1964 au cimetière militaire de Sigolsheim, tandis que les sept soldats allemands ont trouvé, en 1963, leur dernier repos au cimetière militaire de Niederbronn.

Antoine KOEFFEL

Kintzheim fête sa Libération

La commune de Kintzheim fêtera le 50^e anniversaire de sa libération ce mercredi 30 novembre, jour de l'arrivée des libérateurs américains.

Le programme :

- 9 h 15 : messe du Souvenir
- 10 h : accueil des personnalités devant la mairie
- 10 h 15 : dépôt de gerbe au monument aux morts suivi de la Sonnerie et de la Marseillaise

10 h 30 : cortège par la rue de la Liberté. Inauguration du bâtiment rénové de l'école communale. Arrêt au Stockbrunn du Chemin-Vieux ; puis arrêt au parking paysager et à la rue du 30-Novembre avec hymne et plaque commémorative du Souvenir. Plantation du tilleul du 50^e anniversaire, alloucation du maire et témoignage à la salle harmonie.

Toute la population est invitée à participer à la célébration de ce jour historique.

Châtenois se souvient du 1^{er} décembre 1944

C'est le 1^{er} décembre 1944, après cinq jours de tirs et de bombardements que les habitants ont pu sortir des caves et entendre entre 7 et 8 h du matin l'heureuse nouvelle qui circulait : les Américains sont là !

Témoignage de M. Jaegle : « Comme les Français l'avaient déjà fait en juin 1940, les Allemands avaient reconstruit le barrage anti-char près de la carrière entre Châtenois et Val-de-Villé. La famille Jaegle était à la cave de leur maison située à quelque 30 m du barrage en question. Ce dernier était composé de gros troncs d'arbres plantés à la verticale dans la route. Le 1^{er} décembre 1944, les Américains sont arrêtés venant de Sainte-Marie-aux-Mines à ce barrage et mettent rapidement un char en batterie.

Deux obus tirés de très près permettent de s'assurer que le barrage n'était pas miné. Constatation faite, un énorme bulldozer emporte l'ouvrage en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire et la route fut dégagée ! Les Américains ont alors investi la maison des Jaegle, qui ont pu leur signaler la présence de très nombreuses mines. Un soldat a du reste été tué par l'une d'entre elles.

A signaler que les Jaegle cachaient, à ce moment-là, M. Ch. Goldstein réfractaire à l'armée allemande ».

Témoignages de M^{me} Rosalie Dussourd et de son fils René : « Comme beaucoup de Castinétiens, la famille Dussourd était dans la cave pendant les derniers jours de novembre 1944. Le 30 novembre au soir, les derniers Allemands viennent encore chercher un cheval resté en rade dans la cour des Dussourd. Les avant-coureurs américains campaient déjà au sommet du Hahnenberg où, d'après René Dussourd, ils s'étaient retranchés dans les gros tas de pierraille ; de là-haut, les guetteurs avaient une vue plongeante sur Châtenois et ses environs.

Les Allemands avaient installé un poste de secours (Lazaret) dans la grande salle de l'école primaire.

Le 1^{er} décembre 1944, vers 7 h du matin, le calme étant revenu, les Dussourd se sont hasardés hors de la cave pour constater la prise en mains par les soldats américains de la rue Foch. Rapidement, ils ont installé un centre de ravitaillement dans la cour du sellier Oscar Pettermann, ce qui a provo-

qué de très grands mouvements de véhicules toute la journée et celles qui suivirent ».

Témoignages de M^{me} Emilie Schuer et MM. Joseph Reinbold et René Brunstein :

« Seize personnes étaient dans la cave de la maison Speitel. M. et M^{me} Scheuer et leurs enfants (Adolphe, Lucien et Paul), M. Reinbold et une partie de la famille Joseph Dorgler avaient trouvé là un refuge plus sûr, en attendant l'arrivée imminente des libérateurs. A nouveau se posait la question du ravitaillement. C'est lors d'une dernière sortie de MM. Scheuer et Reinbold, en passant le long des murs, qu'un obus a démolé l'horloge de la mairie. Le retour à la cave fut hâtif !

Dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1944, on sentait une forte activité au Hahnenberg.

Le 1^{er} décembre 1944 au matin, raconte M. René Brunstein réfugié avec les siens rue des Vosges dans la cave de la maison Motschwiller, neuf Allemands se cachaient à l'étage. M. René Brunstein et son frère n'y vont pas par quatre chemins et leur demandent ce qu'ils ont l'intention de faire. Réponse unanime : « Nous ne voulons plus nous battre ». Les frères Brunstein de répondre qu'ils allaient chercher les Américains.

A leur retour, les Allemands n'étaient plus que six ! Tension terrible pour ces deux jeunes : ils étaient devant les Allemands encore armés et derrière eux, les Américains prêts à faire feu au moindre mouvement suspect. Mais, Dieu merci, tout c'est bien passé, les Allemands ayant mis les mains en l'air. Dans la matinée, pas mal de victimes allemandes ont été ramassées dans le village et quelques blessés soignés près de l'école primaire. Un peu plus tard, les frères Brunstein ont rencontré les trois Allemands faits prisonniers à leur tour, après s'être cachés dans une cave non loin de la maison Motschwiller.

Au fil des heures, la mairie fut transformée en PC et en centrale de liaison avec son inexorable toile d'araignée de fils électriques suspendus à la façade.

CHATENOIS (1.12.1944)

M. René DUSSOURD

"La retraite allemande s'effectue surtout par la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Quatre à cinq fois par jour passent des camions, mais ce sont surtout des attelages qui accompagnent les unités dispersées dont les effectifs ne dépassent guère les 20 ou 30 hommes. Il s'agit de soldats originaires de toute l'Europe dont beaucoup d'Ukrainiens, Allemands de souche incorporés de force comme les Alsaciens-Lorrains.

Ces troupes se nourrissaient "sur l'habitant" et se dirigeaient vers l'est.

Les 28 et 29 novembre commencent les tirs d'artillerie. Les Américains mettent des canons de 155 en batterie. La population réfugiée dans les caves n'en sort que pour vaquer rapidement aux occupations indispensables.

Les tirs s'arrêtent dans la nuit du 29 au 30 novembre. Les gens en profitent pour aller constater les dégâts et réparer les toits.

Les Allemands se retirent du Val de Villé dans la nuit du 29 au 30 novembre après avoir miné tout le secteur, construit un barrage anti-char au niveau de la carrière à la sortie ouest du village et fait sauter la route.

Le premier char "Sherman" venant de Val de Villé le 1er décembre au matin est bloqué devant le barrage. Les Américains font alors monter une section au Hahnenberg. Un feu nourri de mortiers arrose les positions allemandes. Une demi-heure après le blindé, arrive un immense bulldozer qui pousse les troncs de l'obstacle dans l'immense trou creusé par le dynamitage de la route et comble en quelques minutes le fossé.

Char et infanterie s'engouffrent par le passage dès que s'arrête le tir des mortiers. Une colonne se dirige vers l'école, une autre vers la gare.

La section du Hahnenberg descend sur Châtenois, emprunte le chemin de Sélestat et arrive le même jour sur la route de Saint-Dié.

M. XAVIER WEBER

Des journées d'angoisse. A Scherwiller, dès le dimanche 26 novembre 1944, la population se rend compte que la zone de combats se rapproche. Vers 11 h, un puissant char allemand — un Tigre ou un Panther, comme on les appelait — manifeste bruyamment sa présence. L'inquiétude, voire l'anxiété se fait jour un peu partout. On aménage des abris, on installe des couchettes dans les caves. Avant la tombée de la nuit, le courant est coupé; plus de nouvelles par radio, plus de lumière. Il en sera ainsi pendant trois semaines. On entend par contre des détonations et des explosions, nettement plus proches. Entre 21 et 22 heures les premiers obus s'abattent sur Scherwiller.

La matinée du lundi 27 est relativement calme. Des soldats allemands, assez âgés partent, comme les jours précédents, pour construire des barrages antichars. Je rencontre un concitoyen, M. Bernard Goettelmann. Le jeudi 23 novembre, en tant que mécanicien, il a conduit à 5 heures du matin, le dernier train via Molshheim à Strasbourg. Mais quelle surprise! Il est devenu le témoin oculaire de l'entrée de la division Leclerc à Strasbourg. Revenu à pied à Scherwiller, il nous fournit des renseignements précis et sûrs sur la chevauchée légendaire de la 2e D.B. Quel stimulant et quel réconfort dans notre angoisse! Le mardi 28, la bataille se rapproche toujours davantage. Vers le nord, c'est la canonnade. Dans le ciel des avions à croix blanche se déplacent très lentement; des avions d'observation. Après 13 heures on entend distinctement le crépitement des mitrailleuses lourdes. Ne seraient-elles pas en action à l'entrée de la vallée de villé? Dès le lendemain des artilleurs

allemands mettent en batterie deux canons à l'ouest de la localité, à la hauteur de l'actuelle rue des Romains. Leur tir semble dirigé vers Neubois ou Thanvillé. Mais ils ne s'attardent pas. A peine ont-ils quitté les lieux qu'un tir de contre-batterie s'abat sur les habitations du secteur. Un canon à traction animale cherche un emplacement de tir près de la maison Montri, route de Dieffenthal. Les chevaux ne sont pas encore dételés qu'un tir au but tue les bêtes alors que les canonnières gisent par terre, déchiquetées ou gravement blessées. La précision du tir était due, affirmait-on, à la présence d'un poste d'observation américain sur la crête de l'Ortenberg. Ce soir, entre 19 et 20 h une déflagration d'une puissance extraordinaire fait sursauter les habitants. Le génie allemand vient de faire sauter le pont du Giessen entre Châtenois et Scherwiller.

Durant les 48 heures avant la libération, les militaires allemands qui circulaient dans la localité, étaient plutôt rares. Un commandant fit pourtant mettre en batterie dans l'actuelle rue de Faviers un canon à tubes multiples, appelé «orgue de Staline». A deux reprises les fusées partaient en direction des vallées. M. J. Bleger, qui prévoyait les conséquences d'une riposte quasi certaine, arriva à faire déplacer au gradé son engin nettement à l'est de la localité.

Le jour de la Libération

Les événements devaient se précipiter dans l'après-midi du vendredi 1er décembre. Vers 13 h un soldat chargea sur un chariot havresacs et équipements de ses camarades partis la veille vers le front. Il prit le chemin du Steinweg en

direction de Sélestat. Un dernier soldat quitta au pas de course le village quelques minutes avant l'arrivée du premier détachement américain.

Venus de Dambach-la-Ville, ces libérateurs se dirigeaient en file indienne vers la mairie. A la même heure, une 2e colonne venue probablement de Thanvillé et guidée par M. Fortuné Guntz gagna le centre. Les chars Sherman (30 à 35 tonnes) avançaient dans leur sillage pour se garer ensuite de préférence dans les cours. Toute la soirée, les «jeep», en patrouilles, circulaient en tous sens. L'animation reprit. Ces libérateurs faisaient partie de la 36e Division américaine aux ordres du général Dalguist. Partis de St-Dié, vers le 11 novembre, ils avaient franchi les Vosges, avec comme objectif, Sélestat.

Ici quatre soldats allemands se sont constitués prisonniers: deux s'étaient cachés derrière le maître-autel de l'église, les deux autres avaient sollicité l'hospitalité auprès d'un propriétaire. A notre connaissance aucun coup de fusil ne fut tiré lors de l'entrée des libérateurs. Vers le soir ils prirent leurs cantonnements, principalement dans les maisons à l'est de la localité. Le gros des troupes partit dès le lendemain matin par le Steinweg en direction de Sélestat. A la hauteur de la Maison Rouge, ils se joignirent aux avant-postes de la 103e Division, arrivée à cet endroit la veille.

Signalons encore que les bombardements par l'artillerie avaient endommagé plus ou moins gravement une quarantaine de bâtiments, maisons d'habitations ou bâtiments agricoles, surtout au cours des six jours qui précédaient la libération.

X. WEBER

1^{er} décembre 1944 : Thannenkirch retrouve la liberté

Il était temps... Les Anton, Vondermuhl, Finantz, Klot, Konrad, Peter et autre Liehre, patronymes en bon Hochdeutsch, dont l'état civil les avait affublés pendant l'occupation, ou plutôt l'annexion, vont bientôt retrouver leurs noms de familles en bon français, nombreux dans un village à la limite linguistique, dont le français était la langue habituelle, il y a environ trois siècles, et qui sont dans l'ordre: Antoine, Dumoulin, Finance, Claudot, Conreaux, Pierre, Lirot.

En cet automne 1944 maussade, les habitants vaquent à leurs tâches habituelles. La carrière de granit continue à être exploitée, les navettes des métiers à tisser courent bruyamment. Les bûcherons et ouvriers forestiers, nombreux dans la population, sont à leur travail. L'établissement Sainte-Anne est réquisitionnée par l'occupant pour être un hôpital militaire pour blessés convalescents. Des familles allemandes fuyant les villes bombardées de la vallée du Rhin occupent les appartements et maisons de vacances.

L'anxiété dans les familles, qui ont un fils contraint au service militaire dans l'armée allemande, devient de jour en jour plus lancinante, les lettres n'arrivent plus. Des déserteurs et des réfractaires au service dans l'armée de l'ennemi sont cachés en grand nombre au Taennchel et dans les fermes isolées, les maisons amies. Joseph Seez, l'un d'eux originaire de Ribeauvillé est arrêté lorsqu'il est en visite chez son beau-père. L'inquiétude grandit à la nouvelle qu'il a été traîné devant un tribunal militaire et fusillé.

Les familles allemandes hébergées dans le village le quittent avec précipitation; l'hôpital militaire est évacué et, fin novembre, un état major alle-

mand s'y installe. Une unité composée en majorité d'hommes originaires de Biélorussie conquise par l'armée allemande et refluant du sud de la France est cantonnée dans le village.

L'heure de la libération

Le bruit des canons tonnant outre-Vosges devient de jour en jour plus perceptible. Les hommes valides du village sont mobilisés pour abattre des arbres et ériger des barrières anti-chars sur la route du Haut-Koenigsbourg. Dans l'après-midi de mercredi, 29 novembre, Clément Pierre de retour du château du Haut-Koenigsbourg où il était gardien (le retable d'Issenheim du Musée Unterlinden de Colmar y avait été mis en sécurité) annonce au village que les soldats américains, arrivés de Lièpvre, étaient au col du Schaentzel, à mi-chemin entre Thannenkirch et le château.

André Bosshardt, maire de la commune, âgé à l'époque de 14 ans raconte: «Curieux comme on est à cet âge, nous sommes allés voir avec quelques copains. On passe par la forêt communale de Berghheim pour rejoindre à nouveau la route. Entre nous, on se disait qu'il fallait avancer au milieu de la route pour que les Américains voient qu'ils ont affaire à des enfants. Avant le tournant qui mène à la Cave de Rodern, devant le grand pin qui est d'ailleurs toujours en place, on rencontre, terré dans une tranchée, l'avant-poste des Américains: ils étaient deux et n'avaient pas une mine trop rassurante. Plus loin, des troncs d'arbres barraient la route jusqu'à l'ancien hôtel Zaepfel. Là, on rencontre le gros de la troupe américaine avec leurs véhicules, GMC, chars, Jeep et autos-mitrailleuses. Les Américains nous distribuent du chocolat et,

pour la première fois, nous faisons connaissance avec le chewing-gum».

Au village, les premiers éclaireurs américains ont tiré sur des soldats allemands, sur le point de se retirer vers Berghheim, tuant l'un, blessant grièvement son camarade au ventre; celui-ci se suicide en dégoupillant une grenade. Durant la même nuit du 29 novembre, une pluie d'obus de mortier tombe sur le village. Deux maisons, place des Charpentiers, sont incendiées; des obus saccagent des toitures; deux obus pénètrent dans l'ancienne école, place de l'église et dans le clocher. Les habitants atterrés, se mettent à l'abri dans les caves ou se réfugient dans les quelques caves voûtées du village. Pendant l'accalmie du lendemain, c'est l'exode de la plupart des habitants vers les hameaux sur les hauteurs du village: Melkerhof Bienette et Schilling. Le soir, les hommes descendent au village pour soigner leur bétail.

Les troupes de choc américaines

Les maisons sont fouillées presque une à une. On est heureux, mais inquiet. Le kirsch fait merveille et rend l'accueil plus cordial. Le panneau «D'r Fierowa» propriété inoccupée d'un épicier de Mulhouse, les inquiète. C'est la maison d'un docteur allemand. Ils y pénètrent et saccagent à cœur joie et avec rage le mobilier. Les jours suivants, des canons sont mis en position aux lieux-dits Croix-champs, Brunnmatten, Sewo et Breitmatten, pour tirer sur les carrefours de la route Sélestat-Colmar.

Des réfugiés, en grand nombre, surtout de Mittelwihr, mais aussi de Bennwihr, abandonnant leurs villages entiers détruits sont arrivés un

soir pour être hébergés dans l'établissement Saint-Anne, les hôtels et l'école. Pendant l'hiver 1944-1945, exceptionnellement rude et froid, il se posera pour eux des problèmes de chauffage et d'approvisionnement.

Des mères éplorées et leurs familles attendaient dans l'anxiété leurs fils et frères mobilisés ou déportés; dix-huit ne revirent jamais leur foyer.

Après la tourmente: réflexions

A part le drame de la mobilisation des classes d'âge de 1908 à 1927 et de la plaie des jours ouverts dans les familles endeuillées par un disparu, Thannenkirch a supporté le joug nazi sans a-coups ou drames. Les organisations mises en place par l'occupant national-socialiste ont fonctionné dans l'indifférence générale.

La municipalité d'avant 1939 restée en place pendant la guerre, a été maintenue après 1945 par l'administration française, la meilleure preuve qu'elle n'avait pas démerité ou trahi. L'adjoint chargé par les Allemands de surveiller la livraison des récoltes et du bétail, a tué et dépecé pendant la guerre les cochons engraisés par les familles et comportement jugé criminel.

Aucun habitant n'a été arrêté durant l'occupation ou interné à Schirmeck, ce qui prouve qu'il n'y a eu aucune dénonciation calomnieuse. L'épuration en 1945 s'est déroulée en douceur. Les «gruppenleiter», chef suprême de l'organisation nazie au village a même été réélu quelques années après au conseil municipal et a exercé la fonction d'adjoint au maire. N'est-ce pas une attitude de tolérance qui fait honneur à l'Alsace et aux Alsaciens!

Alphonse Schaefer

Encore riche de souvenirs, de faits et de témoignages de cette période où il n'avait que 6 ans, M. Antoine Dauger, le boulanger d'Orschwiller raconte :

« Comme dans toute l'Alsace annexée, Orschwiller avait aussi été mise au pas et devait se plier à la rigueur nazie. Tout était contrôlé, espionné. La population entière, des plus jeunes aux plus âgés, devait être au service du Reich : Hitlerjugend, NS-DAP, Frauenverband, Opfer-ring. Tout le temps, y compris le dimanche, il fallait accomplir diverses tâches : quête pour la Winterhilfe, exercices d'armes pour les hommes, sport pour les jeunes. Les écoliers aussi étaient mis à contribution : ramassage d'os, de chiffons, il fallait couper les orties, ramasser les doryphores. Tout était rationné : alimentation, habillement, essence, pétrole. A l'épicerie-boulangerie, le travail était ingrat de part la multitude des tickets de rationnement et les quantités parcimonieuses des denrées à délivrer. Le procédé était le même pour la distribution du lait au corps de garde.

Presque tous les hommes étaient partis à la guerre, sur le front russe notamment. Les plus jeunes furent enrôlés au Reichsarbeitsdienst, les jeunes filles travaillaient dans les usines d'armement et chez des particuliers. La main-d'œuvre locale chez les agriculteurs-vignerons était remplacée par des prisonniers polonais. Le soir, ils étaient enfermés dans la maison Zahnbrecker, disparue aujourd'hui (place de la Mairie). Le climat était oppressant, tout le monde se méfiait de tout le monde. Presque tous les jours, les gendarmes allemands patrouillaient dans le village, perquisitionnant, à la recherche de déserteurs. Un seul mot avait cours à l'époque, « Schirmeck », le sinistre camp de rééducation, où quelques-uns du village ont séjourné.

Pourtant, en cette fin d'année 1944, l'espoir renaissait. Tout le monde savait que les Américains avaient débarqué car on écoutait la radio suisse « Beromünster », au risque d'être surpris ou dénoncé. Enfin, les nouvelles se

faisaient plus précises. Les alliés avaient passé le col de Saverne et délivré Strasbourg le 23 novembre. D'autres régiments US venaient de Saint-Dié et la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines.

Des soldats de la 36^e division d'infanterie du Texas, plus précisément appelée le 142^e RI, commandé par le général major Georges E. Linch, décrochèrent à Lièpvre et prirent position au Haut-Koenigsbourg le 30 novembre. De ce poste d'observation, ils dirigèrent une batterie d'artillerie installée au Schaentzel. Un obus endommagea le toit et les vitraux de l'église. Au carrefour de la chapelle, les maisons Ruhlmann et Fuchs furent détruites, la maison Zimmermann-Waliszek et la chapelle Saint-Joseph sérieusement endommagées. Au soir du 1^{er} décembre, des éclaireurs US venant de la Wick, se renseignaient chez les habitants du haut du village, sur les positions allemandes.

Tous les soirs, la population devait s'abriter dans des caves prévues à cet effet : celles voutées du presbytère et de l'école des filles, et celle de M. Fahrner Marcel creusée dans la roche. Cette dernière était bondée le soir du 2 décembre. Les bébés pleuraient, les femmes s'activaient au ravitaillement, les personnes âgées priaient. Soudain, des coups de feu claquèrent sur la place et la cour toute proche. Les Américains, descendus de la rue Georges et Wick, avaient tué un soldat allemand à l'angle de la rue des Prélats. Son compagnon, qui s'était enfui de la cour Fahrner à l'aide d'une échelle, fut tué au Kolbsrain.

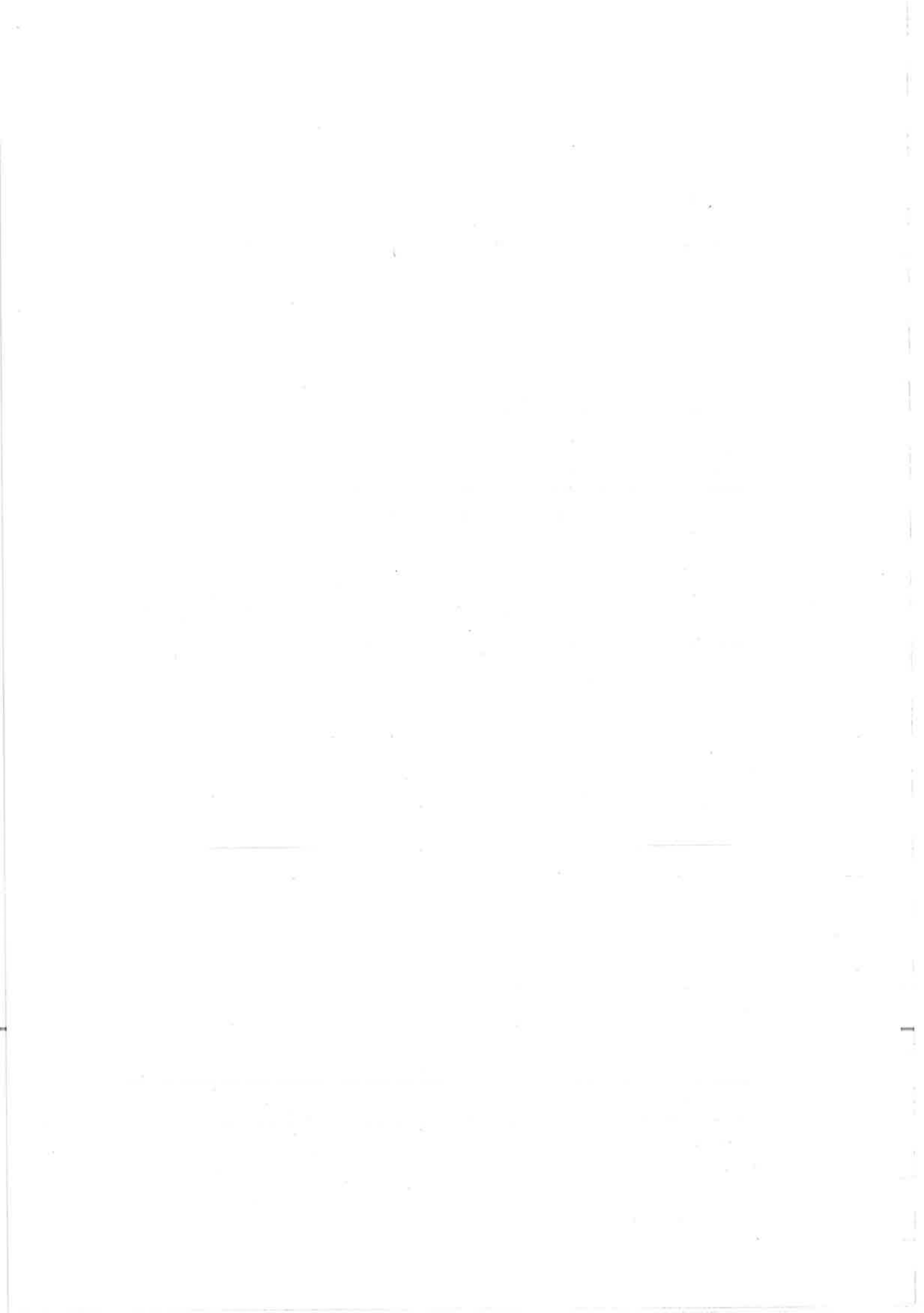
Le lendemain matin, le village était libéré. Les officiers allemands cantonnés dans le bas du village furent cueillis au saut du lit. Une joie immense se lisait sur tous les visages : le calvaire était fini ! L'on fraternisait avec les soldats qui distribuaient des cigarettes, du chocolat, du chewing-gum. Nous autres gamins, qui n'avions droit qu'à 100 g de chocolat noir à Noël sous l'occupation, convoitions particulièrement ces friandises. Avec l'arrivée des chars et camions, des

cuisines roulantes furent installées, des rations américaines chaudes distribuées à la population. Le schnaps et le vin coulaient à flots. Cela réchauffait les cœurs car la froidure était vive. Les drapeaux tricolores fleurirent aux maisons ; sortis de leurs cachettes, ils étaient confectionnés par les femmes : draps de lit blancs ou teints en bleu, le rouge découpé dans les drapeaux hitlériens.

Les Américains poursuivirent leur avancée vers l'est et cédèrent la place aux Goumiers de la première armée française. La guerre était pratiquement finie pour les villageois, mais l'inquiétude quant au sort des incorporés de force ne cessait de croître. Plusieurs furent tués ou capturés par les Russes et déportés à Tambow. Quatorze jeunes d'Orschwiller ne revirent jamais leur village natal. Leurs noms figurent en lettres d'or sur la plaque commémorative. La guerre a également provoqué la mort de sept adolescents sur le ban communal. Le jour de Pâques 1944, un groupe de jeunes du village avait manipulé une « Panzerfaust » ; l'explosion fit un mort et six blessés. Le 25 janvier 1945, sur le Burgweg, six jeunes de Kintzheim furent déshabillés par l'explosion de mines antichars.

Un peu plus tard, d'énormes livres avec les photos de milliers de disparus circulaient de village en village dans le but de recueillir d'éventuels renseignements sur leur sort. L'année d'après, malgré les tickets de rationnement, nous avions la joie de goûter nos premières oranges, fruits inconnus pour nous qui étions nés juste avant la guerre.

Les habitants, présents sur les lieux il y a cinquante ans, ne manqueront pas de se remémorer les faits. La municipalité leur demande de rassembler leurs souvenirs (témoignages, photos, objets...) en vue d'une manifestation commémorant cette sombre page de notre histoire. La cérémonie officielle pour célébrer la liberté retrouvée est prévue le 8 mai prochain, placée sous le signe du souvenir, de la fraternité entre les peuples et de la paix.



M. François Reibel, alors âgé de 14 ans, nous raconte la façon dont il a vécu la libération de Ribeauvillé.

«C'était le 3 décembre, jour de la Saint-François. Pour ma fête, ma mère avait préparé un gâteau et mon père torréfié du café qui datait de l'époque où cette denrée n'était pas rare. Au moment où j'allais entamer ma part de gâteau, des coups de feu retentirent au loin. Aussitôt et suivant un rituel bien établi, précédé de mon père, qui portait le gâteau et suivi de ma mère protégeant la cafetière, nous nous rendîmes dans la cave du voisin, le docteur Ginglinger. C'est ainsi que nos «co-locataires» occasionnels partagèrent notre dessert de fête. La fusillade ayant cessé, l'apprenti de mon père partit aux nouvelles. A son retour, il s'écria: «Patron, patron, ce sont les Américains». L'accueil de cette nouvelle fut mitigé. C'est alors que, pour étayer ses dires, le commis plongea ses doigts dans sa bouche et nous présenta fièrement un chewing-gum. La preuve était là! On se précipita donc à la rencontre des libérateurs. Ils étaient arrivés, chars et hommes de troupe, place de la Sinne. Des éclaireurs se chargeaient de fouiller les maisons, en faisant sortir les rares Allemands restants. L'image qui reste gravée dans ma mémoire est celle de la tourelle d'un char qui s'ouvrit, alors que je m'approchais, et d'où surgirent, comme des diables sortant d'une boîte, deux GI's portant des chapeaux «haut de forme». Ils se mirent en riant à distribuer chocolat, chewing-gum et cigarettes. Beaucoup d'habitants s'étaient alors rassemblés sur la place, on commençait à pavoiser malgré les remarques de certains qui craignaient une contre-offensive allemande. Soudain, une fusillade éclata sur les hauteurs proches, et les drapeaux disparurent comme ils étaient sortis. Le soir venu, les officiers alliés et la «military police» avaient installé leur quartier général,

route de Bergheim, dans l'actuel restaurant que je dirige. Un Ribeauvillois vint les avertir qu'un groupe d'Allemands s'était réfugié dans un hangar proche. C'est alors que tomba cette réponse laconique et stupéfiante: «Il est 18 heures, la guerre continuera demain!». La voie était libre et une avancée plus importante eut été aisée, mais les ordres étant les ordres, on en resta là! Pour moi et tous mes camarades de l'époque, cette période fut idéale. La guerre était là et nous pouvions nous «amuser à

la faire». Ramasser les armes abandonnées, jouer avec des mines qui n'étaient pas surveillées, avec des grenades défensives, collectionner les casques, fouiller dans les caisses abandonnées par les Américains et découvrir des savonnettes parfumées, des occupations rêvées pour des adolescents qui n'y voyaient ni le danger, ni le mal.

Rétroactivement, certaines de nos «prouesses» me donnent encore le frisson!.

D.H.

Il y a 40 ans...

(dh) 25 NOVEMBRE. — Le tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines a été miné et détruit par les troupes allemandes, qui se replient. Les Américains avancent vers Sélestat par le val de Villé. Vers le soir, des troupes de l'OT (Organisation Todt), arrivent pour organiser la défense de la ville. Ils ont embarqué de force quelques civils de Saint-Dié qui sont harcelés de questions sur la position des Alliés. Ceux-ci nous confirment que les Américains ne sont pas loin. Naturellement, les rapports cordiaux entre ces civils et la population locale est mal vue des Allemands qui nous ont vite séparés. Néanmoins, les contacts étaient établis et quelques-uns de ces civils ont pu se cacher dans des familles locales jusqu'à la libération de Ribeauvillé, évitant ainsi le pire.

26 NOVEMBRE. — A la grand-messe, le recteur demande aux fidèles de prier et promet une procession à Notre-Dame de Dusenbach, si Ribeauvillé est épargnée. L'après-midi,

tous les appareils téléphoniques mis en place pour un certain état-major de l'armée allemande sont, malgré leur installation récente, rapidement démontés. Cela semble de bon augure. Les gens de l'OT passent pratiquement partout et réquisitionnent tout ce qui leur tombe sous la main: scies, piques, pioches, pelles, marteaux, haches... déclarant que la ville doit être fortifiée coûte que coûte. Le «Landeskommissar» et son remplaçant ne pouvant pas fuir, reviennent à Ribeauvillé, tels des vautours, et éditent immédiatement un ordre: «Le Volksturm doit être mis sur pied». C'est-à-dire que la population elle-même doit se défendre, en ne cédant en aucun cas face aux envahisseurs (alors que nos cœurs appelaient les libérateurs et que nous n'en pouvions plus d'attendre). Nous apprenons que Sainte-Marie-aux-Mines a été libéré, sans que les «Boches» aient eu le temps de détruire la gare, alors que c'était prévu dans le plan de repli.

Les heures glorieuses de la libération de Ribeauvillé

(dh) Voici la fin du récit d'une habitante de Ribeauvillé, Mlle Vonfelt qui se souvient de la libération de sa ville, il y a quarante ans. Dans nos précédentes éditions, elle narrait les événements intervenus les jours qui ont précédé le 3 décembre 44, ainsi que le début de cette inoubliable journée.

Puis, tout à coup, l'estafette Seyller entra en trombe dans la cave: «Ils viennent, ils viennent, ils sont là, ils sont à Ribeauvillé... Ils bifurquent dans la rue des Pucelles et arrivent par la rue Klée».

Ce furent d'abord quelques instants de stupeur, puis une ruée monstre vers une petite porte étroite, qui allait sur la rue Saltzmann. On se marchait allègrement sur les doigts de pieds, car chacun voulait être le premier à franchir la porte, et nous nous trouvions tous agglutinés à l'intersection de la rue Saltzmann et de la rue Klée.

Sous un bruit infernal de roulement de tanks, d'où émergeait chaque fois une tête, avec casque et filet, et le long desquels marchaient, tels des félins, dans leurs bottes en caoutchouc, le doigt sur la gachette de fusil ou mitrailleuse, des soldats. Des soldats américains.

J'entends encore ma mère et M. Hommel, qui presque en chœur, s'écrièrent avec stupeur: «C'est ça des Américains». Je ne sais trop ce qu'ils attendaient: des cow-boys ou des Iroquois. Je n'ai jamais pu en avoir le cœur net.

Mais ces Américains nous faisaient des signes, et nous interprétions ces signes pour des gestes amicaux, et nous criions, de toutes nos forces, dans l'euphorie de ces moments exaltants... Vive les Américains - Vive

la France - Hourrah, etc. Je ne sais plus, tout ce qui nous passait par la tête, gesticulant, criant, pleurant, nous embrassant.

Mais ces signes que nous avions interprétés pour des gestes amicaux, voulaient nous préciser de nous éloigner, car les Américains avaient été avertis de la présence de la défense allemande au bas de la rue Klée. Les mitraillettes allemandes ne tardèrent pas à crépiter, causant la mort d'un jeune homme de 18 ans, M. Traber, qui, avec son quartier, s'était agglutiné près du tribunal d'instance. La première victime civile. La riposte ne se fit pas attendre... sous un vacarme assourdissant et infernal.

Nous prîmes peur, n'étant pas encore habitués aux bruits de guerre sur place et telles des nuées de moineaux, nous nous précipitâmes dans nos abris respectifs. Alors s'échangèrent de brefs duels d'artillerie et de mitrailleuses allemandes positionnées au haut du Geisberg et les obus américains. D'une minute à l'autre, les mitrailleuses se turent une à une. Il n'y avait plus de résistance.

Alors les tanks descendirent, tant la rue Saltzmann, que la rue de la Halle aux Blés, pour rejoindre les leurs dans la Grand-rue.

Le calme revenu, nous nous précipitâmes hors des abris, des bouteilles de vin d'Alsace et de schnaps, soigneusement préparées de longue date pour nos libérateurs, à la main, nous arrêtant en sautant pour les ouvrir ou les déboucher, au fur et à mesure et nous courrions vers la Grand-rue où nous sautions au cou des Américains, riant et pleurant, en essayant de placer à bon escient, tous les rudi-

ments de notre anglais d'école, voulant exprimer tant de choses à la fois, que nos braves Américains, faisant partie de la «Texas division», n'y comprenaient «que dalle». Cela n'avait pas d'importance, mais ils ne pouvaient se méprendre sur nos mines réjouies et acceptaient allègrement nos bouteilles.

Entre-temps, mes parents se précipitèrent vers notre maison pour avertir mon frère Pierre de la libération. Vous pensez bien qu'il ne les avait pas attendus pour suivre les événements, ayant vu depuis une lucarne (sa tour de guet) les tanks américains et les gens du quartier euphoriques. Il s'était lui aussi octroyé une bonne bouteille étant fou de joie d'avoir la vie sauve et d'être libre, pouvoir enfin respirer à l'air pur.

La nuit tombait, et nous devions, en même temps que nos libérateurs, regagner nos quartiers, bien qu'exaltés comme nous l'étions, nous ne trouvions pas de repos. Ce jour-là, j'ai compris l'expression, souvent usitée: «ivre de liberté». Bien sûr, nous savions que tout n'était pas encore gagné et que la guerre n'était pas encore terminée. Mais même si nous avions su ce qui nous attendait encore, nous n'aurions pas réagi autrement: vivant, revivant, évoquant sans cesse ces heures historiques, les moments vécus et nos réactions, les incidents rigolos, etc.

Mais j'ai vu aussi ma maman essuyer discrètement des larmes, car elle avait encore deux fils sur les champs de bataille, fils dont elle n'avait depuis belle lurette plus de nouvelles. Cependant, les événements de ce jour avaient fait revivre son espoir.